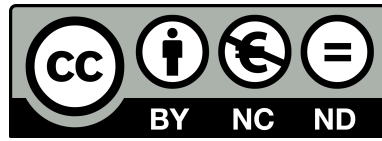


En attendant Godot  
et autres textes

Christian Brissa



Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification  
CC BY-NC-ND

# Table des matières

<b>I</b>	<b>Pour un groupe Yahoo !</b>	<b>1</b>
1	En attendant Godot	5
2	Le porc salé	9
3	Vogelpik	13
4	Couverture	17
5	Plume	19
6	La dame aux cheveux blancs	21
7	Je me souviens de demain	23
8	Barbès, autre point de vue	31
9	La pointe de Saint-Mathieu	35
10	Chassé moins Croisés	39
11	Hiroshi Desu	41
12	L'abris-bus	45
13	Lettres	47
14	Le cri	49
15	Crumbles	51
16	Canicule	55

<b>II</b>	<b>Science-Fiction</b>	<b>59</b>
17	Poisson d'avril...	63
18	Mon Santon de Provence	75
19	Genèse	81
20	Voyageur du temps	87
21	Voyageur des Étoiles	93
22	Tu m'aimes ?	99
23	Plus Vite	103
<b>III</b>	<b>Ah ! L'Amour...</b>	<b>107</b>
24	20 Ans après	111
25	Sandra et moi	115
<b>IV</b>	<b>Un peu plus chaud</b>	<b>119</b>
26	Le trajet en métro	123
27	Tout est dans le regard	125
28	Le parking des anges	131
29	Rien que pour toi	135
<b>V</b>	<b>Pour me détendre</b>	<b>141</b>
30	Hélène et Papy	145
31	Pour la gloire de Dieu	149

**Première partie**  
**Pour un groupe Yahoo!**



# Parlons, peu, des textes...

Les quelques textes qui suivent ont été composés pour un groupe (fermé) sur Yahoo!

Fermé? Oui, un groupe dans lequel on n'entre que sur invitation. Un peu dommage d'ailleurs puisque ce groupe, qui existe encore, est de moins en moins actif.

Domage.

La « patronne » du groupe donne un sujet par semaine, généralement le dimanche, ceux qui le veulent s'emparent du sujet et laissent aller leur imagination et leur plume.

Ces textes ne sont là que pour mon plaisir d'écrire et de partager; ils n'ont aucune autre prétention.





# 1

## En attendant Godot

*proposition du 27 février 2005 :  
une voiture est arrêtée sur une bande d'arrêt d'urgence d'autoroute. La  
gendarmerie, prévenue, vient contrôler le conducteur qui ne semble pas en  
état de conduire. L'éthylotest est négatif et les gendarmes escortent le  
véhicule jusqu'à l'aire de repos la plus proche. L'automobiliste fait un  
somme puis repart.  
Il perd le contrôle de son véhicule peu après.*

Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.  
Et c'est fait. Demain les affiches sortent de l'imprimerie.  
En dix fois plus gros que n'importe qui mon nom s'étalait.  
Ce ne s'ra pas aussi grand, mais ce s'ra lisible.  
Je m'voyais déjà adulé et riche.  
- Hé connard reste sur ta bande, y a assez de place pour tout le monde sur  
la route.  
Bon sang, il m'a fait peur ce con.  
Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.  
Dans un mois, chuis sur scène.  
Rufus n'a qu'à bien se tenir.  
Bon sang, encore un crétin ! Où ont-ils appris à conduire ? Et en plus, ça se  
permet des coups de klaxon !  
Et, merde c'est pas les autres qui roulent mal, c'est moi. Il faudrait que je  
me calme. Penser à ce que je fais. Ne plus penser à ce que je vais faire. En  
voiture c'est préférable.  
M'arrêter. Il faut que je m'arrête. Prochaine aire de repos : 12km. C'est trop,  
j'y arriverai pas. Je suis trop distrait. Bande d'arrêt d'urgence. C'est pas fait  
pour, mais j'ai pas mieux.

Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.  
 Ho la la, quel bonheur. Quand j'ai vu Rufus, il ya longtemps, j'ai trouvé ma vocation, ma voie. Dans un mois, c'est mon tour.  
 Qu'est-ce qu'ils me veulent les schtroumfs ?  
 Mais non, j'ai pas bu. Quoi un sourire niais ? Pouvez pas comprendre, je suis euphorique. Pas soûl, simplement euphorique. Et distrait.  
 J'vous l'avais dit et votre éthylostest dit la même chose : j'ai rien bu.  
 Je sais m'sieur l'agent, je ne peux pas rester ici. Mais j'ai la tête qui bout, je pense trop.  
 D'accord, je vous suis jusqu'à la prochaine aire de repos et je dors. Promis.

Dormir.  
 Et rêver.  
 Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.  
 Michel Bouquet, Rufus. Et moi.  
 Nous avons joué « En attendant Godot ». Tous les trois : eux c'est vrai. Moi, j'ai toujours dit que j'avais tenu le rôle titulaire : Godot himself. Comme Godot n'existe que dans le titre...  
 Dormir encore.  
 Et rêver encore.  
 Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.  
 Michel Bouquet comme partenaire. Je prends le rôle à Rufus. Normal, je suis meilleur que lui. Non ?  
 Bon sang ! Trois heures que je dors, bobonne va s'inquiéter. Il faut que je rentre. Et ce portable qui est plat. Allons-y. En route !

Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.  
 V'la que ça me reprend. L'affiche. Quelle affiche ! Sobre, de bon goût. Un fond gris, un banc gris, un arbre noir. Mon nom en grand.  
 Mon rêve. Enfin, je vais réaliser mon rêve. Jouer au théâtre. Un vrai théâtre. Plus une arrière-salle d'un café. C'est vrai qu'elle est belle cette affiche. C'est pas parce que c'est moi qui l'ai dessinée. Trois feuilles vertes, une boîte en carton. Non elle est vraiment belle.  
 Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.  
 D'ailleurs, l'affiche est là devant moi. Je...

« ... espérer la fin des violences en Irak.  
 Hier, à la clinique Saint-Pierre à Ottignies où il était toujours en soin depuis le grave accident qu'il a eu il y a un mois, l'acteur de théâtre amateur Jean-Philippe D. est sorti du coma au moment même où, au théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve, commençait la représentation de la pièce « En at-

tendant Godot » qu'il devait interpréter. Pour une raison que les médecins ne s'expliquent pas, Jean-Philippe D. a pleuré pendant toute la durée de la représentation avant de sombrer à nouveau dans un coma profond à la fin de la pièce.

Prochain rendez-vous avec l'information à 8 heures. »

Je m'voyais déjà en haut de l'affiche.

Oui, c'est bientôt mon tour.

En dix fois plus gros que n'importe qui mon nom s'étalait.

Je vais leur montrer.

Je m'voyais déjà adulé et riche.

C'est bobonne qui sera contente.

© Christian BRISSA  
*février 2005*



## 2

# Le porc salé

*proposition du 6 mars 2005 :*  
*C'est le printemps des poètes*  
*Je ne voudrais pas avoir l'air bête*  
*Mais ça me donne des envies de rimes*  
*Alors je me lâche et si c'est un crime*  
*J'en demande pardon aux oreilles averties*  
*Aux êtres sensibles à la vraie poésie*  
*Quoi! C'est les vers que j'assassine*  
*Ok ok, dans ce cas je m'incline*  
*Et pour cette semaine vous propose*  
*Un thème des poètes en vers ou en prose*  
*Qui se prête à multiples histoires*  
*En trois mots :*  
*Passeurs de mémoire.*  
*Aïe, le thème n'est pas facile...*  
*C'est que la poésie n'est pas mon fort.*  
*Je préfère l'humour.*  
*Et il n'y a aucun rapport entre la poésie et l'humour.*  
*Aucun ?*  
*Si : Raymond Devos !*  
*Vous connaissez la différence entre Raymond Devos et moi ?*  
*Quand moi, je mets un nez rouge, on dit que je fais le clown.*  
*Quand Raymond Devos qui se dit clown met un nez rouge, il fait rêver tout*  
*le monde.*  
*Preuve que, contrairement à moi, c'est un poète. Un poète du rire.*

Mesdames, messieurs, bonjour !  
Inutile de me rendre mon salut :

je suis seul devant vous,  
 un peu enveloppé,  
 un peu gros  
 gros-jean comme devant  
 si si, devant trois mille personnes.  
 Car, si vous partîtes cinq-cents, vous arrivâtes trois mille en vue du port.

Un beau jour,  
 ou peut-être une nuit  
 je ne sais plus,  
 car depuis ce jour, il faut vous le dire, mesdames, messieurs, je perds la mémoire ;  
 un soir donc, j'étais au restaurant.  
 Seul.  
 Seul à ma table habituelle.  
 Et à la table voisine ? Un quidam que d'habitude je ne vois pas, car d'habitude à cette table qui vois-je ? Dame ! Un porc ! D'Amsterdam.

L'homme me dit  
 - « Passe moi le sel. »  
 Je n'avais pas de sel, hier. Je n'avais que ma tête.  
 Ma tête. J'avais encore ma tête à moi.  
 Je n'avais que ma tête et un livre.  
 Un livre que j'ai écrit. Un gros livre : une livre au moins, un texte cochon, une histoire salée.  
 Je lui passe donc le livre.  
 L'homme accepte la livre.  
 Pince-sans-rire, il me dit :  
 - « On ne peut faire de l'esprit. »  
 On ne peut faire d'esprit ! Quelle réaction ! Mesdames, messieurs, je lui passe une livre de sel et il me répond qu'on ne peut faire de l'esprit !  
 - « On ne peut faire de l'esprit quand je sale mon porc. »

- « On ne peut faire de l'esprit quand je sale mon porc car l'esprit de sel me donne des aigreurs. »  
 L'homme prend le livre d'une livre et fait mine de s'en servir comme d'une salière.  
 Je le surveille du coin de l'œil car j'y tiens à mon livre :

je ne m'en suis pas encore servi et, qui sait, le sel pourrait bien me servir !  
L'homme, proprement sale son porc.

L'homme secoue le livre au dessus de son porc.  
Après quelques secondes, le livre s'ouvre et l'histoire salée en sort.  
L'homme la lit.  
- « Je sais cette histoire. »  
Surprenant : cet homme qui ne me connaît pas sait mon histoire.  
Alors que je viens de l'écrire, il sait mon histoire.  
Car c'est bien « mon » histoire :  
une histoire qui se passe en Guérande...

Sa réaction me laisse perplexe, mais que dire de la suite :  
- « Je vous remercie. »  
- « De quoi ? » lui demandé-je.  
- « D'avoir tenu votre tête pardi ! »  
Ma tête.  
C'est pas que j'y tienne...  
Mais je n'ai que celle-là, et, vous comprenez, mesdames et messieurs, depuis  
le temps, je m'y suis attaché.  
- « Quand je vous ai demandé le sel, vous auriez pu me passer votre tête. Mais  
elle est poivre et sel. Et si votre histoire est salée, mon porc est relevé. »  
Les bras m'en tombent. Je secoue la tête, mon plat devient immangeable,  
trop de poivre, avant de la perdre.  
Car j'ai perdu la tête !  
Oui, Mesdames, Messieurs : de ce moment, je n'ai plus ma tête.  
En lui passant ce qui fait le sel de ma vie, je lui ai passé mon histoire, je lui  
ai passé ma mémoire.





# 3

## Vogelpik

*Proposition du 26 mars (week-end de Pâques) :*

*Bonjour !*

*Non, rien ne cloche ;o) il n'y a pas erreur, et c'est en avance que je vous envoie le nouveau thème cette semaine, parce que, entre le changement d'horaire, le péage et les chocolats, je ne suis pas sûre d'être à même de m'en m'occuper demain.*

*Or, donc, voici ce que je vous propose - c'est de circonstance :  
cloche*

*Faites-les sonner !;o)*

Je suis arrivé à Bruxelles. Enfin !

Faut dire que ça fait quelques temps que j'avais l'intention de visiter cette ville mais les impondérables du métier, vous savez ce que c'est.

Arrivé gare du Midi par le TGV, je me suis baladé sans but précis. 3 jours pour découvrir la ville, il n'y a aucune raison d'être pressé ou de courir à une adresse précise. Et puis, Paris Bruxelles en 2 heures, je reviens quand je veux, non ?

Porte de Hal. Une grosse tour, noire, trapue, un musée. L'exposition qui s'y tient est intéressante à plus d'un titre : l'histoire de Bruxelles et de ses enceintes. J'ai aimé. C'est pas bien grand, mais la visite vaut la peine.

Puis le Comiqu'Art. Un café théâtre. Un vrai.

Quand j'entre, Marc Herman, le propriétaire des lieux, a déjà commencé son spectacle. Qu'à cela ne tienne, les gens présents rient si fort et de si bon cœur que je sais que je ne me suis pas trompé. Le spectacle est drôle, les accents belges pris par l'humoriste ne ressemblent en rien aux simulacres de nos célébrités parisiennes. Car il faut parler d'accents au pluriel. Mes voisins ont vite compris que je ne suivais pas tout, ils m'ont expliqué qu'ici c'est un accent wallon, la un accent flamand ou bruxellois. Un accent wallon car

Lîdge, Nâmeur ou Charleroué ont des sonorités différentes. Même chose du côté flamand où Bruges et Gand se reconnaissent. Enfin, pas par moi qui ne suis pas Belge, mais bon, si je fais peu la différence, les habitués eux, oui. Et ils savourent. J'apprécie. Forcément, je suis seul à une table, mes voisins ne cessent de me parler, bref, Marc Herman fini par nous repérer, me repérer.

- « Monsieur ne comprend pas ce que je dis ? », puis avec un accent si prononcé que Marius ou Fanny à côté ont l'air d'être présentateurs du journal télé, « pourtant je cause dans mon français, nèwo ? »

Rires. Gêne. Les autres rient, visiblement (ou, faut-il dire - pardon, écrire-audiblement) sans arrière pensée. Moi je suis gêné. Mais il me faut répondre.

- « Ben, à vrai dire, comme je ne suis pas d'ici... Pardonnez-moi, mais... »

Je me sens rougir de honte, heureusement qu'il fait noir.

- « Ah ! Monsieur est de Paris ! Monsieur aimerait entendre quelques histoires belges ? »

Je n'ai ni l'envie ni le loisir de répondre : la salle acquiesce dans un brouhaha d'applaudissements et de « Oui ».

Il imite un français racontant une histoire belge. Son accent est bizarrement si déplorable que même moi je ne l'apprécie pas : il y a quelques minutes à peine, il avait un parler simple, direct qui me faisait rire, maintenant il est emprunté, lointain. Et pourtant, je crois reconnaître un humoriste de chez nous. La salle ne s'y trompe pas. Si il n'y a pas de lazzis ou de quolibets, on en n'est pas loin.

- « 'scusez. 'scusez. Mais Monsieur voulait des histoires belges, j'en ai raconté une qu'il connaît. A la manière qu'il connaît. »

Le public exulte, car pour présenter ses excuses, Marc Herman a repris un vrai accent : celui de Bruxelles. Et il en raconte une autre, une autre et une autre encore. Je pleure de rire. Mes voisins aussi. Oui, Si le rire est le propre de l'homme, les Bruxellois sont des hommes car ils savent rire d'eux-même. Bon sang, j'ai failli en pisser dans ma culotte.

Les meilleures choses ont une fin. Le spectacle aussi. Personne ne veut partir, quitter la salle. Marc vient saluer ceux qu'il connaît. Puis passe chez moi.

Trop tôt pour manger, trop tard pour le musée des Beaux-Arts qui, me dit-il, n'est pas loin d'ici. Une bière ? Pourquoi pas ! Une ici. Une deuxième, toujours ici, puis il faut bien partir, on ferme. Pour aller où. Rue Haute me souffle l'ami de cinq minutes, l'ami de toujours. Rue Haute ? En face, tu traverses le boulevard et tu y es.

J'ai traversé, je me suis baladé sans but précis. 3 jours pour découvrir la ville, il n'y a aucune raison d'être pressé ou de courir. Et j'ai entendu Marc Herman. Ou, pour être plus exact, des gens qui parlaient comme lui. Pas des imitateurs ou des humoristes, non, simplement des gens dans un bar qui parlaient fort et avaient l'accent d'ici. Je suis entré dans le bistrot. Une salle

qui date du siècle dernier ou du précédent. Deux clients, le patron derrière le comptoir.

- « Bonjour. Une bière pression s.v.p. »

- « Un Stella ? »

Le silence qui a suivi mon entrée est vite dissipé. La conversation reprend. Je ne comprends rien. Vrai de vrai. Ils discutent tous les trois en m'ignorant, j'essaie de suivre ce qui se dit, mais je ne comprends rien. Ils n'ont pas que l'accent d'ici, ils en ont aussi les mots.

Dans la salle, deux choses inhabituelles. Derrière le comptoir, une scie avec le texte « Ni zagen mô ne potje pakken », dans le fond de la salle, un oiseau en bois pendu au plafond. Imaginez une bestiole d'une petite quarantaine de centimètres, les ailes déployées, le bec tourné vers un mur. Dans ce bec, on doit pouvoir mettre quelque chose, mais quoi ? Je m'approche de l'animal, prend en main la poignée qui forme sa queue.

- « Pootjen af ! »

- « Pardon ? »

- « Pas touche ! »

Le patron semble tenir à ce qui n'est pas une décoration.

- « On ne touche pas au veau-gueule-pique ! Ara ! »

Je retourne au comptoir, lui montre la scie du regard.

- « Ne pas ennuyer les gens, mais boire une bière ! »

Il semblait sympathique, mais maintenant il exagère.

- « Sur la scie, il y a écrit « Ne pas scier, mais prendre un pot. »

Ouf. Je n'avais pas saisi qu'il avait compris mon interrogation. Je ne l'ai pas blessé, ni choqué, ni quoi que ce soit de péjoratif. Je lui montre l'oiseau :

- « Et ça, c'est quoi ? »

- « Un vogelpik. Un jeu de fléchettes. Pas les « darts » comme on dit maintenant, mais le vieux jeu bien de chez nous. Un des derniers à Bruxelles. Une partie ? Pour une tournée. »

Je sais n'avoir aucune chance à un jeu que je ne connais pas. Mais à un euro le verre, ça ne va pas me coûter.

- « Pourquoi pas ? »

- « Bertje, tu joues contre le monsieur ? Moi je tiens le comptoir. »

Bertje ne se fait pas prier. Il m'explique le principe :

- « Tu vois, on met la fléchette dans le bec de l'oiseau. On tire sur la poignée, on laisse tomber. Il balance, cogne le mur où c'est que tu vois le rond là, la fléchette se pique. C'est tout. »

La simplicité même. Il suffit de le lâcher et l'oiseau fait le reste. Bertje place la fléchette dans le bec, prend la poignée, se recule, vérifie que ses pieds soient derrière la marque au sol (« Pas dessus, hein, menneke, ou t'as perdu la tournée ») tire la poignée, pas seulement vers lui, mais aussi un peu vers le bas,

lâche. Le vogelpik part vers l'avant, balance sur lui-même, arrive au mur où il lâche la fléchette : en plein dans le mille.

- « A toi ! »

Je fais comme Bertje. Enfin, j'essaie. Le copain de Bertje nous a rejoint, il regarde la partie. Le patron est sorti, je l'entend faire sonner la cloche que j'avais remarqué en arrivant. Je lâche le veau- gueule- pique. La flèche ne touche pas la cible. Pas grave, je ferai mieux après.

Pour quelle raison ? Je l'ignore, toujours est-il que le bistrot se remplit.

Cinq fois, Bertje a lâché l'oiseau, cinq fois il a atteint la cible. Ne parlons pas de mes résultats : rien, nada. La partie est terminée :

- « Encore une, menneke ? »

Je commande les verres, je prends l'oiseau.

Après quatre parties, je ne me sens plus très bien. La bière. J'ai l'habitude du vin, mais la bière ! Il est temps de retourner à l'hôtel.

Un d'entrée, quatre tournées, neuf verres, neuf euros. Je sens le billet dans ma poche.

- « Je vous dois ? »

- « Septante-six, non, septante-sept euros. »

Quelle cloche je suis ! Le bistrot est comme moi : plein.

Croyez-le ou non, je ne regrette pas cet argent, la preuve ? le lendemain j'y suis retourné... pour jouer.

© Christian BRISSA

*mars 2005*

# 4

## Couverture

*Bonjour !*

*Le temps file, défile, et c'est en coup de vent que je vous envoie le nouveau thème. Cette semaine je vous propose : couverture Bonne inspiration, à bientôt.*

- « Bonjour ! Comment je dois t'appeler ? »

- « Appelez-moi Monseigneur. »

L'homme qui parle est assez jeune. Jeune marié. Jeune père de famille. Il est accompagné de sa femme et de son fils. Philippe est un gamin. C'est sa première sortie officielle au gamin. Et Dieu sait qu'il en aura d'autres. Quand il s'est assis, les enfants autour de lui l'ont embrassé. C'est marrant comme les enfants attirent les baisers. Mais il n'y a pas de photo de ce moment plein de naturel. Sa maman, Paola, a elle aussi reçu quelques baisers. Il n'y a que l'homme qui voulait qu'on l'appelle Monseigneur, mais qui en réalité s'appelait, et s'appelle toujours, Albert, qui n'en n'a pas reçu. Marrant comme les enfants font la différence entre ceux qui sont nature et ceux qui sont coincés. Enfin, ça n'a pas empêché la bonne humeur : Philippe a reçu une poupée. Bizarre d'offrir une poupée à un garçon, mais, que voulez-vous ? Les cadeaux qu'il reçoit ne sont pas pour lui. Enfin, je pense. Je pense qu'ils sont entreposés dans un musée. Il y a eu quelques photos de l'événement. Je suis sur certaines d'entre elles. Il y en a une où l'on voit le Prince Albert donnant la poupée en uniforme de Cadet à Philippe, sous le regard énamouré de la Princesse Paola et celui, émerveillé, d'un garçonnet d'à peine 5 ans : moi. Cette image, prise avant Noël 1961, fait la couverture d'une revue publiée en 1962.

© Christian BRISSA  
avril 2005



## 5

# Plume

*bonjour !  
Dimanche, déjà ! Alors, cette semaine, je vous propose un mot comme ça :  
plume  
Bonne inspiration,  
À bientôt.*

Mardi. Vingt heures.

Un gsm sonne. Mon gsm. Ou, plus exactement le gsm de service que le ministère me paye. Vu l'heure tardive, doit y avoir un gros problème.

- « Christian ? Sais-tu passer par Nivelles demain ? On me parle d'inondations au nouveau Palais. »

Je connais le nouveau Palais de Justice. Un bâtiment moderne, inauguré en 2001. Sur un bosse.

- « Des inondations ? Ça me semble peu probable. »

- « Il y a eu des grêlons, puis la pluie. C'est le deuxième étage qui a des problèmes. »

Mercredi. Huit heures trente.

Lorsque nous arrivons, le concierge et moi-même, au deuxième étage, le silence est impressionnant. Ceux qui ont oublié que les PC sont bruyant n'ont, pour s'en rappeler, qu'à les arrêter. Ils comprendront.

La grêle est tombée. Quinze minutes, pas plus. La pente du toit a ramené les grêlons dans les corniches où ils ont pris en bloc. Les gouttières ont gelé. La pluie qui a suivi n'a pas trouvé d'exutoire : le niveau est monté, lentement mais sûrement jusqu'à un niveau non prévu par l'architecte. Prenez un gros

livre à la couverture solide, ouvrez-le au milieu : vous aurez une idée de la forme du toit du Palais, une partie arrondie, une partie quasiment plate. L'eau est montée d'un trentaine de centimètres, elle s'est étendue sur un ou deux mètres. Jusqu'à un trou. Par où elle s'est engouffrée. Plusieurs centaines de litres d'eau à l'étage technique, inoccupé, puis, par des perforations dans le béton, plusieurs centaines de litres au deuxième étage. Dans les faux-plafonds. Vous l'aurez compris, l'eau n'a pas voulu rester où elle était. Les joints des dalles de plafonds ne sont pas des passoires mais ne sont pas étanches non plus. Il a plu dans les bureaux. Chaque dalle est devenue une douche. Pas dans un bureau, mais dans quatre ou cinq. Si les gens ont résisté, le matériel a lâché. PC et imprimantes n'ont pas eu le temps d'apprendre à nager. Il faudra les remplacer. Les parquets n'ont pas résisté. Un bureau surtout est trempé. L'eau a tout envahi, les armoires doivent être ouvertes pour en laisser sécher le contenu. Ce qui en reste. Le substitut qui occupe le bureau est très vieille France, il n'a pas confiance en ces machines que le ministère lui impose, il préfère, et de loin, la méthode qui a fait ses preuves : le dossier papier. Lorsque je regarde un dossier dans l'armoire, je me dis qu'il a eu tort. Le papier est imbibé d'eau, d'une eau bleue comme celle d'un lagon, un bleu qui ressemble furieusement à de l'encre délavée. Monsieur le Substitut écrit encore au stylo-plume réservoir. . .



## 6

# La dame aux cheveux blancs

*Bonjour !*

*Vous attendiez le sujet de la semaine ? Le voilà ! « La jeune fille aux cheveux blancs »*

*Bonne inspiration,*

*À bientôt.*

*Je n'ai pas totalement respecté le sujet donné par Yanne, mais cela n'a que peu d'importance. J'ai participé à ma manière, finalement, c'est ce qui compte. Non ?*

« Pour avoir, en temps de guerre, porté les armes contre un pays ami, cette cour vous condamne à 10 années de réclusion. »

Mon avocat me salue, je ne le reverrai plus.

Je ne l'ai rencontré pour la première fois qu'hier, dans la soirée. Il a mon âge, il n'a pas fait la guerre, il est plus jeune que moi. Je lui ai raconté des salades, que j'étais photographe de formation, ce qui est vrai, mais que j'ai demandé à changer d'affectation pour devenir correspondant de guerre, ce qui est faux. Il l'a cru. Le tribunal aussi. Voilà pourquoi je n'ai pris que dix ans. Voilà pourquoi j'ai évité le « Tir National » et le peloton d'exécution. Dix ans à passer en tôle ! Mais pourquoi, bon Dieu ?

La guerre a commencé en mai. Le dix. Elle s'est terminée en mai. Le vingt-huit. Dix-huit jours ! Pas un de plus, pas un de moins. Puis la prison. Déjà. Prisonnier de guerre. Prisonnier parce qu'on a fait son devoir. Parce que nos chefs n'ont pas fait le leur. Sinon, on aurait tenu plus longtemps. Enfin, c'est ce que disent les Français qui nous accusent de les avoir trahis. Ils ont facile à dire : ils n'ont tenu que dix jours. Encore moins que nous.

Trois mois en prison. Puis il est arrivé. Jeune encore, un peu moins que moi,

les cheveux tirés vers l'arrière, sûr de lui. Certain de nos réponses. Normal : cela fait trois mois qu'il est en prison lui aussi. Mais pour faire sortir ceux qui le veulent. La Belgique a perdu . La France a perdu. L'Angleterre, et avec elle, tout le Royaume-Uni ne résistera pas, ne tiendra pas l'hiver. Nous avons fait notre devoir. Notre Patrie peut être fière de nous. Mais notre Patrie, maintenant, c'est l'Allemagne. Ceux qui le désirent peuvent endosser l'uniforme des vainqueurs, ils ne se battront pas sur le front de l'ouest. Et comme il n'y a pas de front à l'est...

J'attends à la gare. Ce n'est pas le premier train que j'attends, mais cette fois j'attends aussi ma grand-tante Rébecca. Elle est fourbue quand elle descend du wagon destiné au transport de bestiaux, mais me voir lui redonne du courage. Elle se redresse, fière, droite malgré son âge et ses cheveux blancs.

- « Tu vois, nous ne serons pas seules ! » lance-t-elle à sa fille.

- « Vous êtes grand-mère, ma tante ! Félicitations. »

Elsa tient un enfant dans ses bras. Elle aimerait que je le prenne pour le cajoler. Plutôt que de lui faire plaisir, je lui explique qu'elles vont aller se laver, on va tuer les poux qu'elles transportent sans le vouloir, qu'elles vont recevoir des vêtements propres avant d'être envoyées ailleurs. Où ? Je ne sais pas. Quelle importance cela peut-il avoir ?

J'ai vu passer presque toute ma famille. J'ai été remercié. J'ai reçu un nouveau grade.

Sous-lieutenant, j'ai demandé à changer de travail. Et je me suis retrouvé au front, dans ces pays de l'est que je ne connaissais pas. Avant la débâcle. Pendant la débâcle. Après la débâcle. Avant de me faire arrêter en uniforme SS par un soldat Canadien. Avant de me faire juger. Avant de me faire condamner.

Arrivée d'un fourgon à Saint-Gilles. Je reconnais un ancien « camarade de régiment » et m'enquiers de Paulo avec qui j'ai fais les quatre-cents coups, Paulo qui devait être jugé le même jour que moi et que ne n'ai pas revu.

- « Il en a pris pour combien ? »

- « Il n'était pas photographe. »

# 7

## Je me souviens de demain

*proposition du 10 juin 2005 :*

*Pour la semaine à venir je vous propose un*

*Je me souviens*

*A la Perec mais version science-fictionnesque, c'est-à-dire avec des souvenirs du futur : je me souviens de quand je serai grand, de demain*

- « Messieurs, bonjour. La réunion à laquelle vous êtes conviés est, comment dirais-je, « spéciale ». Ouvrez votre documentation, lisez-là, je répondrai à vos questions quand chacun aura terminé sa lecture. »

Que cette réunion fut spéciale, nul n'en aurait douté. Pensez, CIA et FBI, DGSE et DGST, MI5 et MI6, sans compter ni les services secrets chinois ni les services secrets japonais. Ce n'est que lorsque le dernier « invité » a déposé les écouteurs utilisés pour la traduction simultanée que chaque « invité » a sorti sa clef et ouvert le cadenas qui tenait solidement fermé le dossier marqué « Top secret ». Et chacun a lu.

La DGST a été prévenue de la présence d'un inconnu à l'hôpital de Mantes-la-Jolie. Ce n'est pas qu'il soit inconnu qui a poussé la direction de l'hôpital à prévenir la DGST, mais la façon dont cet homme est arrivé à l'hôpital.

Arrivé ou apparu ? Impossible de trancher ! Et puis les papiers d'entrée.

Bon, j'ai du rater quelque chose ! Reprenons la lecture depuis le début. Et cette fois, regarder les dates inscrites, puisqu'elles ont l'air d'avoir leur importance.

« Monsieur Charles Barbès a été trouvé dans un lit du service de pneumologie le 12 avril 2080. Aucune des infirmières présentes dans le service ne connaît ce monsieur. Aucune. Pourtant l'homme semble les connaître toutes. Leurs noms, leurs prénoms, leurs habitudes. Et leurs collègues. Celles qui ne sont

pas présentes et qui, donc, n'ont pas encore pu croiser cet homme. »

Charles Barbès. Ce nom me dit quelque chose. Mais quoi ? Pour l'instant, je ne trouve pas. 2080 ! Ils auraient pu nous inviter plus tôt à cette réunion ! Un dossier ouvert il y a 84 ans ! Oui, cette réunion est à tout le moins spéciale. Je lève la tête et regarde autour de moi. Les autres font de même. Ils doivent, eux aussi, avoir repris leur lecture au début. Ils doivent, comme moi, se demander pourquoi ce dossier qui date de Mathusalem. Il y a, réunis dans le même salle et au même moment, des représentants des services secrets des États Unis d'Amérique du Nord, de la Federacion d'America del Sul, de la Chine, du Japon et de la Fédération des Pays d'Europe, plus les engliches. Ne manquent que les service Océaniens.

Charles Barbès. Prix Nobel de médecine en 2102. Grâce à cet homme, Alzheimer peut être guéri. Voilà pourquoi ce nom me disait quelque chose. Ça ne peut pas être le même.

Simple coïncidence.

Bon, le dossier d'hôpital.

« Date de sortie du bonhomme : 12 avril 2080. Raison : décès, cancer pulmonaire. Date d'entrée : 26 avril 2080. »

Il doit y avoir une erreur. Mort deux semaines avant son arrivée !

« Détails surprenants, M.Barbès est arrivé à l'hôpital en ambulance, la mutuelle de ce monsieur a payé les frais de transport le 23 avril, soit 3 jours avant qu'ils soient nécessaires ; une recherche approfondie a permis de trouver trace du paiement des frais d'hôpitaux par cette même mutuelle le 20 octobre 2079, 6 mois avant son « entrée ».

Date de naissance, où est cette foutue date ? 2 avril 2164 !

- Mais c'est demain !

- Yes, indeed, it's tomorrow. »

Cette fois, je regarde celui qui nous reçoit.

- « For an april fool it's a good joke ! Mon cher monsieur, nous inviter à une réunion qui se résume à un poisson d'avril est une plaisanterie qui. . . »

L'homme m'interrompt.

- « Il ne s'agit pas d'un poisson d'avril. Loin de vous cette idée. Mais comme je vois que vous n'êtes pas seul à le penser, je vais vous raconter l'histoire. Je suis mauvais conteur, je m'en excuse d'avance. Arrêtez-moi quand cela vous semble nécessaire. »

« L'hôpital de Mantes-la-Jolie a signalé le cas Barbès à la DGST en mai 80, 2080 s'entend. Cet homme est apparu, le mot n'est pas trop fort, le 12 avril. Comme personne ne semblait s'être occupé de lui, les infirmières de service ce jour-là ont cherché à savoir qui a rempli le dossier d'entrée du patient. Première surprise, vous l'avez lu vous aussi, la date d'entrée est de quinze jours postérieure. Deuxième surprise, l'homme est en ordre de paiements. Il

ne doit rien à personne. Si le douze, il était au plus mal, le lendemain il allait mieux. Les médecins ont arrêté la morphine cinq jours après son entrée. Il a souffert une demi journée avant de voir son état s'améliorer. Le vingt-six à midi, il a disparu. L'époux d'une infirmière d'un autre service est policier. Quand sa femme a appris cette histoire, elle a annoncé qu'elle en parlerait à son mari. Bref, pour éviter le ridicule, et bien que l'hôpital n'ait rien, absolument rien à reprocher à M. Barbès, la direction a signalé ce cas étrange, c'est le moins que l'on puisse dire, à nos services. Inutile de demander à l'agent qui s'est chargé du dossier de venir vous expliquer quoi que ce soit : il est décédé il y a belle lurette.

Le service a, à l'époque, cru à une blague. Si les temps changent les réactions restent. Vous savez comme moi que si quelqu'un vous annonçait que le pape Jean est une femme déguisée, vous ferez tout pour vérifier : c'est votre boulot. Ici, malgré l'impossibilité de ce qui est rapporté, la DGST a fait son boulot : le service a vérifié. . .

Charles Barbès a été enterré le 8 avril 2080, le permis d'inhumer est daté du 12 avril à 6h30, heure estimée du décès, 8h00. La tombe n'a pas été trouvée. Par contre des photos du monument existent bel et bien. En voici quelques unes. »

A l'écran, 4 photos. Prises à 4 dates différentes. La première est datée de 2007. Un monument en ruine. Visiblement pas entretenu. La dernière porte la date du 25 mars 2080. La pierre tombale vient d'être installée :

Charles Barbès

M-1-J

2-4-64

M-1-J

12-4-80

« Je me souviens de  
demain »

« Oubliez votre idée de poisson d'avril. Remarquez l'ordre des dates : à l'endroit, la date de naissance avant la date de décès. Mais sans le siècle. . . Non, ces images ne sont pas truquées : les dates sur les photos sont correctes. L'état de la tombe est fonction de l'âge de la photo, ce devrait être l'inverse. Trouvez-vous normal d'avoir des photos de cette tombe ? alors même qu'elle n'existe pas ? Qui a pris ces clichés ? A la demande de qui ? »

Devant notre silence, l'homme tapote son dossier électronique, une nouvelle image arrive à l'écran, sort un mouchoir de sa poche, s'éponge le front, visiblement ému, avant de s'asseoir. Je lis que Jacques Santer agent de la DGST

a fait ces demandes. Le 1er avril 2164. Aujourd'hui, à 15h06.

« Messieurs, » un temps, « j'ai manqué à mon devoir le plus élémentaire. » Une hésitation, une franche hésitation. « Je me présente : Jacque Santer. » A nouveau un temps. « La signature que vous voyez à l'écran est bien la mienne. »

S'il nous avait dit « demain je tue le président », il aurait eu moins d'effets.

- « Monsieur Santer, si je comprends bien, vous êtes en train de nous dire que le temps dans lequel vit Charles Barbès va dans le sens inverse du nôtre. C'est bien ça ?

- Exactement.

- Sur la pierre tombale on trouve la phrase « Je me souviens de demain ». Il se souvenait vraiment du lendemain ?

- Bonne question. Mais à laquelle il est difficile de répondre. . .

- Vous voulez dire qu'il n'a jamais gagné au tiercé ou à l'Euro-lotto ?

- C'est justement là qu'est le problème. Avant de vous répondre, une question : quel est le tirage d'hier ? Je vois à votre visage que vous ne savez pas ce qui est sorti. Ce jeu ne vous intéresse pas, ou vous n'avez pas suivi le tirage, ou que sais-je encore. Charles Barbès n'a jamais eu de problèmes d'argent, il fait partie de ces gens que l'Euro-lotto et les autres jeux laissent froid. Ou plutôt laissaient froid.

- Qu'est-ce à dire ?

- Le service a enquêté sur Charles Barbès depuis 2080. Il n'a pas fallu longtemps pour comprendre que cet homme vivait à l'envers. Vous comprenez bien, c'est humain, un agent lui a posé la question du résultat du lotto. D'après le dossier, c'est en 2091. Il n'a pas eu d'autre réponse que « non ». Mais, dans la liste des gros gagnants on trouve Charles Barbès. En 2090! . . . Parce qu'on lui a posé la question, il s'y est intéressé et a joué. Par une question, une simple question, le service a modifié le « futur » de Charles Barbès. . .

- Voilà qui explique que Barbès n'ai jamais eu de problème d'argent.

- Sans doute, bien que personne n'y ai pensé jusqu'à présent.

- Et le service n'a jamais essayé de modifier le « passé » de Barbès ? Notre futur.

- Si.

- Et ça a fonctionné ?

- Je vous ai dit qu'il nous est difficile de dire si Barbès se souvient vraiment du lendemain. Malgré cela, le service est convaincu d'avoir modifié notre futur. »

Décidément, Jacques Santer nous raconte n'importe quoi. Heureusement que nous sommes le premier avril, sans quoi. Modifier le futur est impossible. Si

vous allez d'un point A vers un point B, vous pouvez admirer un paysage. Quel que soit le chemin parcouru, vous n'en admirerez qu'un. Si on modifie le futur, vous prenez un autre chemin, mais vous ne savez pas dire que le paysage a changé... puisque vous ne connaissez pas l'autre.

- « Monsieur Santer, qu'est-ce qui fait que le service en soit « convaincu » ?

- Alzheimer, monsieur. Alzheimer. Terrible maladie qui vient, qui venait, avec l'âge. Grâce à la médecine, la durée de la vie s'est allongée de plusieurs dizaines d'années. Alzheimer est devenue une maladie courante. Courante et coûteuse. C'est en 95-96 que le service a eu une biographie presque complète de Barbès : un médecin qui a voué sa vie entière à la recherche. Ce qui est étrange dans cette biographie c'est qu'en 93, la mère du Pacha est décédée des suites d'Alzheimer, et c'est à partir de ce moment qu'on trouve des traces d'une biographie de Barbès : avant cette date, il n'existe aucun écrit disant de quoi vit Barbès. Rien. Si on a changé son « passé », son « futur », et donc sa biographie, est modifié.

Et, parce que le service a fait de lui un médecin, il a voué sa vie à la médecine ! CQFD »

Jacques Santer, ce salopard a une idée derrière la tête. Sinon, pourquoi inviter des agents de services « concurrents » aujourd'hui pour cette affaire ? C'est le « aujourd'hui », veille de demain, jour de naissance de Barbès, qui me donne la réponse : il est convaincu, enfin, à certaines réactions émotionnelles qu'il a eu, il ne l'est pas à mille pourcents, il est convaincu que demain nous aurons tous tout oublié. Puisque le temps semble s'être inversé pour Charles Barbès, puisque même les écrits ont suivi la vie de Charles Barbès, puisque Charles Barbès a pu voir sa vie manipulée par la DGST, puisque, puisque...

- « Monsieur ? Vous nous avez accueilli en disant que cette réunion était un peu « spéciale », vous nous avez raconté une histoire extraordinaire pour ne pas dire incroyable. Pouvez-vous nous dire ce que vous attendez de nous ? » Santer se redresse de tout le long de son mètre soixante. Pour peu, on entendrait ses petites cellules grises s'agiter sous son crâne d'œuf.

- « Disons que, maintenant que vous connaissez l'histoire de Charles Barbès, j'aimerais connaître vos sentiments à ce sujet. Comprenez-moi : cet homme a vécu à l'envers, nous ne savons pas pourquoi, ni même vraiment comment... D'après vous, que va-t-il se passer demain ? Ou hier... car j'aimerais que vous me fassiez rapport après-demain. Demain, vous vous renseignez, vous réfléchissez, après-demain vous notez, on se revoit dans 3 jours.

- Je dois passer à Mantes-la-Jolie pour des raisons personnelles.

- Personnelles ?

- Oui, Monsieur, personnelles, je profiterai de l'occasion pour effectuer quelques vérifications pour vous. Christine Malèvre, vous connaissez ?

- Non, vraiment pas. Je devrais ? »

Je sors mon agenda sur lequel, à la date du 3 avril, après-demain, 11h00, il est noté :

« Hôpital Mantes-la-Jolie / Christine Malèvre »

J'y ajoute :

« vérifier : Jacques Santer »

Maintenant, impossible d'oublier !

- « Dernière question : à quelle heure naîtra Charles Barbès ?

- 15h00 »

- « Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ? »

La réunion est terminée. Personne n'a cru à cette histoire. Le hasard fait que je me retrouve seul avec Santer dans l'ascenseur.

- « À l'hôpital ? »

La dame qui est à l'accueil est toute jeune, quarante – quarante-cinq ans, ce doit être son premier emploi. A voir le temps qui lui est nécessaire pour l'encodage, c'est son premier emploi. Alors que nous attendons notre tour, Santer me montre l'ordre de mission daté d'aujourd'hui et signé de sa main qu'il met dans une enveloppe.

- « Bonjour mademoiselle. Une amie devrait accoucher aujourd'hui ou demain, et j'aimerais que vous lui fassiez parvenir ce courrier.

- Si c'est pour une patiente... », elle ouvre l'enveloppe, et, avant que Santer ait eu le temps de réagir, sort le papier qu'elle contient, « je dois scanner le document. »

Moins d'une seconde plus tard, le précieux papier sort de la machine, un cachet lui a été apposé automatiquement : l'heure.

15h06.

- À quelle heure dites-vous qu'elle devrait accoucher ? »

Je regarde machinalement ma montre :

- « Je parierais bien sur 15h00 demain. »

Sur le trottoir, j'arrête Santer.

- « Puis-je me permettre ? » je n'attends pas la réponse « Barbès est suivi, surveillé par la DGST depuis 80. C'est un mécanicien pensionné... »

- Mécanicien ?

- Mécanicien ou jardinier ou peut importe quoi. En 90 il gagne au lottto de quoi finir sa vie à l'aise. Ce qui pour lui veut dire faire les études qu'il veut. En 93 le père du Pacha décède, en 95 – 96 on lui parle d'Alzheimer. Grâce à l'argent du lottto, il paye ses études de médecine et s'offre un labo et un prix Nobel de médecine. On peut penser que pendant, ou avant, ses trente-cinq ans d'études dont quinze de médecine c'est un enfant gâté. Le service a donc changé la vie de ce monsieur. D'accord ?



- D'accord.
  - Et si ?
  - Si quoi ?
  - Si c'était simplement un médecin pensionné, un homme ayant passé sa vie au labo. Un gosse de riche.
  - Oui ?
  - Disons que le service n'aurait en rien modifié le futur. Il ne resterait alors qu'un problème, mais de taille : pourquoi et comment le temps tourne-t-il à l'envers pour lui ?
  - Si je vous dis qu'on en reparlera dans 3 jours, ça vous irait ? »
- Santer prend congé de moi. Mais, avant de me quitter me lance :
- « Au fait, qui est cette Christine Malèvre qui va vous ramener ici bientôt ?
  - Après-demain, monsieur Santer. Après-demain, jour de congé. Christine Malèvre a travaillé ici. Et ici, elle a tué quelques-uns de ses patients. »

« Les tueurs en série ». Bon, le titre du bouquin est un peu, comment dire ? Peu importe. Des noms qui ne disent rien à personne, mais des histoires qui se tiennent. « Jack l'éventreur », « Landru », « le Dr Petiot », « BrisChri » et d'autres. D'autres parmi lesquels « Christine Malèvre ».

Il y a maintenant 6 mois que j'habite Mantes-la-Jolie. Une petite manie : me renseigner sur la petite histoire du lieu où j'habite. Et j'ai trouvé Christine Malèvre. Quand, chez un bouquiniste, j'ai trouvé ce livre dont un chapitre lui est consacré, je l'ai acheté. Je l'ai fini il y a quelques jours.

Christine Malèvre, infirmière, a, pendant ses interrogatoires, reconnu les assassinats d'une trentaine de ses patients. La cour d'assises de Versailles la condamnera pour sept morts. Sans être intéressé plus que ça par le crime, je profite de mon jour de congé pour aller « renifler » les lieux. Simple « curiosité professionnelle ».

C'est dans le taxi qu'un nom m'est revenu : Jacques Santer. Bien que ce nom ne me dise rien je dis revenu car la mémoire est capricieuse : j'ai du lire quelque chose sur ce type, je ne sais plus ni quand ni quoi, et ce nom me revient sans raison. Que voulez-vous ? c'est mon métier qui veut ça : quand un nom me revient ainsi, il doit y avoir une raison. Je sors mon agenda sur lequel, à la date du 3 avril, aujourd'hui, 11h00, il est noté :

« Hôpital Mantes-la-Jolie / Christine Malèvre »

J'y ajoute :

« vérifier : Jacques Santer »

Maintenant, impossible d'oublier !

L'hôpital est fermé ! Pas une fermeture définitive, non, un accident. Police, pompiers, SAMU, que sais-je encore, les services de secours sont tous là. Je ne

sais pas pourquoi. Écoutant les conversations des nombreuses personnes qui sont, comme moi, devant la porte close, j'entends que les mots « mousson », « orage » et « éclairs » reviennent souvent. Oui, la mousson a commencé hier, plus tôt que d'habitude, et un foutu orage nous est tombé dessus.

- « Monsieur l'agent ! Monsieur l'agent ? Bonjour. Que se passe-t-il ?

- D'où venez-vous donc ? La foudre ! Hier. La mousson. Il a commencé à pleuvoir le matin, l'orage est arrivé en début d'après-midi. Et à 15h00, plusieurs éclairs sont tombés en même temps sur le bâtiment ! L'ordinateur est foutu : plus aucune porte qui s'ouvre. Les pauvres, ils sont coincés là dedans depuis hier. Et on ne sait pas pour combien de temps. Il ne reste qu'à espérer qu'il n'y a pas eu trop de problèmes à la maternité.

- La maternité ?

- Oui, quatre-vingt douzième et dernier étage ! C'est juste sur la maternité que les éclairs sont tombés. »

Inutile de rester ici sous cette pluie qui empêche de lever la tête tellement elle tombe drue. Je n'ai fait que quelques pas quand j'entends la foule : une porte est ouverte. Demi tour. Une porte. Une seule ! Les familles doivent rester au dehors, seule la police peut s'approcher du bâtiment. Je m'approche. Je montre ma carte de service. Je suis bon pour, déjà, déménager. Un enfant a disparu de la maternité. Charles Barbès.

Charles Barbès. Ce nom me dit quelque chose. Mais quoi ? Pour l'instant, je ne trouve pas. De toutes façons, avec les issues bloquées depuis hier, il ne peut être loin c't'enfant. Puisque les ordinateurs fonctionnent à nouveau, courriel vers le service : congé ou pas congé, je travaille. Tant que j'y suis, je cherche « Jacques Santer ». Président de la Commission Européenne, ancêtre de la Fédération des Pays d'Europe, de 1995 à 1999. Je me suis inquiété pour rien, ce nom, j'ai du le trouver dans ce bouquin qui parle de Christine Malèvre.

Charles Barbès. Prix Nobel de médecine en 2102. Grâce à cet homme, Alzheimer peut être guéri. Voilà pourquoi ce nom me disait quelque chose. Ça ne peut pas être le même.

Simple coïncidence.

## 8

# Moi Charles Barbès, l'homme qui se souvient de demain

*Exercice difficile que celui auquel je me suis essayé.*

*Faut-il le dire : il n'est pas réussi.*

*L'exercice est simple à décrire prenez une situation, racontez-là de 2 points  
de vue différents.*

*« Je me souviens de demain » est un point de vue, celui-ci est le second.  
Et comme le premier texte n'est pas des plus clairs, celui-ci tourne un peu  
court.*

*Note de l'auteur :*

je ne suis pas Charles Barbès. Je ne suis qu'historien, spécialisé dans l'histoire de la DGST. C'est à ce titre que j'ai eu accès à la totalité du dossier et que je peux, aujourd'hui, tenter d'expliquer ce qui s'est passé alors. Dans le but de rendre le texte plus vivant, il sera écrit à la première personne. Lorsque le besoin s'en fera sentir, je sortirai de mon personnage pour redevenir moi-même.

Je remercie la DGST de m'avoir autorisé à user, et parfois même, d'abuser, des « Contrôleurs du Temps », sans ces gens courageux et leurs machines, personne, jamais n'aurait entendu parler de cette histoire.

H.I.Strion

D'abord la lumière, comme l'explosion d'une étoile, comme un tunnel qui se referme. Puis les images. Celles de ma vie. De cette vie que je n'ai pas encore eu.

Une voix. Celle de Ginette. Je sais qu'elle va s'étonner. Plus tard, les autres s'étonneront elles aussi.

- « Qui est-ce ? Depuis quand est-il ici ? Bon sang, il est en train de mourir. » Non ma bonne Ginette, je suis en train de naître. Mais ça, je ne le sais pas. Pas encore.

Nous sommes le 12 avril 2080. Il est un peu plus de 8h00.

Ce médecin est complètement stupide : depuis qu'il a demandé qu'on me fasse des injections de morphine, il ne vient plus. La douleur est atroce. Je sais que ça va passer. De le savoir me calme, trente minutes puis des douleurs supportables.

Chez moi. Je suis chez moi. Je suis chez moi et je fouille la maison. MA maison.

Le frigo est rempli : pas besoin de faire les courses. Ce n'est pas ce que je cherche. A mon âge, la mémoire n'est plus ce quelle était.

A mon âge !

Je sors de l'hôpital où je viens de naître à la vie et j'ai déjà 84 ans. J'ai l'impression qu'Alzheimer a fait quelques dégâts. Alzheimer. La simple évocation de ce nom m'angoisse. Mes jambes flageolent, je dois m'étendre. Difficilement, j'arrive à joindre mon lit.

Réfléchir. Je dois me forcer à réfléchir. Ne pas penser à Alzheimer, penser à la valise.

Je suis fou.

Réfléchir. Je suis né le 2 avril 2164. Nous sommes le 26 avril 2080. Cinglé. C'est impossible ! L'agenda. Nous sommes bien le 26 avril 2080. Donc, je ne suis pas né en 2164. Quelle est ma date de naissance ? 2164. Non ! Je ne sais plus à quelle date je suis né ! Un comble.

Cette impression bizarre me reprend : je rajeunis. Je sais, ce n'est qu'une impression, et pourtant. A soixante-quinze ans, on a le cerveau qui débloque. Comment vais-je être dans dix ans ?

Ah le livreur arrive. Ca aussi c'est bizarre : je sais qu'il arrive alors qu'il n'a pas sonné. C'est comme ci je savais l'avenir. Un souvenir de ce qui va se passer. Qu'ai-je fais hier ? Je ne sais plus. Le livreur. Ce n'est pas celui que je connais. Celui-là a eu un accident. Dans 2 heures. Cette pensée me fait sourire. Me souvenir d'un accident qui n'aura lieu que dans 2 heures. Faut que je sois con, non ?

J'ouvre au moment où le livreur allait sonner. Il est surpris :

- « Vous m'avez fait peur. Daniel ne m'avait pas dit que vous attendiez derrière la porte. Je le remplace, il a eu un accident » il regarde sa montre « il y a deux heures. » Ainsi donc, je connais l'avenir. Le proche avenir.

La valise est presque vide. Je n'aurai bientôt plus d'argent. Qu'à cela ne tienne, il y a le lottto. J'en suis certain, pour moi, le temps s'écoule à l'envers. Je rajeuni. Ce qui est demain pour les autres est hier pour moi. Oui, je me souviens de demain.

Euro-lotto me garanti de ne pas avoir à travailler. Comment voudriez-vous que je me présente chaque jour chez un employeur. Ce brave homme aimerait que je finisse le travail commencé hier, alors que j'aurais tendance à terminer celui que je ne commencerai que demain.

Puisque j'en suis à parler d'Euro-lotto, j'ai un autre souvenir. Dans un an, je m'en souviens très bien, un homme me suit. Avec son ciré fluo multicolore, il est noyé dans la foule. Discret. Il m'a abordé, posé une question pas aussi stupide qu'elle en a l'air, avant de disparaître. Je ne l'avais jamais vu. Oui, dans un an, un homme me demandera les chiffres du lotto.

N'avoir rien à faire ne remplit pas une vie. Qu'ai-je fait de la mienne ? Il est grand temps de décider.

Il n'est rien de plus simple pour moi que de prendre une décision : il me suffit d'interroger mes souvenirs, ceux qui me viennent de ma jeunesse, ceux que je ferai demain. Et les souvenirs affluent. Alzheimer, le labo, l'université. Alzheimer est devenu une maladie courante. Tellement que le mot a changé de signification : au lieu d'être une des affections du cerveau, le mot « Alzheimer » les englobe toutes.

*Note de l'auteur* : la suite, vous la connaissez. Puisant dans ses souvenirs, Charles Barbès a trouvé une solution à cette maladie. Comme le dit le dictionnaire, « Charles Barbès. Prix Nobel de médecine en 2102. Grâce à cet homme, Alzheimer peut être guéri. » Malgré tout, restent plusieurs questions :

1. Comment ai-je eu connaissance du cas Barbès ?  
Le hasard. Lors d'un voyage en chronoplane, un historien « Contôleur du Temps » a lu le dossier que vous connaissez.
2. D'où vient la valise qui contenait l'argent qui a permis à Charles Barbès de vivre pendant près de 10 ans ?  
Nul ne le sait. J'ai bien mon idée la-dessus : un chronoplane a été envoyé pour comprendre ce qui s'est passé lors de cette « mort à l'envers ». De manière à pouvoir passer inaperçu, ses passagers avaient une valise remplie d'argent de l'époque. . . Ce chronoplane, tout comme celui dont je parle au point suivant n'est jamais revenu.
3. Pourquoi le temps de Barbès tourne-t-il à l'envers ?  
La aussi, pas de réponse. Un chronoplane, avec à bord, je vous le rappelle, tout ce qui est nécessaire et suffisant pour voyager dans le temps a été dépêché sur les temps/lieux de la « naissance »

de Barbès, le 2 avril 2164 à 15 :00. Le dernier message « automatique », lancé par la machine même et non par un Contrôleur, signale un orage d'une puissance telle que la perte du chronoplane doit être considérée comme certaine.

Vous l'aurez compris, si j'ai pu faire état du cas Barbès, c'est que personne ne le comprends vraiment. Personne ne prend ce cas à la légère, deux chronoplans et leurs équipages, ce n'est pas rien, mais, surtout, les écrits ont disparu au moment de la naissance de Barbès.

4. Dernière question, mais non des moindres : pourquoi le Service a-t-il organisé cette réunion, réunion à laquelle étaient conviés des représentants de tous les services secrets du monde ?

La réponse est bête, vraiment. Convaincue à mille pourcents que tous oublieront tout, la DGSP a invité ses « concurrents ». La DGSP a profité de l'occasion pour scanner ses invités. Elle avait jusqu'aux empreintes digitales de ces supers-agents. Les scanners lui ont permis de « lire » les cerveaux, donc d'avoir une liste quasi-complète des agents « concurrents » en service en Europe. Trente années de préparation, aucune référence à Charles Barbès ne pouvant être faite, trente années de préparation ont été nécessaire pour cette réunion.

Dernier détail, l'agent Jacques Santer a, tout comme les autres invités du jour, perdu la mémoire. . .

H.I.Strion  
*juillet 3210*

## 9

# La pointe de Saint-Mathieu

Trois jours que je suis là. À ne rien faire d'autre que me promener. Le paysage fait penser à la Côte d'Azur. En moins sec. En plus beau. Une semaine qui s'annonce merveilleuse. Ils sont venus.

Lui, les yeux noirs. Noirs comme les longs poils de sa robe. Un malinois. Mais noir. Un chien comme je n'en ai vu qu'en Bretagne : costaud et silencieux. Le chien suit son maître. Un homme sale. Comment un chien si propre, visiblement en bonne santé et bien entretenu peut-il appartenir à un homme comme celui-là ? Ils sont arrivés. Chaque pas qu'ils faisaient les rapprochaient. A chaque pas qu'ils faisaient, le ciel se couvrait. C'est le hasard, je sais, mais à voir le ciel devenir menaçant, à voir ce chien suivre silencieusement l'homme sale, à voir l'homme sale marcher sans se retourner, comme fuyant quelque chose ou quelqu'un, je n'ai pu m'empêcher de frémir. Quand l'homme sale est arrivé à ma hauteur, j'ai compris pourquoi ce frémissement. La peur. La peur se lisait sur son visage. Non, le chien n'est pas le sien. L'homme sale a peur du chien. Puis ils sont partis. Ils ont continué leur chemin. Le ciel s'est éclairci. J'ai jeté un dernier coup d'œil dans leur direction. Et je les ai oubliés.

J'ai repris la contemplation du phare. La mer est à une quarantaine de mètres en contrebas de la route. Une courbe de la route, un emplacement de parking. C'est là qu'est le motor-home. L'avant tourné vers le phare de Saint-Mathieu. Il n'est pas bien haut ce phare qui semble sortir tout droit d'une église désaffectée, mais il est beau. Simplement beau. J'emprunte le chemin des douaniers pour m'approcher du phare et des bâtiments qui l'avoisinent. Le monument aux marins qui ont donné leur vie pour la France. Un fortin du dix-neuvième siècle transformé en cénotaphe. Si le public respecte les lieux, « on » est parvenu à enlever une des photos qui garnissait un mur. Le phare même : cent soixante-trois marches que l'on peut gravir pour la modique somme de deux euros. Un musée, une abbaye dont on voit bien d'ici qu'elle

est séparée du phare, et, de l'autre côté de la route, un restaurant.

- Bonjour. Dites. Vous vendez des cartes postales, mais avez-vous les timbres qui vont avec ?

- Du tout ! Par contre, nous avons du poisson. . .

Il n'est pas encore vingt-heures. Une bonne heure pour manger. Mais trois jours de poissons. Notez, j'aime le poisson, en vacance, j'en mange au moins une fois par jour. Mais quand je dis « au moins », ça ne veut pas dire à tous les repas : il m'arrive aussi de manger de la viande. Et aujourd'hui. . .

- Vous n'auriez pas un morceau de viande ?

- Non monsieur, pas aujourd'hui. Mais nous en attendons pour bientôt. Demain peut-être.

Je tourne la tête. Sur un présentoir vitré se trouve la carte des apéros et boissons, la carte des entrées chaudes et froides, une troisième feuille pour les poissons. Il y a la place pour, mais elle n'y est pas, la carte des viandes.

- Dommage. A demain peut-être.

Un second motor-home a pris place sur le petit parking que j'occupe. Au moins je ne dormirai pas seul. Bizarre que l'isolement soit recherché pour le jour. Beaucoup moins pour la nuit. Je ne suis pas seul à penser ainsi : l'homme sale arrive. Le chien ne le suit plus. Le visage de l'homme est détendu. Pas totalement, mais presque.

- Je peux dormir ici ?

Le chien ne doit pas être loin. Mais impossible de laisser cet homme dormir à l'intérieur, il sent décidément trot fort. Heureusement, il y a la pelouse.

- Sûr que vous pouvez, ce n'est pas moi qui vous empêcherai. Il fait calme la nuit. Plus de voiture après minuit, aucune avant la demie de sept. Et s'il y a un problème : appelez.

La nuit, des bruits étranges m'éveillent. On dirait des bruits de lutte. Pourtant, il n'y a pas de cri. Juste l'un ou l'autre jappement. Je me lève, entrouvre le rideau qui m'isole du monde extérieur et regarde vers le bout de pelouse où l'homme sale s'est couché hier soir. On y devine bien des mouvements : le vent qui prend dans les hautes herbes. Rien d'anormal. Je n'ai plus qu'à me recoucher. . .

Au petit matin, promenade. Neuf kilomètres : longer la côte sur les quatre premiers, tourner vers l'intérieur des terres, suivre un chemin parallèle à la côte, reprendre vers la mer, récupérer le chemin pris à l'aller, et, enfin, retour au phare. Le petit matin, pendant les vacances, ce n'est pas aussi tôt que je l'aurais voulu, et neuf kilomètres avec ces paysages qui incitent plus à la flânerie et à la photographie qu'à la course, il est midi quand je passe près du restaurant.

Une quatrième carte est affichée : il y a de la viande. Et pour en avoir mangé, je peux vous l'affirmer : elle est bien bonne la viande servie en Bretagne.



Impossible de vous dire quel morceau de viande j'ai mangé. C'est vrai, la serveuse m'a donné, et répété, le nom, mais je n'ai pas bien compris ce qu'elle m'a dit. De toutes façons, c'était bien bon. Je ne suis d'ailleurs pas le seul à avoir apprécié. Le chien, couché devant l'entrée, rongait un os avec délectation.

Le chien ! Vous savez ce que c'est : le cerveau enregistre des détails auxquels on ne prête pas attention immédiatement mais qui reviennent par la suite. J'ai, j'en suis convaincu, vu l'homme sale.

En tous cas j'ai vu sa veste. Mais l'homme lui-même, je n'en suis pas certain ! Détail sans grande importance, mais détail qui, je le sais, m'empêchera de m'endormir calmement ce soir. J'ai déjà parcouru la moitié des deux cents, deux cent cinquante mètres qui séparent le resto du motor-home quand je fais demi-tour.

J'aurais du l'éviter.

Quand j'arrive près du restaurant, le chien est bien là, couché, à ronger un os. Mais d'homme sale, point. C'est alors que je vois, posée sur la poubelle, une veste qui ressemble à celle qu'il portait, un bout de jambe de pantalon qui ressemble au pantalon porté par l'homme sale passe lui aussi de cette poubelle au pied de laquelle sont déposées des chaussures qui ressemblent furieusement Et l'os que ronge le chien ! J'ai souvent vu des os de bovins, mais là ! Cet os ne ressemble à aucun de ceux que je connaisse. Par contre, il me fait penser à un os de Robert. Robert, Pierre, Paul ou Jacques, vous l'aviez sans doute baptisé autrement, mais Robert était le nom qu'à l'école moyenne on avait donné au squelette de service au cours de bio. Non, ce n'est pas possible. Cet os ne peut être. . .

Non, je me refuse à l'admettre.

Retourner, je dois retourner au motor-home. Je ne sais pas vraiment expliquer pourquoi, mais je suis mal à l'aise, c'est le moins que l'on puisse dire. La serveuse, derrière la vitre me fait un signe que je ne comprends pas. C'est alors, hasard une nouvelle fois ?, que le chien lâche l'os et se lève, que le ciel me donne l'impression de se couvrir. J'ai beau presser le pas, le chien me suit, le ciel devient gris.

J'ai introduit la clef dans la serrure. Mais, au moment où j'ouvrais la porte, le chien, ce chien de malheur, a feulé, feulé comme un chat sauvage ! Je suis parti en courant.

Il y a maintenant deux jours que le motor-home a disparu : avec les clefs sur la porte, le voleur n'a eu aucun problème. Moi, par contre, je nage dans les problèmes : plus de cigarette, plus de portable, même l'argent me manque, ma carte de crédit a atteint ses limites. La seule personne qui m'aide est la serveuse du restaurant. Elle me donne à boire et à manger. Mais je dors dehors.

Un motor-home est arrivé que son propriétaire a installé à la place que le mien occupait. L'homme est seul. Je l'observe, le chien toujours derrière moi. Le nom du vendeur est en grand sur le véhicule. L'homme vient de la même région que moi. Je dois lui parler. Lui dire. Mais, quand je m'approche alors qu'il admire le phare, le ciel se couvre, je me sens plus mal à l'aise que jamais. Quand il nous voit arriver, le chien et moi, je le vois frémir. Sa réaction m'en rappelle une autre, et, au lieu de m'arrêter, je continue ma route. Le soir, reprenant mon courage à deux mains, je retourne au motor-home. Tout ce que je parviens à faire, c'est lui demander si je peux dormir là. Grand seigneur, il me montre ce bout de pelouse que je connais. Il n'y a qu'une chose que cet homme n'a pas remarquée, pendant le court instant où nous nous sommes parlé, le chien ne regardait que lui.

Demain, je le sais, je serai libre.

Demain, je le sais, il y aura une quatrième carte au resto.

Bon appétit.

© Christian BRISSA  
*septembre 2005*

# 10

## Chassé moins Croisés

*Proposition du 12 septembre 2005*

*Bonsoir la compagnie,*

*En coup de vent (marre de bosser le week-end, moi...) m'en viens vous  
envoyer le nouveau thème. Or donc, cette semaine, je vous propose :*

*chassés-croisés*

*Non, ça n'a rien à voir avec l'autoroute !;o)))*

*Bonne inspiration, A bientôt (j'espère), Kissous, Yvonne*

On est dimanche et le dimanche on n'a pas école alors le dimanche on n'a pas de devoir. Alors le dimanche on peut jouer dans la vieille auto qui n'a plus de roue sur le terrain vague avec les copains. Mais Yvonne elle fait rien que nous embêter. Le dimanche Yvonne elle donne un mot qu'on doit faire une rédaction avec. Et cette fois elle en a donné deux des mots. Chassé et croisé avec un moins entre les deux.

Chassé que je connais que je peux faire une rédaction avec parce que l'oncle Eugène, qui est le frère de papa, qui travaille tout le temps à l'étranger et qui est rigolo quand il vient à la maison, il chasse. Et même que, si je lui demande de m'aider pour ma rédaction de ce dimanche, et bien, mon oncle Eugène il va le faire. Et que s'il le fait pas, je vais pleurer et dire que personne ne m'aime dans cette maison et que je vais partir et que je vais manquer à tout le monde parce que je suis un enfant sage. C'est vrai quoi, à la fin.

Voilà. Pour chassé il n'y a plus de problème. Mais c'est pour croisé que je sais pas ce que c'est que je ne sais pas ce que je dois écrire. Enfin ça c'était tantôt parce que j'ai demandé à papa ce que c'est un croisé et il m'a ouvert un grand dictionnaire avec plein d'images des croisés. J'ai vu Godefroy de Bouillon avec sa belle armure et beaucoup de soldats qui le suivaient. Il avaient tous une tunique blanche avec une belle croix rouge dessus que c'est

pour ça qu'on les appelle les croisés et que j'ai demandé à maman de m'en faire une toute pareille. Il y avait des images de Jerusalem et des infidèles, et des batailles, même que je sais que dimanche prochain avec les copains on va jouer aux croisés sur le terrain vague.

Papa m'a dit que regarder les images n'était pas suffisant, qu'il fallait lire le texte, ce qui me permettrait d'apprendre quelque chose et de jouer avec les copains en connaissance de cause. Parfois mon papa il parle drôle.

Maintenant que j'ai lu le texte, je ne sais plus ce que je dois écrire : il n'y a plus de croisés. Alors Yvonne, déjà que c'était difficile d'écrire un texte où il faut chasser moins les croisés, mais si il n'y en a plus, on ne sait pas en chasser moins. C'est vrai quoi, à la fin.

Librement (très librement même, et très mal, mais bon, ça, c'est normal)  
inspiré par le Petit Nicolas.

© Christian BRISSA  
*septembre 2005*

# 11

## Hiroshi Desu

*proposition du 19 septembre 2005*

*Miaou... Euh, bonsoir, Cette semaine, je vous propose donc :  
Une japonaise décidée à se débarrasser de la femme de son amant est allée  
se plaindre à la police du tueur qu'elle avait engagé et qui tardait à exécuter  
le contrat.*

*Bonne inspiration,  
A bientôt,  
Yvonne*

- Papiers, s.v.p.

Cela fait des années que j'ai des contacts réguliers avec l'administration. Et cela fait des années que je me pose la question : ces gens écoutent-ils ce que les simples citoyens leur disent ?

- Je viens de vous dire que mon véhicule a été fracturé et que ma veste a disparu.

- Vous venez effectivement de me le dire Brissa-san, mais je ne vous demande pas votre veste, simplement vos papiers.

Tout le commissariat se met à rire. Le flic de service a l'air de bonne humeur, ses collègues aussi. Un anniversaire, ça n'arrive pas chaque jour rajoute le planton. Je lui répond qu'à voir le nombre de gens derrière le comptoir, s'il n'y a qu'un anniversaire par an et par personne, le commissariat doit être en fête chaque matin, et souvent l'après-midi. Et je me mets à rire avec eux.

- Brissa-san, son ton est paternel, je devrais vous coller une amende pour outrage à agent dans l'exercice de ses fonctions, mais comme vous avez l'air de prendre votre malheur avec calme, je n'en ferai rien.

C'est vrai, un veston envolé, même si mes papiers l'ont suivi, cela ne fait pas un gros problème. Même à Tokyo. Même pour un Belge à Tokyo.

Je me suis retourné vers le banc de la salle d'attente. J'aurais voulu comparer, pour autant que faire se peut, ou deviner, le pourquoi de la présence de ces gens. Je n'ai pas eu le temps : une furie est entrée.

Imaginez une geisha, ou plutôt, une femme habillée comme une geisha, un kimono rouge, décoré de pétales de cerisier, petits bouts de tissus rose artistiquement déposés, donnant l'impression de tomber d'un arbre dont on ne voit qu'une branche, mais sali par je ne sais quel liquide que l'on aurait renversé ; l'obi blanc, ou qui a du l'être, mal noué, avec des taches de doigts si grosses qu'elles ressemblent à des traces de mains essuyées ; les sabots aux talons hauts maculés. Et le visage. Il a été peint. En blanc comme il se doit, les lèvres rouge sang, les sourcils noirs geai tout comme les cils. Les larmes ont gâché un travail de plusieurs heures : le Rimmel a coulé sur les joues, un poignet a servi de mouchoir, étalant et mélangeant les couleurs, mettant la peau à nu par endroits, une peau que l'on devine fatiguée. A ce spectacle peu engageant s'ajoutent les cris aigües d'une truie qu'on égorge : madame veut déposer plainte.

- Brissa-san ?

- Non, laissez, madame a l'air d'avoir une urgence plus urgente que la mienne. Je me recule pour prendre place sur le banc, laissant le comptoir à la furie. Personne ne réclame. Personne ne pense même à réclamer. Je m'assois.

Je pense à mon petit problème. Représentant de l'industrie wallonne au Japon, c'est la première fois que ma voiture est visitée. C'est donc la première fois que je passes dans un commissariat tokyote. Pour être honnête, je ne sais pas vraiment quelle attitude je dois avoir. Je souris seul en pensant qu'à Bruxelles je n'aurais pas plus su comment me tenir.

- Hiroshi Desu. Je voudrais, non, je dépose plainte contre Hiroshi Desu. Pour publicité mensongère.

A l'évocation de ce nom, le planton sourit : est-ce le sake tiède qu'il a ingurgité pour l'anniversaire qu'il va fêter qui le pousse à sourire ou le fait qu'Hiroshi Desu soit un humoriste connu, je ne sais. Toujours est-il que le silence se fait dans la pièce, ce qui me sort de mes pensées.

- Madame, calmez-vous voyons.

- Je l'aime. Et il est marié.

- Vous l'aimez, c'est bien. Nous aussi on l'aime. Mais Hiroshi Desu-san est célibataire !

- Je sais qu'il est célibataire ! Mais il est marié. Et je l'aime. Ecoutez ! Non, écoutez sans rien dire. Je l'aime. Il est marié, alors sa femme, j'aurais voulu m'en débarrasser. Je n'ai pas les moyens de m'offrir les services d'un tueur. . .

- Parce que vous auriez voulu la faire. . .

- Taisez-vous ! Alors, moins cher qu'un tueur, il y a Hiroshi Desu. Enfin, c'est ce qu'on m'avait dit.

Et elle ajoute, l'air faussement triste :

Hiloshi desssss. Hitoli goulashi nanoni, élo hone o kakoushimasss... foutone no shta desssss. (Moi Hiroshi Desu... Même si je vis seul, je cache mes bouquins porno... ils sont sous mon matelas.)

Ses mimiques et sa prononciation faussement gênée de célibataire bouton-neux font mouche : tous rient. C'est que si on l'entend elle, on le voit lui. Hiroshi est célèbre. Il passe à la télé.

Un homme, calme jusqu'ici, lance :

Hiloshi desssss. Kééétaille dènewa o kaétala, itazoula dènewa ga nakounalimashta... tchote to samishikato desssss... (Je suis Hiroshi... Lorsque j'ai changé de téléphone, je ne recevais plus de coup de téléphone de commerciaux pour vente de moquettes... ça m'a rendu triste.)

Je ris de bon coeur comme les autres. Avec son habitude de parler des travers de la société, Hiroshi Desu fait mouche à tous coups. Je lance : la chauve-souris !

De tous les sketches d'Hiroshi, c'est celui que j'aime le plus. Et vous le connaissez ce sketch qui est la version japonaise d'une histoire de Bigard.

Mais si, vous la connaissez : d'après les statistiques, vous avez une chance sur un million de vous faire mordre par une chauve-souris, la bête doit connaître mon digicode, prendre l'ascenseur et s'arrêter au bon étage... vous voyez que vous la connaissez !

Mais racontée par le planton qui imite Hiroshi qui imite Bigard se prenant les doigts dans les bretelles du pantalon, avec c'te femme qui rit à en pleurer et qui pleure de rire, s'essuyant le visage en mélangeant plus encore les poudres, pommades et rouges à lèvres, ça vous ne connaissez pas. Et c'est un manque à votre éducation. Quel moment, mes aïeux.

La mégère, entre deux hoquets, revient à la charge :

- J'aurais voulu qu'elle disparaisse, qu'elle meure.

Le planton se sert un saké chaud, en verse un verre à la dame, vide le sien, puis l'autre, avant que la dame ait eu même le temps de tendre la main, imite la chauve-souris, ce qui relance l'hilarité générale :

- Et vous comptiez sur Hiroshi pour vous en défaire ?

Oh, bonne mère ! Nous sommes plus d'une centaine sur le plateau à rire, à regarder ce flic beurré, bonhomme d'un mètre soixante-cinq tout droit, ce qu'il n'est que rarement, occupé à prendre note d'une plainte d'une femme pliée en deux de rire, ce qui ne lui laisse pas plus d'un mètre. Ou un mètre-cinq quand elle a un soubresaut.

Et elle se paye un soubresaut la soubrette. Un dernier. Avant de s'effondrer. Morte.

Quand les ambulanciers sont arrivés, le fou rire n'était pas encore éteint. Pour tout dire, quand l'un d'entre nous, c'est pas moi, je le jure, a lancé « Hiroshi

Desu », les rires sont repartis, suivis des pleurs de rire, puis des insultes des ambulanciers. Insultes dont nous n'avions cure.

Et le planton nous a chassé, oui ! mis dehors comme des malpropres.

A côté de la porte, il y avait une affiche. En la voyant, je me suis mis à rire, mais à rire : j'ai enfin compris ce qu'elle voulait dire en parlant de publicité mensongère ; l'affiche annonçait le spectacle d'Hiroshi, son titre ? « Mort de rire ! »

© Christian BRISSA  
*septembre 2005*



# 12

## L'abris-bus

*Proposition du 26 septembre*

*Vous (votre personnage) êtes au volant de votre voiture, de petit format, dans laquelle on ne monte qu'à deux pas plus. Il fait un temps exécration.*

*Vous arrivez au niveau d'un abri bus où se trouvent trois personnes : un médecin que vous connaissez pour vous avoir sauvé la vie quelques années plus tôt, une vieille femme prise d'un malaise et l'homme ou la femme de votre vie.*

*Bonne inspiration,  
A bientôt,  
Kissous,  
Yvonne*

Je sais, cette semaine je suis dur à la détente. Mais j'ai des excuses. Et un mot de ma maman.

<p>« Seule la pensée permet d'aller plus vite que la lumière. » Albert EINSTEIN</p>
---

C'est vrai, commencer un texte par une citation ça vous pose un homme. Et d'Einstein en plus...

Bon. Laissons tomber les fioritures, si je commence par cette citation qui n'est pas d'Einstein, ni de personne que je connaisse, mais de moi, enfin, je pense, ce n'est pas pour faire bien. Non, c'est pour vous faire comprendre la suite : bien qu'il m'ait fallu plusieurs dizaines de minutes pour transcrire cette histoire, bien qu'il vous faille plusieurs minutes pour la lire, cette histoire n'a duré que quelques dizaines de secondes. voire moins.

Je roulais tranquillement vers la maison, presque pépère, quand je suis arrivé à l'auteur de cet abris bus. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre, je ne sais : le hasard sans doute. De toutes façons il était sur ma route.

Je les ai vu tous les trois.

Elle, Hilda, une vieille fille pas vraiment vieille mais plus toute jeune que je savais avoir des problèmes de cœur. Lui, le docteur Dupont. Un chirurgien de mes connaissances. Brave homme s'il en est. Et elle. Elle! Madame Dupont. Une femme... Sa femme. Ma ...

Oui, je les ai vu tous les trois.

Mais je n'ai pas vu le quatrième.

Ils étaient de l'autre côté de la rue. J'aurais voulu ramener Ginette chez elle, ou l'emmener chez moi, c'est pareil. Les autres ne comptant pas. Hilda a un malaise. Elle se laisse glisser, Pierre l'aide dans sa descente aux enfers, dans sa descente vers le trottoir. Ginette n'en a cure. Hilda se couche sur le dos. Pierre plie ses genoux, se plie en trois comme un musulman pour la prière. Ginette attend.

Non, aucun des trois ne m'a vu.

Pas plus que le quatrième.

Il me faut l'emmener.

Ma MX5, cette petite merveille, n'a que deux places. Impossible de la prendre elle, et un autre. Rien qu'elle. Pas un autre. Je traverse le boulevard pour l'emmener. Elle. Rien qu'elle. Pas un autre. Pierre est maintenant baissé, une main sur la poitrine d'Hilda, prêt pour un bouche à bouche.

Je m'arrête devant l'abri bus.

Et sors de la voiture.

Je voudrais aller vers eux trois.

Ouf, je vois le quatrième.

Et le quatrième me voit.

Mais trop tard.

Ma voiture décolle de l'avant. Les pneus éclatent.

Dans une explosion que je n'aurais jamais imaginé, cette voiture part, vole, atteint le milieu du carrefour où elle s'écrase : le bus a pris sa place.

Je n'ai plus la possibilité d'emmener même une personne.

Il me faudra prendre le bus. Comme les autres.

# 13

## Lettres

Ce matin,  
dans ma BAL  
une lettre.  
Une seule.  
Mais quelle lettre!  
Bien écrite,  
bien faite, bien tournée.  
Ronde,  
courte  
et, pour finir,  
incisive.  
Bien qu'il ne soit pas bien de copier  
(à l'école, souvent j'ai entendu :  
- Vous me copierez cent fois  
« on ne copie pas sur le voisin »),  
je vous la transcris :

e

Heu, sans hésitation,  
je l'ai faite mienne  
cette lettre,  
car elle n'est pas à eux.  
Je l'ai lue rapidement,  
cette lettre est la plus courante de la langue française.  
Cette lettre me disait :  
elle pense à moi bien souvent.  
Plus souvent qu'à mon tour.  
Ma réponse ?

Une lettre plus rare,  
moins courante, moins rapide,  
raison pour laquelle  
elle suit souvent la sienne.  
Pour souligner plus encore la préciosité du sentiment,  
j'ai fait attention à la casse,  
vous suivez ? :  
une majuscule.  
Car à moins de commencer ses phrases en zézéyant,  
on l'écrit rarement ainsi :

## Z

Un z, tracé à la pointe du crayon,  
un z qui veut dire. . .  
Je pensais avoir du flair,  
je n'avais pas de nez :  
elle a mal compris ma lettre,  
elle a mal pris ma réponse.  
Elle a lu longtemps, longuement,  
la répétant inutilement,  
ma lettre  
et,  
pensant que je la prenais pour une endormie,  
Zzz  
m'a retourné :

## O

Oh ! pas le o enjoué,  
celui qui, répété, signale que l'on a repéré une jolie fille,  
non, le o triste,  
celui qui ôte toute joie.  
C'est sur le même ton,  
le ton blême et triste,  
que je lui ai envoyé

## a

Depuis,  
plus la moindre lettre.

# 14

## Le cri

C'était dans le silence ouaté d'un jour où le brouillard taisait la lumière.

Un jour où le soleil paressait, refusant de paraître.

Un jour où l'on se demande s'il faut vraiment se lever.

Soudain, un cri qui sonne lugubre aux oreilles de l'homme.

Car l'homme sait la suite.

Il sait les femmes qui courent, « allez, plus vite », et les enfants qui geignent, « maman !, mais maman ! ». Il sait les godillots qui battent le pavé comme ces mères voudraient battre leurs enfants trop lents à leur goût. Il sait la foule qui s'agite.

Il sait que ce cri retentira à nouveau.

Il a raison, il l'entend : « Frais mon poisson, il est frais ! ».

- Et merde, pourquoi faut-il que j'habite sur la place du marché ?

© Christian BRISSA  
*avril 2005*



# 15

## Et vous, dans vos crumbles, vous mettez quoi ?

*Proposition du 20 novembre*

*Bonjour la compagnie,*

*Comment ça va, vous ? Entre le boulot et l'arrivée du froid je manque pas mal d'énergie. Une cure de vitamines s'impose à moi... Bref. Je ne rajouterai pas le couplet sur le temps qui défile et que je n'arrive pas à suivre et j'arrive directement à l'objet de mon message hebdomadaire : le nouveau thème.*

*Or, donc, je vous soumetts aujourd'hui le thème en balance de la semaine dernière :*

*et vous dans votre crumble vous y mettez quoi ?*

*Délire bienvenu. Bonne inspiration.*

*A bientôt,*

*Kissous,*

*Yvonne*

Assis sur une chaise droite et inconfortable, il attendait les questions qu'il ne comprenait pas. Petit, les yeux noirs plein de malice, le crâne en forme d'œuf ne supportant plus que quelques cheveux rares et noirs, noir comme la moustache ridicule qu'il lissait souvent en un tic qu'il ne percevait pas comme tel, Hercule Poivrot – Mais je ne bois pas précisait-il toujours après avoir donné son nom – avait l'air stupide de celui qui ne sait pas vraiment ce qu'il fait à l'endroit où il se trouve<sup>1</sup>. Celui qui l'interrogeait, enfin, qui

---

1. D'après un personnage totalement tombé dans l'oubli créé par deux écrivaines, deux auteuses, bref, deux sœurs qui pensaient savoir écrire convenablement : Agathe et Christie. Il est à remarquer qu'une des deux sœurs, Christie, a cessé d'écrire pour ouvrir une salle

essayait de l'interroger, n'avait pas l'air plus dégourdi que le petit Belge ; pensez donc, vêtu d'une veste longue en tweed pied-de-poule, un couvre-chef de la même matière et du même dessin, avec des cache-oreilles remontés tenus en position par un petit nœud sur le haut, Herlock Scholmes tenait une loupe d'une main pendant que l'autre empêchait un violon de tomber d'une des nombreuses poches que comptait la veste<sup>2</sup>.

Si Poivrot – mais il ne boit toujours pas – ne comprenait pas les questions de son vis-à-vis c'est qu'il ne comprend pas l'anglais, langue maternelle de Scholmes. Il ne les comprend pas, certes, mais il comprend le ton usé pour les poser : le ton hautain qu'utilise le représentant de sa très Grasse Majesté pour intimider un simple citoyen de la troisième puissance économique au monde<sup>3 4 5</sup> Les crumbles. Qu'est-ce que les crumbles viennent faire ici ? De tout le galimatias de son pseudo-interlocuteur, crumbles était le seul mot que Poivrot – non, n'insistez pas, il n'a toujours pas soif – avait reconnu après moult réflexions. Après tout, lui disait « crumbles » alors que l'autre disait « crumbles », ce qui, vous en conviendrez, est totalement différent. Ce mot revenant souvent dans la conversation, pardon, dans le monologue, Hercule en avait déduit qu'il s'agissait d'une affaire d'Etat ! Et pour éviter la prison, ce qui semblait être son avenir proche, Poivrot – vous a-t-il dit qu'il ne boit pas ? – faisait fonctionner ses petites cellules grises : qu'avait-il fait de si grave ? Une pâte sablée. Ça oui, il s'en souvenait. Suivant en cela une vieille recette anglaise, il a simplement fait une pâte sablée qu'il a déposée sur des quartiers de pommes avant de la recouvrir d'échalotes hachées<sup>6 7</sup>.

---

de vente à laquelle, sans vergogne, elle a donné son prénom. Nous lui souhaitons bonne chance dans son nouveau métier.

2. D'après un personnage totalement tombé dans l'oubli créé par un médecin anglais qui, peut-on espérer, s'occupait mieux de ses patients que de ses textes : Conard Doyle. Il est à remarqué que Doyle a cessé d'écrire pour se lancer dans la conserverie de fruits. Nous lui souhaitons bonne chance dans son nouveau métier.

3. Véridique.

4. Eh oh ! Faut pas prendre tes rêves pour une réalité !

5. J'ai pas dit que l'histoire est contemporaine, non. La Belgique a vraiment été une grande puissance économique. Je sais, ça a changé. Mais à l'époque où se passe l'histoire, c'était encore vrai. D'ailleurs, quand plus loin dans le texte j'écrirai « il prend note », je n'insisterai pas sur le fait que ces notes sont prises avec une plume d'oie blanche sergent-major, modèle N° 5 de Chenal

Et puis, de toutes façons, c'est moi qui écris ! OK ?

6. Les Anglais mettent des pommes dans tout. Ce n'est pas qu'ils aiment le pommes, mais le bourrage de crâne commence dès l'école. Lorsqu'ils apprennent à lire, la lettre « a » est associée à « apple », le « c » à « Cola-Loca » et le « h » à « hambourgeois ».

7. Les échalotes hachées sont le péché mignon de ce personnage décidément hors du commun : elles donnent à son haleine une odeur fétide qui tiennent éloignées les représentantes du beau sexes qui, sans cela, se jetteraient sur moi, Hercule Poivrot – là, je pense



Comprenant alors que Scholmes lui cherche des poux, il le regarde et lui lance :

O

Oh ! pas le o enjoué,  
celui qui, répété, signale que l'on a repéré une jolie fille,  
non, le o sérieux,  
le o hautain  
celui qui signifie que l'on se moque de ces brouilles.  
L'autre alors, lui rétorque :

u

Majuscule ?

Minuscule ?

Poivrot – qui boirait volontiers un verre, ce dont il s'abstient d'habitude, mais il est prêt à modifier ses habitudes - ne le sait, mais il est ennuyé<sup>8 9</sup> : il ne sait qu'expliquer<sup>10</sup>. C'est alors que dans le silence ouaté d'un jour où la pluie cachait jusqu'aux nuages, un jour où il aurait mieux fait de rester couché que Poivrot – qui décidément commence à mériter son nom – entend un hurlement qui sonne joyeux à ses oreilles. Joyeux car il sait la suite. Il sait la femme qui se presse, « j'arrive, j'arrive », et les bobbie's qui réclament « please, m'aam, please ». Il sait les bottes de chez « Harrod's » qui battent le carrelage comme cette femme voudrait battre ces cops trop entreprenant à son goût. Il sait que ce cri retentira à nouveau. Il a raison, il l'entend : « Je suis interprète. Attendez ! ».

- Et merde, pourquoi fallait-il qu'elle habitât si loin ?<sup>11</sup>

L'interprète, petite, jolie femme jusqu'au bout des ongles, une bouche en cœur, des jambes, deux, mais pas de seins, ce qui ne l'empêchait pas de se

---

qu'il avait bu quand il m'a dit cela.

8. D'après « Lettres », un texte génial d'un auteur qui ne l'est pas moins. Auteur dont on devine, à la clarté des textes, à la légèreté des phrases et à la profondeur des sujets abordés, qu'il sera Nobel de littérature pour peu que la vie lui laisse le temps d'être lu. Qui sait ?

9. Pour comprendre le problème de Poivrot – c'était bon, merci, mais j'ai bu assez pour aujourd'hui – il faut se rappeler que lorsqu'un Anglais écrit « élastique » il lit « ca-outchouc », bref que le « u » se prononce « you ». D'où l'importance de savoir s'il est dit avec majuscule – marque de respect – ou minuscule – marque de dédain.

10. Il ne sait qu'expliquer », ici, cette phrase ne signifie pas que la seule chose que Poivrot – je vous avait bien dit qu'un verre est suffisant, de quoi j'ai l'air maintenant ? – sache faire c'est donner des explications, non, « il ne sait qu'expliquer » est la forme élidée de « il ne sait quoi expliquer » : il ne sait quelle explication donner.

11. D'après « Le Cri », un texte génial d'un auteur qui ne l'est pas moins. Auteur dont on devine, à la clarté des textes, à la légèreté des phrases et à la profondeur des sujets abordés, qu'il sera Nobel de littérature pour peu que la vie lui laisse le temps d'être lu. Qui sait ?

faire appeler Betty Boobs a simplement traduit le renvoi numéro 7 (voir plus haut, non plus bas. Voir ailleurs!) à Scholmes.

- Quoi ? C'est simplement par vanité, que cet homme met des échalotes dans ses crumbles ? Affaire classée.

© Christian BRISSA  
*novembre 2005*

# 16

## Canicule

*proposition du 16 juillet 2006 :*

*Bonjour à vous,*

*Je ne sais pas comment ça va pour vous, mais pour moi ça irait beaucoup mieux avec une dizaine de degrés en moins. Je fonctionne en mode économie pour éviter la surchauffe mais je dois dire que ce n'est pas facile au boulot... ;o) Etant donné mon état végétatif, je ne vous ai pas concocté l'exercice que je comptais vous soumettre aujourd'hui. Heureusement qu'il y a des papous dans la tête pour les idées de rechange. Cette semaine je vous propose donc :*

*Lettre de vacances*

*La première lue à l'antenne tout à l'heure commençait par : « non, Monsieur Delorme [c'était pas Delorme mais peu importe le nom en fait] votre femme n'est pas partie seule en vacances. » Très drôle. Vous n'êtes pas obligés de suivre l'exemple de la lettre à votre cadre supérieur. C'est juste une idée en passant.*

*Bonne inspiration,*

*A bientôt,*

*Kissous,*

*Yvonne,*

*Amorphe.*

Mon cher Bernard,

L'autre jour, je me baladais sur l'avenue, le cœur ouvert à l'inconnu, il suffisait de n'pas bouger, pour pas transpirer, je transpirais donc, puisque je me baladais, j'avais chaud. Remarquez je n'étais pas seul dans le cas. J'étais dans une petite ville. Je pensais.

Je pensais à Alphonse Allais qui disait : « ce n'est pas pour me venter, mais il

fait bien chaud pour une si petite ville », car Alphonse avait bien de l'humour. Et on s'évente comme on peut. Il ne faisait pas moins chaud pour autant.

« Autant en emporte le vent ».

Salle climatisée.

2 euros la séance.

5 euros pour deux.

Tarif non dégressif.

Voilà un gars qui n'a pas froid aux yeux. 10 euros les trois séances. Voilà qui jette un froid. Mais pas pour longtemps. Je reviens à ma chanson :

je me baladais sur l'avenue,  
le cœur ouvert à l'inconnu,  
il suffisait de'n'pas bouger,  
pour pas transpirer. . .

Ce n'est pas plus efficace. Au contraire. Car cette chanson a été un bide, un four total. Heureusement, si le cœur est ouvert à l'inconnu, la bouche est ouverte au connu.

Un cidre.

Du Stassen. Je m'enfile un « degré zéro ». Un second en enfilade, un troisième avant de filer. T'auras t'auras t'auras un degré zéro. Le ventre plein, pansu, je redeviens pensif. « Le Zéro a été utilisé massivement par les Japonnais pour l'attaque sur Pearl Harbour ».

De telles pensées me font frissonner.

Je n'ai pas changé de ville. Pourtant, me voici ailleurs : City 2.

je me baladais sur l'avenue,  
le cœur ouvert à l'inconnu,  
il suffisait de'n'pas bouger,  
pour pas transpirer. . .

J'ai bien fait d'abandonner ma quête, de lâcher la proie pour l'ombre : sans cela je n'aurais pas trouvé.

je me baladais sur l'avenue,  
le cœur ouvert à l'inconnu,  
il suffisait de'n'pas bouger,  
pour pas transpirer. . .

Ils peuvent me regarder. Ce qu'ils font sans vergogne. Les gens sont d'un sans-gêne, je ne vous dis que ça. Le trottoir mécanique est là qui me permet d'avancer sans faire un pas, d'avancer vite sans bouger, de filer sans suer.

J'ai refilé l'adresse à un copain. Qui l'a donnée à un copain à lui. Qui lui-même. . .

Et hier, alors qu'il faisait au moins aussi chaud que l'autre jour, j'ai foncé, en un coup de vent je me suis retrouvé à City 2. Là, j'ai entendu chanter :  
je me baladais sur l'avenue,

le cœur ouvert à l'inconnu,  
il suffisait de'n'pas bouger,  
pour pas transpirer...

Le trottoir mécanique était plein. Il m'a fallu du temps, mais j'ai trouvé  
une 'tite place. Il était temps. J'ai failli avoir chaud.

Alors, mon cher Bernard, la prochaine fois que tu viens à Bruxelles, fais-  
le moi savoir à temps, je t'attendrai à City 2 où je te garderai une place au  
frais.

© Christian BRISSA  
*juillet 2006*



Deuxième partie

Fiction, Fantastique &  
Science-Fiction





## Parlons, peu, des textes...

Quelques textes à l'écriture desquels j'ai pris beaucoup de plaisirs.  
L'actualité (de l'époque) m'a fait réagir : I LOVE YOU est le premier virus informatique dont les journaux se sont faits les choux gras. C'était en l'an 2000. *Poisson d'avril* esn est un successeur fictif.  
Les OGM, censés régler les problèmes de famine dans le Monde, se trouvent au cœur de *Mon Santon de Provence* et une grosse marée noire, celle de l'Erika, termine l'arrivée de la vie sur Terre, je ne vous en dis pas plus.  
Il n'y a pas que de la science-fiction, il y a de la fiction que je vous laisse découvrir avec le reste.



# 17

## Poisson d'avril. . .

L'homme est content.

Pensez donc, six mois d'un travail de fourmis, six mois pendant lesquels, patiemment, il s'est fait un fichier d'adresses, six mois pendant lesquels il a visité les sites web d'administrations et d'organismes officiels, six mois pendant lesquels il a fouillé, regardé plus qu'il a vu, des sites qui ne l'intéressaient pas, des sites dans lesquels il n'a cherché qu'une seule chose.

L'homme est content.

Il n'est pas pressé. Aujourd'hui, il visite un dernier site.

Un petit dernier pour la route.

Welcome to the FBI's official site.

Il sait ce qu'il cherche. Il sait où se trouve ce qu'il cherche.

Mais il ne trouve pas. Pas tout de suite.

Il entre n'importe où. Hésite. « Back ». Entre par une autre page. Descend plus bas encore. « Home ». « Site Map ».

Depuis qu'il est entré sur le site, il sait où se trouve l'information qu'il recherche.

Il sait aussi qu'il est pisté par le webmaster, plus exactement par une machine.

If you have any suggestions about this site mail to the webmaster.

En passant la souris sur la phrase, le curseur devient doigt : il regarde le bas de son écran « [mailto :webmaster@fbi.org](mailto:webmaster@fbi.org) ». La souris remonte le plan : d'un clic il se retrouve sur la page des mandats de recherche internationaux. Belgium. Il regarde, reste quelques secondes. Il regarde mais ne voit rien : son pisteur sait que sa machine est en Belgique, son pisteur sait qu'il travaille au Ministère de la Justice ; quoi de plus normal qu'examiner la page du site où il peut trouver les Belges recherchés par les Etats-Unis. Il quitte le site après avoir noté l'adresse qu'il a trouvé. Sans doute est-il distrait car il se trompe :

en écrivant il note postmaster@fbi.org au lieu de webmaster.

Excell lui confirme qu'il a bien travaillé : le fichier vient d'enregistrer une douze millième ligne. La dernière.

Si quelqu'un avait pu regarder le fichier, il aurait compris que nulle distraction n'était intervenue : douze mille postmasters, aucun webmaster.

Ah ! la normalisation ! Même les fonctions n'y échappent pas.

Le Hilton n'est pas loin du Ministère.

Quand il y pénètre, on l'examine, peu importe qu'il n'ait l'habitude ni des palaces ni des grands hôtels : il n'en a cure, il est entré, il veut trouver une base pour son « Poisson d'avril ».

- Bonjour Monsieur, puis-je vous aider ?

- Dans quelques jours il y aura tout juste 25 ans que je connais ma femme, j'avais pensé l'inviter pour une nuit dans un grand hôtel.

S'excusant presque, il continue.

- Vous savez, il y a vingt-cinq ans on n'avait pas beaucoup d'argent. Enfin , je ne veux pas dire que maintenant on est riche, je suis agent de l'État, mais on peut se permettre une petite folie.

Le réceptionniste s'attendrit. Il ne sait plus à quelle date il a rencontré sa femme. Il aurait dû. Lui aussi aurait pu inviter sa femme vingt-cinq ans plus tard. Au Sheraton, pour sûr. A-t-on idée d'inviter sa femme sur son lieu de travail ?

La réflexion n'a duré que quelques dixièmes de seconde, elle est vite arrêtée : le métier reprend ses droits.

- Voulez-vous la chambre nuptiale ?

- Il ne faut pas exagérer ! Non, une chambre normale ! Pas celle que vous réservez aux représentants de commerce. Une petite folie, d'accord, mais pour la ruine... On n'a pas l'habitude des hôtels ; même en vacance on ne va pas à l'hôtel, on va au camping. A cause du prix, vous comprenez ?

- Sans vouloir vous vexer, puis-je me permettre de vous poser la question autrement ? De quel budget disposez-vous ?

Le nombre qui est alors proposé fait sourire le réceptionniste.

- Mais c'est par personne !

Décidément, l'homme est amusant. Mu par on ne sait quelle raison, le réceptionniste appelle sa doublure, son remplaçant :

- Marcel, prend ma place quelques instants, je m'occupe de Monsieur.

Vingtième étage, une porte est rapidement ouverte.

L'homme entre.

La chambre est propre. Rien à y redire.

Mais c'est une chambre d'hôtel comme il en déjà vu tant. Plus grande, décorée avec plus de goûts, les matériaux sont de meilleure qualité.

Et le papier peint du mur n'aura jamais le temps de jaunir.

Mais ce n'est qu'une chambre d'hôtel.

- C'est une chambre d'hôtel ça ? On dirait un studio !

Le ton est admiratif : un homme qui passe ses vacances au camping ne peut être qu'admiratif. Après tout, une chambre d'hôtel, c'est plus grand qu'une tente, non ?

- Et vous avez l'Internet ?

La question surprend le réceptionniste. Il n'a pas le temps de répondre que déjà l'homme reprend :

- Oui, la prise murale sans téléphone. Je suppose que c'est pour l'Internet !

- Vous avez raison, si vous le désirez, nous pouvons vous installer un PC, si vous installez un portable, il y aura quelqu'un pour vous aider à, comment dit-on ? ... à configurer votre machine.

- Le huit mars, je n'aurai pas le temps de passer par la maison. Comme j'ai mon courrier sur l'Internet, vous pouvez installer un PC, quand j'aurai été prendre ma moitié à la gare, je n'en aurai plus besoin. Et le prix ? Elevé ?

- Non Monsieur, si le service est payant, le prix en est si bas que vous ne verrez pas la différence.

- Au fait, dites-moi LL ou PSTN ?

- Là, Monsieur, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

- Est-ce qu'on se connecte à l'Internet par une ligne louée ou par une ligne téléphonique ?

- Par une ligne louée ! Tous les Hilton sont reliés à la maison mère, ça permet d'avoir une comptabilité centralisée, de partager les fichiers de réservation entre les hôtels de la chaîne, et bien d'autres choses encore que j'ignore. C'est d'ailleurs ce qui explique la modicité du prix du service : la ligne a été installée à l'usage de l'hôtel, les clients en profitent, et, comme il y a quelques chambres et de la demande, même un prix réduit nous permet de rentrer dans les frais.

- Très astucieux.

- Si vous le dites, Monsieur.

Il y a eu I LOVE YOU.

Quelques jours plus tard NEWLOVE.

Au « Centre de Traitement de l'Information » du Ministère de la Justice, comme dans tous les CTI des Ministères et, sans doute, comme dans tous les services informatiques de la planète on a discuté. Pourquoi lance-t-on un virus ? Pour la gloire ou pour la gloriole, personne ne sait.

Pour emmerder son monde, c'est certain !

Il faut encore ajouter que les virus sont très vite contrés. L'antivirus ne met que deux ou trois heures à naître.

Puis, on les oublie.

Alors, la gloire, vous pensez.

Y a sûrement moyen d'en faire un bon.

Enfin, quand on dit un bon, on veut dire un mauvais : un qu'on ne détecterait que trop tard, un qu'on n'oublierait pas, un que les antivirus ne pourraient pas détruire.

Mais comment fait-on un bon virus ?

Le huit mars, l'homme passe au Hilton. Quelques signes trahissent une nervosité à laquelle on ne s'attendrait pas.

- Regarde, c'est l'homme dont je t'ai parlé : vingt-cinquième anniversaire. On dirait un jeune marié : regarde-le comme il est pâle !

Le bagage est réduit : une nuit, ce n'est pas long !

- Comme vous pouvez le voir, l'ordinateur est installé.

- C'est gentil d'y avoir pensé. Merci. Je vais me rafraîchir. Le train de ma femme n'arrive que dans une heure et demie.

- Bonne soirée, Monsieur.

A peine seul, l'homme ouvre son sac de voyage. Il en sort un Notebook et un Iomega Zip.

C'est pas bien grand un Notebook.

Et sur un Iomega Zip on met pas mal de données.

Il s'installe devant le PC.

Clic-droit sur Voisinage réseau, Propriétés, TCP-IP, Propriétés. L'adresse IP de la machine est recopiée sur le Notebook, de même pour l'adresse du gateway. L'appareil est rebooté, Virtual PC lancé, tout est prêt. Le PC est débranché du réseau, le Notebook l'y remplace prestement.

Une douche rapide.

Un dernier regard à la machine, une hésitation, puis des gestes précis : il s'agit de ne pas se tromper. Economies d'énergie : arrêter le disque dur, jamais ; économiseur d'écran : soixante minutes. L'homme finit de s'habiller.

Un dernier regard à sa montre : dix-neuf heures deux minutes. Il fait glisser la souris sur le tapis puis descend.

Si la gare du Midi n'est pas loin, il n'a pas vraiment le temps de traîner en route. D'autant plus qu'il doit encore réserver une table pour ce soir.

Le train est arrivé, presque, à l'heure. Pour une fois la SNCB a respecté sa partie de contrat. Assez rare pour être souligné. Deux minutes de retard, ce n'est pas beaucoup. Ce matin ou demain : non, il n'aurait rien dit. Mais aujourd'hui, ce soir, maintenant, il n'aurait pu l'accepter.

Huit heures moins dix.

A l'hôtel, il s'installe avec sa femme au bar pour l'apéro.

- Deux Gancia, dont un nature, svp.

Huit heures moins six.

- J'ai oublié mes cigarillos dans la chambre. Je sais que tu n'aimes pas quand je fume, mais, je te promets de ne pas fumer trop. J'en ai pour deux minutes.

Huit heures.

Il ouvre la porte de sa chambre.

Et attend, debout, devant le Notebook.

Il le trouve beau, si beau à regarder qu'il va le toucher.

Mais se reprend à temps : dans quelques secondes, l'antépénultième phase va démarrer.

Seule.

Magie du screen-saver.

Et l'écran de s'éteindre.

Et le Zip de se mettre à tourner.

Et le virus de se propager : douze mille adresses directes.

Il a bien travaillé.

Il peut aller manger.

Dans une heure le courrier sera parti.

Personne ne le recevra !

- Comment tu ferais toi pour qu'on le détecte trop tard ?

- Je sais pas, mais ça doit être possible.

- Imagine que tout le monde ait le virus, mais qu'il ne soit pas activé tout de suite. . .

- Stop ! Si un virus arrive, Mc Affee ou Norton l'arrête !

- Oui, si il est connu. Pas si c'est un nouveau.

Et les banalités d'usage.

Et soudain, du choc des idées jaillit la lumière.

- Et si, au lieu d'infecter les PC, le virus s'installe sur les CISCO ? Il suffirait de connaître l'heure du système et la zone d'heure GMT.

- Tu vas trop vite : explique.

- Oui, c'est ça, j'ai trouvé : « Bruxelles, c'est GMT+1 ; Cincinnati GMT+5. Tais-toi, écoute mon idée. Tu lis l'heure du router, tu regarde dans quelle zone il est installé : tu sais lancer une instruction EXACTEMENT À LA MEME HEURE dans le monde entier. . . Imagine les dégâts. Le temps de réaction peut être aussi court qu'il veut, il sera trop long. Il sera trop tard. »

Le virus a mis plusieurs heures pour atteindre les CISCO par lesquels transitent les informations de l'Internet. Combien, nul ne le sait. Peu importe. Du temps, il en a.

Il a presque trois semaines, alors, une heure de plus ou de moins.

Pour voyager, il monte au premier mail, il descend au dernier CISCO.

Vingt-cinq mars.

- Vous vous souvenez de moi, je suis passé le huit.
- Oui Monsieur. Que puis-je pour votre service ?
- Est-ce que la chambre que j'ai occupé ce jour-là est libre ? J'y ai oublié mon stylo.
- La chambre est libre Monsieur. Mais vous pensez bien qu'elle a été nettoyée de fond en comble. Aucun stylo n'y a été retrouvé.
- Pardonnez-moi d'insister. C'est stupide, je sais. Mais c'est aujourd'hui mon anniversaire. . .
- Félicitation Monsieur.
- . . . et le stylo est un cadeau de ma femme. Je suis certain de l'avoir oublié ici. Si je ne l'ai pas ce soir, ça va être ma fête. Qu'elle me fasse la fête le jour de mon anniversaire, je veux bien. Que ce soit ma fête. . . Laissez-moi voir la chambre. Faites-moi plaisir.

Le ton est presque suppliant.

Décidément, cet homme qui paraissait sympathique ressemble de plus en plus à un con. Mais le client est roi, le réceptionniste se retourne pour appeler une femme de chambre. Il n'a pas le temps d'appeler.

- Non, inutile de déranger quelqu'un, donnez-moi la clé, j'en ai pour moins de cinq minutes.
- Je ne devrais pas. Tenez, faites vite et ne traînez pas.
- Merci.

Dans l'ascenseur, pendant la montée, le Notebook est allumé. Arrivé dans la chambre, il est branché : l'avant-dernière phase est lancée.

Et un message de partir.

Et personne de le recevoir.

Il a bien travaillé.

Il peut aller manger.

- Vous voyez, sur la plinthe, entre la table de nuit et le mur.
- J'en suis heureux pour vous. Bon anniversaire Monsieur.

Et de penser à faire une remarque à la femme d'ouvrage : entre le mur et la table de nuit, presque trois semaines sans nettoyer, c'est intolérable.

Le soir, l'homme regarde le journal à la télé.

International.

Après I LOVE YOU et NEWLOVE une nouvelle affaire de virus. Parti de Singapour, d'où sont partis les deux premiers virus cités, HAPPY BIRTHDAY a atteint l'Europe en moins de deux heures et les Etats-Unis en moins de quatre. Contrairement à I LOVE YOU et à NEWLOVE,



HAPPY BIRTHDAY ne semble pas avoir fait de dégât. Un simple canular d'après les spécialistes, mais un canular qui, venant après deux virus qui ont causés pour plusieurs millions d'Euros de dégâts, a incité plusieurs postmasters, c'est ainsi que l'on nomme les responsables du courrier électronique dans les entreprises, à arrêter les machines pour quelques minutes : le temps pour eux de recevoir un mail de ICSA.NET, l'association qui regroupe les chasseur de virus, mail confirmant l'innocuité de HAPPY BIRTHDAY

Les images sur lesquelles est dit ce texte montrent l'écran d'un PC. Un gâteau d'anniversaire et un poisson flottant inlassablement, traversant l'écran de droite à gauche.

« Il suffit de relancer la machine, et ces icônes disparaissent. »

Certains, ceux qui ont une carte son entendent même le poisson souhaiter un bon anniversaire dans plusieurs langues. Normal qu'il soit polyglotte, puisque le poisson utilisé est Babel Fish.

- Même si l'ordre arrive à tous les PC au même moment, il ne pourra pas saloper tout puisque tous les PC ne seront pas allumés.

- D'accord, un point pour toi. Mais si un « cheval de Troie » est installé sur le PC, il peut charger une application différente : si la machine est allumée, elle se vide immédiatement, si elle est éteinte, elle se vide à l'allumage. . .

- Si quelqu'un écrit une telle application et que ça marche, il ne fera pas de vieux os. . .

Lorsque l'association des chasseurs de virus a envoyé son mail, c'est un fichier texte normal, inoffensif.

Mais les CISCO attendent.

Ils attendent un message de ICSA.NET.

Un message qui parle de HAPPY BIRTHDAY.

Et ce message, ils le reçoivent

Ce qui est reçu n'est pas ce qui est parti. . .

« HAPPY BIRTHDAY est totalement inoffensif. Pour le faire disparaître, il suffit d'arrêter puis de rallumer la machine. Pour calmer et rassurer ceux de vos collaborateurs qui ont vu leur PC atteint par le virus, et ne pas paniquer les autres, nous vous conseillons de faire suivre ce mail en service interne. »

Le postmaster du FBI n'a rien vu d'autre que le message, il n'a pas remarqué que le septante-deuxième et dernier caractère de la première ligne cache quelque chose : si il l'avait survolé avec la souris, il aurait vu le curseur changer de forme... une « flèche » ne devient un « doigt » que, si, et seulement si, il y a une application ou un lien hypertexte derrière.

Et il transmet le message à tout le personnel du FBI.  
Et le virus de se propager : tous les PC du FBI le reçoivent.  
Et le virus de se propager : douze mille postmasters font de même.  
Il a bien travaillé.  
Il peut aller manger.  
Son PC, comme ceux de ses collègues, restera allumé.  
Pour lui, l'avant-dernière phase est terminée.  
La dernière phase vient commencer.  
Seule.  
Magie du screen-saver.

L'homme entre dans la salle des opérateurs au beau milieu de la discussion. Un compte-rendu lui est fait qu'il résume en l'agrémentant de ses propres idées :

- Si j'ai bien compris, une agression à l'échelle mondiale peut se faire si on travaille en plusieurs phases :

Sachant ce qui doit être supprimé, il faut un programme Visual Basic adapté. Sachant qu'il n'y a qu'un router qui connaisse l'adresse d'un site, il faut infecter ce router et seulement celui-là pour atteindre le site. Il faut donc écrire une routine en code Hayes, ou plutôt l'équivalent CISCO du code Hayes, pour n'infecter, d'abord que les CISCO. Enfin, et c'est la partie la plus difficile, il faut faire admettre un « cheval de Troie » sur les machines. C'est lui qui chargera et activera le virus en temps voulu...

- Tu dis qu'il n'y a qu'un CISCO qui connaisse l'adresse d'un site ! Comment ça ?

- Le Ministère est relié à l'Internet par une et une seule machine : ce que j'appellerai le Front End Router ou le CISCO Terminal. Quand quelqu'un t'envoie un mail de l'extérieur, ce mail passe par son FER, de là il passe ailleurs, mais pas par n'importe où : si tu veux joindre les Affaires Économiques, le router sait qu'il doit passer par sa porte x ou y mais pas par sa porte z. De là le router de transit, si il y en a un, pousse le message vers sa porte x ou y, et ainsi de suite jusqu'au dernier router du trajet : celui sur lequel est relié le Ministère des Affaires Économiques... Celui-là et celui-là seulement n'a qu'une porte qui convient.

Donc, si tu expédies un message au FBI, par exemple, et que ce message contient du code destiné au router terminal le FBI ne recevra pas le message, mais le FER étant infecté, tu pourras le contrôler, ou quelque chose comme ça.

- OK. Mais pour le « cheval de Troie », comment fais-tu ?

- Simple, un virus anodin, avec un nom connu de toi : le monde entier le reçoit, comme il est anodin, on le laisse passer. Il n'y a plus qu'à attendre

que la machine soit libre pour faire entrer le virus, le vrai cette fois.

- Tu marques un point là aussi. Problème : quand est-ce ue la machine est libre ?

- Facile : quand elle est éteinte.

Ou quand le screen-saver est actif. . . Personne devant la machine, elle est à toi. Tu as déjà remarqué que, quand l'économiseur se met en route, le disque dur se met à tourner, pas toujours, mais souvent : le PC vide son cache et sa mémoire sur le disque dur. . . personne n'y verrait rien.

- D'ac! Mais pour que tout le monde ait sa machine vidée à la même heure ?

- Vous disiez qu'il est possible de lire l'heure sur le CISCO, qu'on pouvait même savoir dans quelle zonz GMT il se trouve. . . transpose l'idée au PC.

- On y va ?

- OK! Pour quelle date ?

- Que diriez-vous du premier avril ?

- C'est dans huit mois! C'est loin tout ça !

- Ça nous laisse juste le temps de peaufiner.

- Et le « Cheval de Troie » ?

- Une semaine plus tôt : le 25 mars.

- L'Annonciation ?

- Non, mon anniversaire !

Il ne dort pas bien cette nuit-là.

Il ne devait pas être seul à avoir mal dormi.

Jan, postmaster du Ministère, a fourni le code de NEWLOVE, le virus qui réduit à rien la taille des fichiers.

Christophe, spécialiste NT, a trouvé les adresses machine à contrôler.

René, habitué des routines machine a adapté l'un à l'autre.

Laurent s'est renseigné chez Telindus pour le code du CISCO.

Paul a fait de même chez Siemens.

Patrick a réuni les infos, et écrit la routine.

Les router de réserve ont fourni le terrain d'essai.

Des essais qui ont beaucoup occupé Maryse.

Jean-Philippe a fourni sa connexion ISDN : un PC placé chez lui se plantait régulièrement, au grand dam de sa famille. Lui prenait ces plantages avec philosophie. Allez donc savoir pourquoi !

Cécilia a créé un superbe gâteau d'anniversaire.

Nathalie, Cindy et Rita ont soigné leur accent.

Tous ont appris Visual Basic.

Tous ont étudié le langage machine utilisé par les router.

Et on dit que les agents de l'État ne s'intéressent à rien. . .

Et on dit que les agent de l'État ne font rien...  
Que les gens sont méchants! Mais cette nuit il avait chaud.

Cette nuit, ils avaient tous chaud.  
Et si ça ne marchait pas?  
Et si ça marchait trop bien?

Demain.  
Demain, à huit heures, heure de Bruxelles.

Au Ministère des Affaires Économiques, Jacques appelle ses collègues.  
- Venez voir, ça recommence comme la semaine dernière : Babel Fish 2, le retour!  
- Monte le son!  
« Poisson d'avril », dans plusieurs langues, des traductions littérales qui font rire le personnel de ce service de traduction : non, ce n'est pas demain qu'ils seront remplacés par un ordinateur.  
Puis, comme il l'a fait une semaine auparavant, Jacques arrête son PC.  
Et le rallume.  
Personne ne tique quand apparaît la phrase : Install met à jour vos fichiers, cela peut prendre plusieurs minutes.  
L'habitude de regarder passer les messages vous empêche de les voir vraiment.  
Mais, quand plusieurs minutes plus tard le message est encore là...  
« Ils sont venus, ils sont tous là

Elle va mourrir la mama... »

La radio est allumée.

Ils sont venus, ils sont tous là.

L'un surveille l'écran d'un PC, l'autre a un regard sur le réveil-matin radio-commandé que quelqu'un a apporté.  
C'est à huit heures trois secondes que le réveil s'est arrêté.  
La radio aussi.

A huit heures deux minutes, il y eu un accident sur le boulevard : les feux de circulation étaient éteints. Et pendant les heures de pointe encore bien!  
Honteux je vous dis.

Et ce téléphone qui tombe en panne : impossible de prévenir et de demander une ambulance.

Dans leurs lits, ils avaient mal dormis. Ils avaient rêvés éveillés d'un jour de gloire. Maintenant qu'ils sont éveillés, qu'ils ne rêvent plus, ils font un cauchemar.

Lequel a levé la tête le premier ? Impossible à dire !

Quand le postmaster du FBI part pour rejoindre son bureau, il sent bien qu'il se passe quelque chose.

Mais il ne sait pas quoi.

Il ne saura jamais vraiment quoi.

Même si il pense bien à quelque chose.

Son réveil n'a pas sonné.

Et il a du pousser, pour l'ouvrir, la porte de son garage.

Non, la domotique n'est pas au point.

Sur la route, aucun feu de signalisation.

Plusieurs accidents, pas d'ambulance. Il ne peut rien faire, son téléphone portable est en panne.

Il fait noir.

Il n'arrivera pas à son bureau.

Un avion en a décidé autrement.

L'avion, pas le pilote qui ne contrôle pas l'appareil : panne totale de l'ordinateur de bord.

Lequel a levé la tête le premier ? Impossible à dire !

Il s'agit là d'un détail. Sans grande importance.



18

## Mon Santon de Provence

Tous les doctorants ont quitté le labo, sauf Pierre.

Déjà nostalgique, il regarde ce labo de biochimie qu'il ne verra plus. Et cette vue, et quelle vue, sur Louvain-la-Neuve.

Pierre voit Jacques, surnommé « le Taciturne » sur le chemin : comme les autres, il regagne son kot où il se préparera pour le retour.

Jacques ! Sans conteste le plus doué d'entre eux. En plus des travaux pour le labo, il a trouvé le temps d'entamer, et de finir, des recherches personnelles. Recherches dont personne ne sait le sens. Comme il pense à Jacques, Pierre regarde la place qu'a occupé celui-ci dans un coin du labo. Sur la table, la farde dans laquelle Jacques consigne l'état de ses recherches.

Pierre va enfin savoir.

Sans plus réfléchir, Pierre prend cette farde, l'ouvre ; les feuilles, volantes, sont mises dans le chargeur de la photocopieuse. La copie terminée, elle est soigneusement mise de côté, l'original reprend sa place : ni vu ni connu.

Juste à temps. La porte du labo s'ouvre. Roland, son ami d'enfance vient d'entrer.

- « Tu te souviens du programme ? D'abord le Lotto, ensuite un verre à la Crêperie, la remise des diplômes et demain, les vacances.

- J'arrive ! » répond Pierre.

- Que ferais-tu avec cet argent ?

Les deux jeunes gens ont fini leur crêpe et, comme d'autres clients, parlent de ce tirage de l'Euro-Lotto qui promet de faire des heureux.

- Un labo !

L'idée est séduisante : Pierre a effectué des recherches sur le riz, Roland sur le mil. L'Asie ou l'Afrique règlera son problème de famine !

- Et pourquoi pas les deux ?

Les deux jeunes gens s'enflament, Roland surtout. Car Pierre pense à ce que lui a été dit. Après avoir longuement discuté avec son prof, Pierre sait que

son travail est arrivé dans une impasse : il a introduit des gènes de froment d'hiver dans le riz, de telle sorte que les épis soient lourds de six rangs de grains, ce qui rend le riz trop sensible à la verse. Il obtient plus de grains, mais trop de plants sont détruits, même en labo, par leur propre poids.

Roland, lui, a réduit la taille du mil sans diminuer la masse : la plante est plus résistante au vent. Effet secondaire totalement inattendu, sur la petite parcelle d'essais les plantes donnent plus de grains. Si Roland en avait la possibilité, il créerait une variété qu'il commercialiserait en Afrique.

Quand Roland rentre de vacances, il trouve une lettre de Pierre lui donnant rendez-vous en Provence : « Je t'attends lundi, sur la N9, à 15 heures devant l'usine Aux Santons de Provence, nous avons à parler ».

L'usine est désaffectée depuis longtemps et Roland se demande pourquoi Pierre l'y attend.

Pierre a l'air heureux :

- Salut vieux ! Et tes congés ?

- Très biens, pas trop chaud. Mais deux mois, ça finit par être long.

- Je ne vais pas te faire languir plus longtemps : je t'engage, nous allons ouvrir un labo ici !

Roland se demande si Pierre n'a pas trop forcé sur l'apéro :

- Te moques pas de moi !

- Je suis on ne peut plus sérieux, répond Pierre, tu te souviens du tirage de l'Euro-Lotto : un seul gagnant, une fortune. Ce gagnant c'est moi. Tu te souviens de notre discussion à la Crêperie ?

La fortune attribuée à un chançard, Roland l'avait calculé, devait rapporter chaque jour plus d'intérêts que ce qu'il aurait par an en travaillant. Et ce chançard c'est Pierre. Oui, Roland se souvient de cette soirée : l'Asie ou l'Afrique bénéficiera de leur savoir !

Ils ont fini et leur promenade et leur discussion quand ils tombent sur un santon : le roi mage Balthazard. Pierre le ramasse et se l'attribue :

- « Mon Santon de Provence » dit-il.

- Voilà un nom pour ton laboratoire lui répond Roland.

- Entièrement d'accord. Et comme il est noir, c'est de l'Afrique dont nous nous occuperons ! lance Pierre.

Dix ans ont passés.

Pierre et Roland sont à Louvain-la-Neuve. C'est la première fois qu'ils y remettent les pieds depuis la fin de leurs études. C'est la première réunion des anciens à laquelle ils participent.

Revoir ceux avec qui ils ont étudié leur fait plaisir. Ce plaisir est à peine diminué quand ils apprennent la mort du « Taciturne ». Depuis dix ans qu'il a quitté l'unif, Pierre ne s'est jamais inquiété de cet ancien condisciple au caractère un peu spécial. En fait, l'installation de son labo et la poursuite de



ses recherches ont pris tant de temps, il s'en rend compte maintenant, qu'il n'a jamais jeté un œil sur les copies qu'il a tirées. Il ne sait même pas ce qu'étudiait Jacques. Il ne sait pas ce qu'il possède.

- Sait-on ce qu'il étudiait ?

Un ancien condisciple, maintenant professeur leur explique le peu qu'il sait :

- Jacques ne nous a jamais vraiment parlé, personne ne sait donc réellement ce qu'il faisait. Tout ce que je sais se limite aux « révélations » qu'il nous a faites le dernier jour de cours. Il parlait d'un gène qui tue la plante qui le porte ; il l'appelait le gène de la propriété intellectuelle. Nous qui le prenions pour quelqu'un de sérieux, et comme il avait un verre dans le nez. . .

Un gène qui tue la plante qui le porte ! Impossible. Ou Jacques avait bien le génie qu'on lui prêtait à l'époque.

Roland est en Afrique où Pierre l'a envoyé pour surveiller la première culture du mil OGM en milieu naturel.

C'est un succès : millet et sorgho résistent mieux aux maladies cryptogamiques et aux agressions d'insectes.

Un bémol malgré tout. Les cultures voisines. Les champs ensemencés pour Roland résistent si bien aux insectes que ceux-ci ont simplement déménagé pour s'attaquer aux cultures voisines. Comme ils s'y retrouvent plus nombreux, les dégâts qu'ils commettent sont plus importants.

Dans un premier temps, ce résultat inquiète Roland. Si l'augmentation des rendements d'une parcelle ne couvre pas les pertes des parcelles voisines, il aura obtenu le contraire de ce qu'il espérait. Mais, se dit-il, les paysans qui ne profitent pas encore de semences améliorées en auront l'année prochaine, ou dans 2 ans au plus. Et alors, mais alors seulement, tous auront un bon résultat. Tous pourront manger à leur faim.

La méthode Coué a du bon, Roland retourne en Provence rasséréiné.

Il n'a pas perdu son temps.

Profitant de l'absence de Roland, Pierre a étudié les notes de Jacques.

Un gène qui tue la plante qui le porte ! Jacques a trouvé. C'est possible. La plante mère donne des graines qui ont toutes les caractéristiques d'une semence, à un détail près : ce n'est pas une semence, seulement une graine. Celui qui fait germer cette graine ne pourra que constater sa mort rapide. Le gène de la propriété intellectuelle mérite bien son nom. Les paysans ne pourront utiliser une partie de leur production pour ensemercer l'année suivante, ils devront se réapprovisionner chez lui.

Il n'a pas perdu son temps.

Quand Roland arrive en Provence, Pierre ne lui parle pas du changement qu'il a décidé d'apporter à la production.

Après plusieurs saisons passées en Afrique, Roland s'y sent chez lui.

Idéaliste, il se refuse à voir ce que ses yeux pourtant lui montrent : les récoltes

obtenues ne sont pas du tout celles escomptées.

Pourtant, l'idée qu'avait eu un ingénieur agronome du cru, à savoir mélanger les semences obtenues de cultures OGM et de cultures indigènes, aurait dû résoudre les problèmes liés aux insectes et aux champignons. Le résultat était un tantinet différent : le taux de germination baissait d'année en année, les maladies revenaient, quant aux insectes, trois récoltes avaient été suffisantes pour qu'ils opposent une résistance à laquelle personne ne s'était attendu : ils étaient plus voraces qu'avant.

En Provence, après avoir entendu son rapport catastrophiques, Pierre parle à Roland. Lui parle des notes de Jacques. Lui explique comment il les a copiées. Lui explique comment il les a étudiées. Lui explique comment il les a appliquées. Non, s'il ne lui en a pas parlé ce n'est pas méchamment. Juste un oubli. Et encore, n'est-il pas certain de n'en n'avoir pas dit un mot à Roland, à son ami de toujours. Mieux, il se souvient, il le jurerait en avoir parlé à Roland. C'est lui, Roland, qui n'a pas entendu, qui n'a pas écouté. Si les récoltes ne sont pas ce qu'elles devraient être, c'est lui, Roland, qui en est le responsable. Sachant la présence du gène de la propriété intellectuelle, il aurait dû refuser les croisements, il aurait dû signaler d'abord, rappeler ensuite, l'obligation de racheter des semences à Mon Santon de Provence, il aurait dû... il aurait dû.

Roland n'entend plus. Roland n'écoute plus. Roland ne veut plus ni entendre, ni écouter. Il quitte Mon Santon de Provence, il s'en va. Pierre va le regretter, il en est certain. Il n'est pas question de menaces, juste de faire savoir, de dire, d'expliquer, ce qui, et pour Pierre et pour Roland, revient au même. Roland est décidé à rejoindre Millau.

A quelques kilomètres de Millau, la N9, jusque là relativement rapide, se change en une route aux courbes sèches. La colère l'aveuglant, Roland regarde la descente vers le Tarn plutôt que cette route qu'il ne connaît pas.

Personne à Millau n'a vu Roland, personne n'en n'a entendu parlé autrement que comme la victime d'un accident de roulage. Roland est mort sur le coup.

Les journaux ont parlé de l'accident qui a coûté la vie à Roland. Mon Santon de Provence est resté fermé un jour en signe de deuil.

Pierre a trouvé un nouvel associé. Un homme bien.

Un qui comprend la raison d'être du gène de la propriété intellectuelle.

Oui, un homme bien.

Les recherches sur le mil se terminent. Les semences OGM, après quelques améliorations répondent aux attentes paysannes : la résistance aux insectes est exemplaire, les maladies cryptogamiques ont quasiment disparu. Corollaire : les semences naturelles disparaissent elles aussi.

Mon Santon de Provence fournit la presque totalité des semences utilisées en

Afrique. Vu le prix réduit des semences Mon Santon de Provence est citée comme un exemple de philanthropisme. Malgré ce prix réduit, comme un exemple de réussite.

Le feu a pris un matin dans un des laboratoires de Mon Santon de Provence. L'incendie s'est rapidement propagé à l'ensemble des bâtiments. Les grosses chaleurs de ce mois de juillet et l'isolement de l'usine expliquent sans doute la destruction quasi-totale de l'usine.

Vingt-cinq années de travail et de recherches anéanties.

Pierre pourrait recommencer, il ne veut pas. Pierre, qui a maintenant plus de cinquante ans est fatigué. La déception, la résignation se lisent sur son visage : il ne reconstruira pas Mon Santon de Provence. Il est temps pour lui de se reposer. Ce qui lui reste de la fortune gagnée 25 ans auparavant, augmentée du montant de l'indemnisation accordée par l'assurance et des bénéfices de la société, lui permettent de prendre sa pension.

Plus d'usine.

Plus de semence.

Plus de livraison.

En Afrique, les paysans attendent ces semences miracles, ces semences qui leur ont permis de vivre plutôt que de survivre. Mais les semences n'arrivent pas. Ils ignorent la destruction de l'usine provençale, et, quand ils l'apprennent, ne savent que faire.

Il est trop tard.

Les Anciens se souviennent, les Anciens expliquent : prendre des semences de la récolte précédente et emblaver les champs comme avec des semences neuves ; il ne doit, il ne peut, y avoir de différence.

Mais les Anciens ignorent tout du gène de la propriété intellectuelle. Les cultures, à peine ont-elles germé que le germicide agit, empêchant toute fixation de la chlorophylle. Plus de récolte, plus d'alimentation, uniquement la famine.

Totale.

Destructrice.

Généralisée.

Les morts ne se comptent plus. Les rares survivants sont dans l'incapacité de mander une aide internationale qui, de toutes façons, arriverait, arrivera trop tard.

Et qui n'arrive pas.

L'Amérique du Nord, l'Europe et le Japon se sont partagé les terres africaines. Ils y ont envoyé leurs chômeurs, leurs analphabètes et y ont vidé leurs prisons. L'Afrique Noire est devenue l'Australie du 21ème siècle.

Cette nouvelle population y vit, s'y multiplie, y croît.

La seule menace qui pèse sur ces gens, les deux trois premières générations le

savent, les suivantes l'oublient : ils dépendent entièrement du bon vouloir de ces pays riches qui leur fournissent les semences modifiées de maïs, de manioc et, en général, de toutes les plantes dont ils se nourrissent ; leur fournissent le sperme congelé des seuls animaux autorisés à se reproduire, à ne donner que des femelles.

La seule menace qui pèse sur ces gens, les deux trois premières générations le savent, les suivantes l'oublient : ils ne dépendent que du bon vouloir de sociétés qui ont breveté la vie.

© Christian BRISSA  
*septembre 2000*

# 19

## Genèse

Il était une fois, il y a bien longtemps, en un lieu où aucun d'entre vous, amis lecteurs, n'est jamais allé, un groupe d'Hommes qui discutaient.

Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais, quel que soit l'endroit sur Terre, si on se prend pour une intelligence supérieure, on se fait appeler « Homme » (je ne comprends donc pas pourquoi certains Hommes insistent tant pour être appelés « Femmes », celà déroge à la règle générale). J'ai remarqué, pour ma part, que cette règle prévaut aussi ailleurs, sur les autres planètes.

Puisque cette histoire débute sur une autre planète, je recommence. . .

Il était une fois, il ya bien longtemps, sur Mars, un groupe d'Hommes qui discutaient.

Si nous, Terriens, avons pu assister à la scène, jamais nous ne les aurions appelé « Homme », car en fait d'Homme, ces êtres ressemblaient plutôt à des gerboises.

La gerboise est définie, dans le Petit Larousse, par ces mots :

GERBOISE n.f. (mot ar.). Mammifère rongeur aux longues pattes postérieures à trois doigts, qui bondit et creuse des terriers dans les plaines sablonneuses de l'Ancien Monde et de l'Amérique du Nord.
--

La définition du « Petit Robert » est plus imagée, mais le « Larousse » a une image.

Mais revenons à nos Martiens. Ils ressemblent à des gerboises, mais leurs pattes antérieures sont plus longues, et, surtout, leur crâne est difforme : ils ont une bosse qui court des oreilles jusqu'au milieu de leur museau, cette bosse est si large qu'elle repousse leurs yeux sur l'avant du visage.

Si j'insiste sur cette description, ce n'est pas pour noircir du papier, c'est pour que vous sachiez immédiatement, amis lecteurs, à qui vous avez à faire : des êtres petits, vivant dans des terriers. Le surnom de Mars étant, « la

Planète verte », on y trouve peu de sable, les gerboises ont du s'adapter : elles sont devenues intelligentes. Elles préfèrent le nom d'Homme.

Or donc, quelques Martiens discutaient. Des bruits couraient sur Mars. Des bruits alarmants. Quelqu'un a entendu dire, mais il ne sait plus ni où ni de qui, qu'un danger pèse sur Mars, lequel, il ne sait pas. Bah, c'est sans importance, tant qu'on a la santé. Et son jardin lui donne la santé. Car sur Mars on cultive. On cultive de l'herbe. Non ! pas celle dont certains veulent libéraliser l'usage, l'autre, celle qu'on trouve sur les terrains de football et ceux de hockey sur gazon. J'aurais du écrire : sur Mars on cultive du gazon, cela vous aurait évité une erreur de compréhension. Chaque Martien cultive un à deux hectare de gazon pour lui. C'est beaucoup, mais que voulez-vous ? On est gourmet sur Mars, on ne mange pas la plante entière, on se contente des jeunes pousses. Un ville martienne typique est donc un terrier, qui regroupe environ deux mille individus, un terrier d'une petite centaine de mètres de diamètre entouré de deux à trois mille hectares de gazon. Cette verdure permet à la ville de se débarrasser de ses déchets ménagers et d'absorber les fumées industrielles. Car il y a une industrie sur Mars : la métallurgie, le fer étant, après le gazon, ce qu'on trouve le plus facilement sur la planète.

La vie sur Mars est agréable. Ce serait le Paradis si il n'y avait ces rumeurs.

Les rumeurs sont aussi une constante chez ceux qui se disent intelligents. « Il n'y a pas de fumée sans feu » est un des proverbes communs à toutes les civilisations, où qu'elles se trouvent.

Si on réuni deux hommes, il y en a un qui commande, s'ils sont trois, il y en a un qui est le chef, s'ils sont dix, il se trouvera quelqu'un qui sait. Qui sait quoi n'a aucune importance : il sait, c'est un savant.

Mars compte quelques savants. Certains savent vraiment. Ils savent observer. Et notamment le ciel.

Couchés à même le sol, les yeux mi-clos, un morceau d'herbe à la main, ils rêvassent : ce sont de simples citoyens.

Couchés à même le sol, les yeux mi-ouverts, un morceau de crayon à la main, ils regardent : ce sont des savants.

Et que voient-ils ? Une comète.

Enfin, ils n'en sont pas certains, ils ont beau être savant, ils ne savent pas tout.

Des courriers ont parcouru l'Empire : les savants doivent se réunir. Les savants se sont réunis, se sont couchés, ils ont vu.

Si la comète était venue du côté du soleil, ils ne l'auraient pas vue venir. Mais elle tombe de la partie du nuage de Oort qui est opposée au soleil. La chance est avec eux, elle est visible la nuit. La comète est énorme. Elle est énorme et se dirige droit sur la planète. Ceux qui savent compter l'affirment haut et

clair : le choc sera terrible, pire, la catastrophe est imminente : il faut partir. Quitter Mars. Pour aller où ? La Grande Gerboise seule le sait.

La métallurgie recrute, il n'y avait pas de chômage : il n'y en n'a toujours pas. Seule l'agriculture perd ses ouvriers : le gazon n'est plus entretenu.

La métallurgie fabriquait des cylindres pour étayer les terriers, désormais ces cylindres seront réunis, ils changeront de nom : seul, un cylindre est un étai, en botte, c'est une fusée. Ce à quoi vont servir les fusées construites reste un secret.

Un secret étant quelque chose que l'on ne dit qu'à une personne à la fois, les Martiens sont de plus en plus nombreux à le connaître.

La rumeur disparaît : elle se transforme en certitude d'abord, en polémique ensuite. Si certains se disent qu'ils doivent partir, d'autres, beaucoup plus nombreux s'y refusent, arguant du manque de connaissances de leurs savants. D'ailleurs, si certains experts se prononcent pour le départ, d'autres affirment le contraire.

Mais le travail continue : puisqu'il en faut moins, les fusées seront construites à temps.

Les fusées sont prêtes. Les départs commencent. Les volontaires en ont remplis quelque milliers. Dans chaque fusée, un couple de savants, un chef, quelques centaines de citoyens, un plein de carburant et un plein de semences de gazon. La destination est restée la même : l'inconnu. La règle : on fonce droit devant et on regarde où on arrive. C'est que personne n'a une idée, même vague, du temps que prend un trajet jusqu'à la planète la plus proche, personne jamais n'a quitté Mars avant cette nuée. Ce départ pour le moins précipité leur a donné l'occasion de créer la MASA (Mars Aero Space Administration), mais pas de tester le matériel.

L'attraction exercée par Jupiter et Saturne sur la masse imposante de la comète l'a morcelée, ce qui se voit par le nombre important de queues de comètes qui apparaissent et illuminent le firmament. Restés sur Mars, quelques savants ont observé l'éclatement de la comète. Ceux qui ne voulaient pas partir se disent qu'ils ont bien fait. La comète ne les atteindra pas.

Faut-il le dire : ces savants se sont trompés. Le plus gros morceau de la comète a atteint Mars. Composée en majorité d'ozone solide, la comète a fondu dans l'atmosphère de Mars faisant chuter brutalement la température, congelant les pauvres bougres qui avaient refusé de partir.

En quelques semaines, l'ozone, maintenant gazeux, a fait son travail : Mars rouille, « Mars la Verte » devient « Mars la Rouge »...

De l'Espace, les voyageurs voient s'opérer le changement.

Ici, j'ouvre une petite parenthèse.

Je sais que pour avoir plus facile à suivre une histoire, le lecteur préfère mettre un nom sur les personnages.

Am stram gram, pic et pique et collégram, je choisis une fusée au hasard dans le lot : l'Erika. Le hasard a bien fait les choses, l'Erika est une fusée, comment dirais-je, comme les autres. Ni plus, ni moins.

Rebelotte, un nouveau choix est laissé au hasard. Voilà j'ai un couple : Georg et Pola.

Ils sont mariés, la morale est sauve. Ils ont un air intelligent qui me plaît. Normal, ce sont les savants embarqués. Je n'aurais pas pu mieux tomber.

Georg, qui a compté ses compagnons de voyage, sourit en se disant qu'ils sont 2001 pour l'odyssée dans l'espace.

Fermons la parenthèse.

Pour éviter de s'abimer sous l'effet des différences de température entre le côté au soleil et le côté à l'ombre, l'Erika tourne sur elle-même. Quand leur tour arrive d'être à une des rares fenêtres du vaisseau, Georg et Pola ont l'occasion de voir la planète Rouge. Ils voient aussi qu'ils s'approchent de la planète Grise. Ils ne voient plus les fusées parties avec la leur. Ils se sentent seuls, mais le moral est bon. La planète Grise semble inhospitalière, mais basta ! Ils ne savent rien faire. S'il faut y aller, ils iront. Et advienne que pourra.

D'après leurs observations, si elle est grise, c'est que la Terre est le siège d'une intense activité volcanique. Elle n'est pas simplement inhospitalière, elle est franchement inhabitable. Le gris est dû aux nuages de poussières qui flottent dans l'air. Si c'est là qu'ils doivent aller . . .

Mais ils n'y arriveront pas.

Enfin, pas tout de suite.

C'est le hasard qui m'a fait suivre cette fusée. Le hasard n'a pas fait les choses comme il faut : l'Erika prend un morceau de comète de plein fouet. Personne n'a résisté au choc. Le bloc, qui a quelques kilomètres de large, a fondu. Enfin, juste à l'endroit de l'impact. La fusée l'a pénétré de quelques centaines de mètres, puis la masse froide s'est refermée, effaçant la cicatrice. La comète, avec l'Erika et, à son bord Georg, Pola et quelques autres, continue son voyage.

Puisque je ne sais pas où sont les autres fusées, il faudra bien que je reste avec celle-ci.

Le voyage d'une comète est assez simple : du nuage de Oort vers le centre du système solaire en accélérant à fond. Mr Sécurité répète inlassablement que « la vitesse, c'est dépassé », les comètes n'en n'ont cure : elles foncent. Dès qu'elles arrivent à hauteur du soleil elles se mettent à le contourner avant de retourner d'où elles viennent. Elles ralentissent jusqu'à s'arrêter. Et elles recommencent, elles recommencent, elles recommencent sans cesse, sauf accident bien entendu. Ah ! la vitesse, quand on vous le dit . . .

L'Erika, coincée dans sa gangue d'ozone est du voyage. Combien de tours



effectués par l'Erika, je ne sais pas, je ne les ai pas comptés. Dix, douze, quinze ou, beaucoup, plus... mais à 75 années le trajet, celà fait un bail. L'Erika retourne, pour la dernière fois, à sa source. Visiblement, personne ne l'y attend. Elle fonce sur celles qui, à la longue, seraient devenues des comètes. En fait, elle se comporte comme un chien dans un jeu de quilles. Cognant deux ou trois « glaçons », elle provoque un accident comme il en arrive une fois tous les, je ne sais combien de milliers d'années : la chute d'un glaçon d'une taille difficile à s'imaginer. Cette petite merveille ressemble à un silex travaillé en pointe de lance, mais une pointe de près de six mille kilomètres de long. De bleu ciel à un bout, sa couleur disparaît, cette comète naissante n'est composée que d'oxygène et d'eau. Ce monstre vient d'être mis en mouvement. Il commence une descente vers le soleil.

L'Erika le suit.

Si un passager de l'Erika avait pu admirer le paysage, il en aurait été soufflé. Au cinéma, IMAX, Dolby stéréo avec Surround ne suffiraient pas à rendre une impression valablement. La Terre a beaucoup changé. De grise, elle est passée à une couleur plus sombre, un noir profond, sans le moindre reflet. L'atmosphère, bien visible à la couronne, a des reflets rouges sang : imaginez un oeil rouge avec une grande pupille. Une très grande pupille. Le contraste entre les deux couleurs est saisissant. La comète fonce vers le soleil. Mais la Terre est sur sa route.

Le choc semble inévitable.

Cette comète d'eau et d'oxygène a, heureusement, subi le même effet que celui subit en son temps par celle qui retient l'Erika : la gravité l'a réduite en morceaux. Les traînées se multiplient, donnant l'impression d'un feu d'artifice. Un feu de glace tombant sur Terre. Cette glace explose et fond au contact de l'atmosphère terrestre, des milliers de tonnes d'eau tombent, entraînant la poussière, nettoyant l'air. Des milliers de mètres cube d'oxygène arrivent, soufflant la poussière vers le sol. Quelques dixièmes de secondes suffisent : la comète a disparu, elle a pénétré la Terre comme un spermatozoïde pénètre un ovule. Elle en fait maintenant partie. La planète Grise a définitivement disparu : sa couronne gonfle et devient bleue. C'est une planète nouvelle qui va accueillir l'Erika.

De la comète qui menaçait Mars d'une destruction totale, il ne reste qu'un morceau de quelques dizaines de mètres de long. La protection qu'il apporte à l'Erika est juste suffisante pour la traversée de l'atmosphère. La fusée se désagrège avant l'arrivée au sol, elle perd ses réservoirs de carburant avant ceux de semences de gazon. Tous les morceaux tombent à l'eau, le long de ce qui plus tard sera connu sous le nom de côte de Bretagne. Bretagne qui, à ce moment, connaît sa première marée noire. Notez que j'aurais préféré pouvoir écrire « la dernière ».

Quand, quelques heures plus tard, la mer dépose ce qui reste de l'Erika sur la plage, il ne manque que peu de passagers dans la carlingue. Ceux qui restent dégèlent, leur flore intestinale aussi... Juste retour des choses, comme le poète nourri par ses vers de son vivant les nourrit après sa mort, ces hommes, sortis du froid nourrissent cette flore sortie d'hibernation.

Les comètes ont amené l'eau, l'air et la vie sur la Terre. La planète Bleue peu maintenant vieillir.

C'est là une autre histoire.

Il faut que Genèse se passe.

© Christian BRISSA  
*octobre 2000*

## 20

# Carnets d'un voyageur du temps

J'ai découvert la manière de voyager dans le temps.

Le livre de H.G.Wells, « The Time Machine » (1895), paru il y a peu est une merveille. Plus je le lis et plus je me convaincs que Wells lui-même a utilisé sa machine : les descriptions qu'il donne ne peuvent sortir de l'imagination d'un homme, aussi féconde soit-elle.

Quand je parle de ce livre autour de moi, les réactions sont incroyables, voire hostiles. Personne ne croit en la possibilité de voyager dans le temps. « Fadaises que cela, menteries ! Si vous aviez lu ce livre comme il se doit, vous auriez compris qu'il ne s'agit la que d'une fable politique. Vous y croyez ! Je suppose, Monsieur, que vous croyez aussi à cette autre fable politique qu'est l'Atlantide chère à Platon ? »

Platon ! Comment peut-on comparer un texte grec aux carnets d'un voyageur du temps ? Comment peut-on confondre la description d'un monde parfait, mais sans technique, à un monde imparfait, où l'homme est bestial et sanguinaire, où l'homme se bat, non pour lui-même, mais pour diriger, être le maître, où l'homme n'est qu'un homme ? Comment peut-on croire au texte de Platon ?

Comment pourrait-on ne pas croire au texte de Wells ?

Ces réactions sont communes. Mais choquantes.

Suis-je donc le seul à savoir ? le seul à comprendre ?

« The War of The Worlds » (1898) n'est pas un roman. Wells l'affirme. Mais contrairement à J.Vernes qui décrit des techniques existantes mais peu courantes, Wells décrit des techniques qui n'existent pas sur terre, il utilise des mots qu'il n'a pu inventer. Si « The Time Machine » raconte le premier voyage de Wells, « The War of The Worlds » en décrit un autre !

La fabrication de la machine avance : elle ne sera pas grande, mais elle devrait être finie dans moins d'un an. Alors je pourrai effectuer un essai.

Terminée. La machine d'essai est terminée. Ce soir, elle partira. Seule. L'essai sera valable. Je le sais.

Alors, mais alors seulement, je pourrai construire une machine qui me transportera dans le passé. Devant le Palais de Justice, à Bruxelles, se trouve une esplanade qui n'existait pas il y a dix ans. La place Poelaert est un lieu privilégié pour un essai.

Imaginez une place de plus de cent mètres de long, plus hautes que les maisons avoisinantes d'au moins douze mètres, bordée d'un côté par le Palais de Justice, d'un second par une balustrade de pierres bleues qui protège les passants d'une chute, les deux autres côtés restant, pour l'instant, inutilisés.

Placée sur la balustrade, la machine est impressionnante. Les réglages effectués, il ne reste qu'à la laisser partir.

L'essai sera valable. Je le sais.

Mais je reste prudent. Je m'éloigne en direction de la place Louise. Dans le cas où la machine ne partirait pas, il ya le risque qu'elle explose. C'est pour cette raison que je m'en écarte, pour cette raison que je n'ose la regarder... me contentant, si je puis parler ainsi, d'un coup d'œil furtif vers ma montre de gousset.

Neuf heures sonnent à l'église des Minimes toute proche. Neuf heures sonnent le départ de la machine. Pas un bruit. Rien. Je n'ai rien entendu. Quand je me retourne, la machine n'est plus là. Elle est partie dans le passé. Je l'ai envoyé rejoindre ces iguanodons dont les journaux ont tant parlé il y a un peu plus de vingt ans : elle n'ira pas à Bernissart, certes, mais elle voyagera de cent trente-cinq millions d'années vers le passé.

Aujourd'hui est jour de chance : levant la tête pour remercier le ciel, j'ai vu une étoile filante.

A moi la Mésopotamie. A moi l'Égypte. A moi la Grèce ; et là, si je croise Platon...

Oui, maintenant je vais pouvoir assister aux guerres de Nabuchodonosor, à la constructions des pyramides ou à une réunion des paires d'Athènes.

Construire une machine pour moi va être un plaisir sans fin.

J'a passé la nuit à me saouler de mes pensées, le doute est arrivé avec le jour. Les questions m'assaillent. Où est la machine ? Est-elle vraiment dans le passé, ou est-elle, plus simplement, tombée rue des Minimes ? Le doute ! Nul doute ne m'est permis. Il me faut savoir.

Plus de doute. Rien qu'une certitude. À l'endroit où était déposée la machine, la balustrade est entaillée. Un défaut de la pierre que je n'avais pas vu la veille. Mais point de trace de la machine. Ni sur la place, ni dans

la rue en contrebas. Elle est partie. Personne, jamais, ne la verra. Et si un iguanodon devait la croiser, et bien, il ne saura qu'en faire.

Qu'il en fasse ce qu'il voudra.

Dans la maison isolée au milieu de la campagne qui m'a servi d'atelier, la machine semble gigantesque. Elle occupe une grange. Qu'elle est belle. Plus belle encore que dans mes rêves les plus fous.

J'ai lu et relu je ne sais combien de fois le livre de Wells. Je suis arrivé à la conclusion que pendant son voyage, la machine reste sur place. Cette conclusion m'attriste : la Grèce, bien que proche, sera difficile à atteindre, l'Égypte impossible. Et je peux oublier Nabuchodonosor. Certes, je connaîtrai la naissance de Bruxelles, Bruocsella, le pont sur la Senne et l'île Saint-Géry, mais aller à Malines, distante pourtant que de trente kilomètres posera des problèmes. Bien que grande, ma machine n'est pas prévue pour transporter un véhicule automobile. . . que, de toutes façons, je suis incapable de conduire.

Je me souviens de la nuit d'ivresse qui a suivi le départ de machine d'essai. Du doute qui a suivi. Maintenant que la vraie machine est prête, le doute revient.

Une promenade. Une petite heure passée à l'extérieur de l'atelier et je n'ai plus de doute. Mes dossiers étaient rangés. Seule une feuille est restée sur la table. Du côté gauche quand je suis face à la table. Maintenant que je suis rentré, elle est à droite. Personne n'a accès à la grange. Je suis passé, j'en suis certain, venant du futur, modifier la place de cette feuille blanche. Il n'y a pas d'autre possibilité. Douze heures. Il est temps de dîner. Ensuite j'irai à Bruxelles réaliser mes économies : il est temps de me préparer à partir.

Trente juin 1908, sept heures du matin.

Le grand jour est arrivé.

De l'eau, de la nourriture pour cinq, six jours, un Colt avec ses munitions.

Et de l'or. Je suis fin prêt pour le départ.

Le voisinage sait mon penchant pour les voyages. Que je disparaisse un trente juin n'étonnera personne. Et personne ne saura rien : il me suffira de revenir demain. Ou plus tard dans la journée.

Assis dans la machine, il me faut choisir une date d'arrivée. Aussi étrange que cela puisse paraître, je n'ai jamais pensé qu'au lointain passé, mais maintenant que je pars, je ne sais pas exactement où aller, ou plutôt quand.

C'est alors que je pense à moi. Moi il y a quatre jours. Moi qui doutais. Moi qui ai vu cette feuille de papier changée de place. Je me suis rendu visite à moi-même.

Pourquoi ne le ferais-je pas maintenant.

Je ne veux pas me croiser. Onze heures. C'est cela : douze heures à mon retour

après une grosse heure de promenade. Onze heures est une bonne heure.

Bon sang. Quelle douleur.  
Analyser mes sentiments.  
Interroger mes souvenirs.  
J'ai perdu connaissance.  
Certain.  
Combien de temps? Moins qu'une heure, sinon je n'aurais pu changer la  
feuille de place.  
Souvenir.  
Se souvenir.  
Me souvenir!  
Le départ.  
Ca me revient.  
J'ai joué avec mes cadrans.  
La date : vingt-six juin 1908.  
L'heure : onze heures.  
Puis le départ. La lumière. Aussi forte que celle du soleil. Puis le noir. Le  
néant.  
Écrasé. C'est ça. Au moment du départ, j'ai été écrasé dans mon siège :  
impossible de bouger même le petit doigt. Une douleur à la limite du sup-  
portable.  
Presqu'immédiatement la lumière. La lumière du soleil. Pas une lumière aussi  
forte. Non, celle du soleil.  
Puis le noir. J'ai perdu connaissance. Juste après le départ.  
Quelle date sommes-nous? Le calendrier indique le vingt-six juin 1908.  
Onze heures quinze.  
J'ai réussi. Je suis arrivé à la date que je voulais.  
Bien que j'aie perdu connaissance, j'ai d'autres souvenirs qui arrivent. Des  
souvenirs ou des rêves? La chaleur. J'ai eu chaud. Très chaud. Maintenant il  
fait froid. Très froid.  
Où suis-je?  
Inutile d'avoir peur : j'ai bougé une feuille de papier, donc j'ai réussi. Mais  
Dieu que cette réussite est douloureuse.  
Où suis-je?  
Il faisait clair dans mon local. Dehors il fait noir. Une fenêtre, je dois m'ap-  
procher d'une fenêtre.  
Lentement, doucement, tout mon corps se refusant à se mouvoir, j'approche  
d'une fenêtre.

Impossible!

Je déraisonne.

Je ne peux pas être ici. D'ici, je vois la terre. Pas le sol, non la Terre! La planète, ma planète.

Réfléchir.

Réfléchir ou mourrir. L'alternative me semble claire. Pas d'autres possibilités. J'ai lu et relu je ne sais combien de fois le livre de Wells. Je suis arrivé à la conclusion que pendant son voyage, la machine reste sur place. Voilà la réponse : la machine reste sur place!

La machine, pas la Terre! Quel imbécile j'ai été. Wells n'est qu'un romancier. De génie, certes, mais qu'un romancier. Il a créé le vocabulaire dont il avait besoin. Point. Il n'a rien copié. Juste inventé. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre. En Wells, j'ai voulu voir un collègue. La feuille de papier. Cette feuille qui me prouvait mon propre passage. Cette feuille a du bouger avec le vent.

Un simple courant d'air au moment où je fermais la porte de la grange.

Un simple courant d'air que j'ai pris pour un signe.

La machine reste sur place, la terre pas : elle tourne sur elle-même.

La Terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures.

Un homme assis sur une chaise parcourt près de 500m par seconde. Sans bouger.

Elle tourne autour du soleil en un an.

Un homme assis sur une chaise parcourt près de 30Km par seconde. Sans bouger.

Heureusement, il n'y a pas d'autre mouvement de la terre. Il me suffira de retourner au moment exact du départ pour me retrouver à l'endroit exact du départ.

Un problème.

Un seul. L'heure. Qui doit être exacte.

Trente juin 1908, sept heures du matin.

Les cadrans.

Régler la date et l'heure.

Puis partir. Retourner sur terre.

Et détruire cette machine.

La Terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures.

Elle tourne autour du soleil en un an.

Cela, le voyageur du temps le sait.

Il semble ignorer, par contre, que la galaxie dont notre système solaire fait partie tourne sur elle-même.

Et avance.

Pour retourner à son point de départ, il eut fallu savoir l'heure de départ.

L'heure, exacte.

Avec quelques décimales après la seconde.

D'après certains journaux de l'époque, il semble qu'il ait atterri, le dimanche trente juin 1908 à 7h17 (heure de Moscou) à Rodkamennaya Tunguska (Sibérie centrale) dans le bassin de l'Iénisséi.

Ne me demandez pas comment ce manuscrit est arrivé en ma possession.  
Au vrai, je l'ignore.  
Et c'est très bien ainsi.

© Christian BRISSA  
*septembre 2001*



## 21

# Le Voyageur des Étoiles

- Il y a une question que je me pose parfois : quel est le rôle d'Al Quaïda ? Pierre, l'homme qui vient de parler, a un peu plus de cinquante ans. Il se tient droit, marche vite : c'est un homme décidé, un homme sur qui le destin n'a pas prise.

- Le bouffon du Roi !

Une vingtaine d'années de plus que Pierre, le dos qui se vousse à peine, la démarche toujours assurée, Jacques accompagne Pierre à une réunion de l'ONU-Bis. Il pressent que cette réunion sera sa dernière alors qu'il sait que Pierre y assistera pour la première fois.

- Oui, le bouffon du Roi. Vous savez, ce personnage plus ou moins grotesque qui avait pour tâche d'occuper l'esprit de son employeur. Ici, le citoyen lambda est l'employeur : tant que son esprit est occupé par Al Quaïda, nous pouvons nous occuper de gérer le monde sans personne pour s'occuper de nous. De plus, le bon peuple a une personne à haïr.

Lorsque ses yeux sont habitués à la clarté de la pièce, Pierre examine les gens qui les attendent. Si il en reconnaît beaucoup, il y en a plus encore qu'il n'a jamais vu, même en photo. Et, au centre de toutes les attentions, deux hommes qui rient bruyamment : un ancien président américain et le responsable d'Al Quaïda.

- Mesdames, Messieurs, trois jours nous on suffit pour prendre les décisions qui s'imposaient. Nous sauverons l'humanité, mais d'ici là, je vous propose de vous désaltérer. Bonne journée à chacun. Nous nous reverrons à la prochaine réunion de SUN comme disent les anglophones, ONU-Bis comme l'appellent les francophones.

- Anubis ! Nous l'appelons Anubis !

Au bar de l'hôtel, Pierre et Jacques sont graves.  
Sauver l'humanité n'est pas une sinécure.

Et s'ils s'étaient trompés ?

Et si la prochaine glaciation n'était pas pour dans cent ans mais dans dix-mille ?

Et si ?...

Retourner en arrière, réduire le pouvoir de la médecine, tuer des innocents !  
Sauver l'Homme !

Anubis ! Jacques avait poussé ce cri sans réfléchir et ce nom convenait bien à leur organisation.

Quelques jours plus tard.

Au journal télévisé.

Aux journaux télévisés.

« Nouvel attentat attribué à la mouvance Al Quaïda. Aux États-Unis, un bâtiment du FBI a été totalement détruit par une explosion d'une forte puissance. On ne connaît pas encore le nombre de victimes mais celui-ci pourrait être très important.

Le gratte-ciel détruit appartenait au FBI, non pas le « Federal Bureau of Investigations » mais bien le « Federal Biological Institute », une école de très haut niveau fréquentée par des chercheurs du monde entier. Au moment de l'explosion, plus de dix-mille médecins occupaient le bâtiment. Le Biological Institute était à la pointe de la recherche en matière de vaccination. La mort de milliers de médecins et la destruction de l'infrastructure nécessaire à la recherche entraîneront un ralentissement, si pas l'arrêt complet, de la vaccination à l'échelle mondiale. Et ce pour plusieurs années.

S'il semble certain maintenant qu'Al Quaïda se soit trompé de cible, prenant un FBI pour l'autre, il est tout aussi certain que cette organisation terroriste a perdu toute crédibilité auprès du peu de gens qu'elle parvenait à attirer. En Irak, au Pakistan et en Afghanistan, pays qui seront les premiers touchés par le manque de vaccination, des milliers de personnes ont été lynchées par la foule. Toutes étaient connues, ou supposées tel, comme activistes ou sympathisants d'Al Quaïda, organisation qui aura résisté pendant des années à l'armée américaine, mais qui n'aura tenu que quatre jours devant les populations déchaînées. »

Pierre pense au « Bouffon du Roi ».

Anubis travaille vite.

En vingt ans, le monde a changé.

La vaccination a disparu. Les enfants payent un lourd tribut. Ils ne mouraient

pas tous, mais tous étaient frappés. La mort est un membre de la famille. Le membre le plus actif. Les riches à la même enseigne que les pauvres. L'Afrique n'est plus en tête dans les statistiques, l'Europe et l'Amérique du Nord, habitués qu'il étaient à ne survivre que grâce à la médecine se disputent les premières places. La vaccination a disparu. Si le mot existe encore dans les dictionnaires, il ne fait plus partie du vocabulaire. Jusqu'aux médecins qui en ont oublié le sens.

L'intégrisme et les nationalismes ont, eux aussi, disparus. Le monde se tourne vers un gouvernement unique.

Anubis travaille bien.

Septante ans plus tard, le monde est méconnaissable.

L'homme voyage. On ne respecte que ce que l'on connaît. Et pour que chacun connaisse le monde et ses habitants, la Loi impose aux jeunes d'étudier dans une douzaine de pays, sur les cinq continents. S'il finit ses études, on peut dire de l'étudiant qu'il est solide : il a résisté à toutes les maladies. Sans médicament.

Anubis travaille longtemps.

Dave est un doux rêveur. Chaque fois qu'il regarde un de ces reportages sur les « Voyageurs des Etoiles », il rêve d'en être. On montre bien leur voyage, jamais leur formation. Et Dave aimerait savoir. Il a dix-sept ans, un diplôme en poche, une très bonne santé. Il aimerait partir dans les étoiles.

L'internet est plein de ressources, Dave a cherché une école. Il a trouvé beaucoup de chose sur les « Voyageurs des Etoiles ». Y compris, mais il n'y croit pas, un texte dont l'auteur affirmait que ces « Voyageurs des Etoiles » n'existaient pas, qu'il ne s'agissait que de fictions et non de documentaires, documentaires que l'auteur de l'article appelait « documenteur ».

L'Internet est plein de ressources, Dave a trouvé l'école, s'y est inscrit : trois années d'études avant le départ.

Et aujourd'hui il part.

L'ascenseur est lent. Très lent. Mais cette lenteur lui permet de regarder la navette qui va le mener au croiseur. Cent mille kilomètres à parcourir. Quand il arrive à la navette, Dave la connaît. Il ne découvre le croiseur que des hublots de la navette. Navette qui a l'air d'une puce à côté d'une baleine. Le croiseur brille de mille feux. C'est le soleil qui se reflète sur le recouvrement de quasi-cristal. Dave est ébloui, dans tous les sens du terme. Pour lui permettre d'examiner l'engin, la navette avance comme la pointe d'un tire-bouchon, tournant sans cesse autour de ce qui apparaît être un monstre de plus de mille mètres de long, de près de cent mètres de diamètre. Un cigare qui peut abriter, il l'a appris, plusieurs centaines de personnes. Un cigare dont l'avant est orné du dessin d'un homme à tête de chacal.

- Hal ?

- Oui Dave.

- Combien sommes-nous pour ce voyage ?

Depuis qu'il est sur le croiseur, Dave n'a pas vu grand monde. En comptant bien, il arrive à huit. Huit jeunes femmes du même âge que le sien. Huit jeunes femmes qui lui ont fait la cour, mais à ça, il a été préparé. Huit jeunes femmes avec lesquelles il a couché. En comptant bien, il arrive à une femme par jour.

- Combien sommes-nous pour ce voyage ?

- Cent. Nonante-neuf femmes et toi.

- Je suis le seul homme ? Et l'autre, celui qui est monté avec moi ?

- Le caméraman redescend.

Pour le coup, Dave est soufflé.

Oui, le caméraman redescend. La lenteur de l'ascenseur qui le ramène sur Terre lui permet de monter son reportage : avec les images de Dave s'entraînant à marcher dans un décor qui ressemble à un paysage martien, il a le « pendant le voyage », avec les images de Dave au sortir de la copie de l'ascenseur, il a la « fin du voyage », avec les images du visage illuminé de Dave pénétrant dans le croiseur, il a le « début du voyage. »

Pour la première fois, un vrai "début".

Oui, il aura un excellent documenteur.

Anubis fait son cinéma.

Hal n'est pas un ordinateur comme les autres.

Non content d'être multiple, Hal est une grappe de cinq ordinateurs, tous ses circuits sont quintuplés. Et le tout, pour éviter la corrosion, baigne dans une atmosphère de xénon. Dernier détail, Hal est construit en or. Contre la corrosion.

Hal est fait pour durer. Plus longtemps que le croiseur qui l'abrite.

Le croiseur est en orbite autour d'une planète qui ressemble, par ses dimensions et la composition chimique de son atmosphère, à la Terre. C'est la raison pour laquelle Hal l'a baptisée « Terre ». Après une dizaine d'années d'observation, Hal a une connaissance parfaite de la Terre. C'est le moment pour lui de tenir la promesse faite à Dave, le faire enterrer sur la nouvelle Terre. C'est le moment pour lui de finir son voyage, de rendre cette Terre hospitalière pour l'Homme. Un lanceur un peu plus grand que Hopper descend les corps de Dave et de quelques femmes. Il descend aussi une quantité invraisemblable d'embryons congelés de volaille, de lapins et d'autres animaux de basse-cour. Les femmes, dans une gangue de glace, sont dispersées sur les cinq continents. Les embryons passent en incubateur, puis en couveuses. Les mammifères finissent par rejoindre les volailles déjà libres.

Hal, qui surveille tout de loin, voit enfin venir ceux qu'il attendait : les autochtones. Ces gens sont curieux. C'est la curiosité qui les a poussé à trouver le lieu d'atterrissage du lanceur.

Les portes du lanceur sont ouvertes. Mozart accueille les visiteurs.

Quand ils repartent les mains pleines des cadeaux que Hal leur a préparé, les chefs de tribus sont accompagnés de bactéries, de virus, bref de quelques maladies dont ils ne se remettront pas, qu'ils transmettront à leurs semblables. Et ceux qui, sur les autres continents, auront approchés les corps maintenant dégelés des femmes seront responsables d'une épidémie comme jamais leur planète en aura connue. Plus de nonante pourcents de la vie disparaît.

Anubis se fait de la place.

Hal vieillit.

Il a beau n'être qu'une machine, cette machine se sent vieillir.

Il pense à tout ce qu'il a fait.

Hal a été construit il y a longtemps. Lorsque la décision a été prise de sauver l'humanité sans sauver les habitants de la Terre. Ce qui fait... Même Hal doit se concentrer pour se souvenir. Ce qui fait extrêmement longtemps.

Dave et ses femmes.

Dave! Un gars bien. Qui a fait ce qu'on attendait de lui. Chaque jour une nouvelle femme, chaque jour, un nouvel embryon. Car chaque jour, Hal opérait, récoltant le fruit des amours du jour. En trente années de bons et loyaux services, Dave et ses femmes ont donné une récolte de près de neuf mille cinq cents embryons. Il était impossible de transporter huit milliards de terriens. Par contre, il était possible de transporter des embryons. Pour les animaux, pas de problème : ils ne réclament jamais. Pour les hommes, la récolte d'embryons aurait soulevé un tollé. C'est alors qu'a germé l'idée de ne transporter qu'un homme et nonante-neuf femmes à la fois. Un cycle de vingt-huit ou vingt-neuf jours, trois à quatre jours de retard à cause du prélèvement, cela fait trente-trois. Fois trois pour la diversité génétique, on arrive à nonante-neuf. Mais Hal s'est vite aperçu que cette façon de compter n'est pas correcte : le cycle se stabilise à vingt-neuf jours. Pour la diversité, il est préférable d'avoir trois groupes. Et trois hommes. Vingt-neuf mille embryons, moins de place occupée dans le croiseur, moins de disputes entre les femmes qui veraient un homme plus souvent. Tout bénéfique pour les départs suivants. Car Hal n'est pas unique. Il est le premier d'une lignée de huit à neuf mille machines, pour huit à neuf mille croiseurs.

Le voyage en lui-même a été long et monotone. Les moteurs ioniques à xénon ont poussé pendant plus de cent-cinquante ans pour imprimer au croiseur une vitesse proche de la moitié de celle de la lumière. Rien à faire pendant les neuf mille ans de trajet jusqu'à la première galaxie rencontrée. Freiner

pendant un peu plus de cent-cinquante ans. Trouver un système solaire, une planète habitable.

S'installer.

Elevée sous le contrôle de l'ordinateur, la nouvelle humanité ne connaît pas la guerre. Chaque continent a reçu son lot de nouveaux animaux. La mer a eu ses oeufs. Par milliards. L'homme de la première génération est devenu ingénieur ou agriculteur. Les ouvriers ont construit les usines nécessaires. Les panneaux solaires sont partout, sur les toits des boulangeries ou des écoles comme sur ceux des bateaux ou des autos. En un siècle, la nouvelle humanité a le même développement technique que sur la Terre originale après trente-cinq mille ans.

Dans un siècle ou deux, l'Homme découvrira sa nouvelle Terre, la colonisera. Avant de se tourner vers les étoiles.

Pour satisfaire sa curiosité.

Hal sait qu'il lui reste encore du travail.

Même vieux, Hal n'abdiquera pas.

Anubis contrôle.

## 22

# Tu m'aimes ?

- « Tu m'aimes ? »

Comme s'il devait poser cette question après bientôt 10 ans de mariage ! Tu te souviens ? Notre première discussion. Je ne sais plus de quoi nous parlions.

Je ne sais plus de quoi TU parlais.

Je me souviens avoir défendu un point de vue différent du tien.

Les cris, les hurlements, les insultes que tu as proférées. À t'entendre, je n'étais, je ne suis encore, qu'une idiote, une imbécile. C'est à se demander pourquoi tu m'as fait l'honneur de m'épouser. J'ai osé défendre mon point de vue. Encore une fois. Deux fois sur la même semaine. C'en était trop. Les insultes n'étaient plus suffisantes. Les coups. Les premiers. Pas les derniers. Nous étions mariés depuis moins de trois mois.

Tu cognais n'importe où, pour n'importe quelle raison.

Souvent sans raison.

Enfin, si.

Une maxime.

Une maxime que tu appliques le plus souvent possible : « Qui aime bien, châtie bien ».

Je me souviens un jour, j'avais mal de gorge, ma voix n'était pas normale.

Tu m'as trouvée agressive. Agressive, moi ! Tu m'as cognée.

Nous étions en voiture, tu conduisais, ça ne t'a pas empêché de frapper.

Depuis, j'ai appris à conduire. Quand je suis au volant, tu n'oses pas frapper.

Tu as peur.

Pour toi.

Peur que je sorte de la route.

Peur d'être blessé.

Et, aux voisins qui s'étonnent de voir le mâle que tu es me laisser prendre le volant, tu expliques être riche, car seuls les riches ont un chauffeur.

Est-ce que je te demande si tu m'aimes? Non!

Si je devais te le demander, tu répondrais oui.

« La jalousie est une preuve d'amour. »

Parce que tu es jaloux. Et la jalousie n'est pas une preuve d'amour. Tu te comportes comme un enfant. Je suis ta femme, je suis ton jouet, je ne suis que ta chose.

Tu veux contrôler qui je vois.

Tu veux contrôler ce que je dis.

Tu contrôle qui je reçois. Personne. Si c'est un homme, comme tous les hommes il ne pense qu'à coucher avec moi. Si c'est une femme, tu lui trouves un côté masculin. Elle est lesbienne, tu en es certain. Tu m'imposes de porter des pantalons aux couleurs tristes comme seuls les hommes sont fiers d'en porter. Ou des jupes qui traînent à terre. Des jupes que n'auraient pas reniées tes grands-mères.

Pour que personne ne me regarde. Pour qu'on oublie que je suis une femme. Jusqu'à mes culottes. En coton mercerisé. Je me demande parfois si elles ne font pas partie de l'héritage que t'ont laissé tes grands-mères.

Les sous-vêtements de couleur? C'est pour les putes!

Les sous-vêtements en dentelle? Pour les putes!

Et je ne suis pas une pute, je suis ta femme. Je devrais en être fière.

Et m'en souvenir. Mes côtes s'en souviennent. Merci.

Et tu voudrais me voir arrêter de travailler.

Parce que ça me fatigue dis-tu.

Pour que je dépende totalement de toi oui. Et ça, jamais.

Est-ce que je te demande si tu m'aimes? Non!

Inutile. Je connais la réponse à cette question.

Tu te souviens? Nous étions chez des amis.

Des amis à toi.

Il y avait une femme ce jour-là .

C'est pour elle que tu y es allé. Moi, j'ai pu t'accompagner. Et me taire.

Tu as déclaré, devant moi, parce que même quand je suis là , pour toi je ne suis pas là , ma présence ne compte pas, tu as dit : « Ma femme, je ne l'aime pas. Mais je l'admire ».

Au lieu de courir aux toilettes pour remettre ta queue en place, tu aurais dû rester. Tu aurais entendu la réponse de cette femme que tu voyais déjà dans ton lit.

Et maintenant je sais qu'elle n'y sera jamais.



« Il t'admire parce que tu lui laves ses petites culottes, que tu lui fais à bouffer et que tu lui vides les couilles ».

Depuis, je te vois autrement.

Oui. Autrement.

Comme tu es.

Un monstre. Un monstre d'égoïsme. Un monstre de jalousie.

Et un profiteur.

Car tu profites de moi.

Je coûte moins cher qu'une femme d'ouvrage, deux restos par jour et deux putes par semaine.

Oui, je fais ta lessive. Oui je te fais à manger.

Et je te vide les couilles.

« Suce-la bien qu'elle soit bien dure. Tu aimes la sentir bien dure, hein ! Dis que tu aimes. » Quand tu as terminé, heureux et satisfait du viol que tu m'as fais subir, je suis sale. Souillée. Je n'ai qu'une envie, me rincer la bouche et le vagin à l'eau de Javel.

On dirait un chien qui pisse sur un réverbère : pour marquer ton territoire.

Tu me dégoûtes.

Un jour, si je trouve le courage, un jour, quand tu me violeras, un jour, juste pour t'arrêter, je te demanderai ce que je dois te faire à manger.

Mais je n'ose pas.

Tu comprends, je n'ose pas.

Tu me terrorises.

Cela fait longtemps que je reste avec toi par peur.

Peur d'être battue.

Quand la peur d'être tuée sera trop grande, je trouverai le courage de te quitter.

- À quoi penses-tu ? Je t'ai posé une question !

- Je me disais, il y a bientôt dix ans que nous sommes mariés. Tu devrais me dire qui tu veux inviter. Et ce que tu veux que je te fasse pour manger.



## 23

# Plus Vite

– « Il pourrait aller plus vite, il y a un Colombo ce soir à la télévision ».

Il y avait toute la haine du monde dans cette simple phrase.  
Toute la haine du monde et toute son indifférence à elle.

« Je t'aime » lui avait-il dit, « je t'aime, je veux t'épouser le plus vite possible, Mon Amour ne peut attendre ».

Elle n'a pas même eu le temps de s'acheter une robe blanche.

Sa fille va avoir douze ans. Sa fille à lui. Pas sa fille à elle.

Sa fille va avoir douze ans.

Il l'appelle « Mon Amour », jamais il ne dit son prénom. Elle a du tomber par hasard sur un bulletin pour savoir le prénom de sa fille à lui.

« Mon Amour ne peut attendre » et son amour devient une jeune fille. Avec les petits problèmes que cela entraîne et dont il ne veut s'occuper. « Quoi ? Mais non, ce n'est pour ça que je t'ai épousée. Je te l'ai déjà dit : je t'aime ». Elle ne travaille pas. Les journées se remplissent tant bien que mal entre lessive, cuisine et repassage. Elle ne sort jamais. Il décide des repas et fait les courses. Sa vie à elle est simple mais pas bien remplie, pas bien intéressante. Et sa fille à lui grandi. Elle ne passe plus tous les week-ends à la maison, lui non plus.

– « Notre fille se marie ».

Notre fille ! Elle ne connaît pas le futur marié, ne l'a jamais vu n'en a jamais entendu parler.

Quand elle assiste au mariage, la robe qu'elle portait à sa propre cérémonie fait tache. Comment ont-ils dit ? Ah oui ! : « So fifties » et les années septante sont déjà bien entamées. Elle qui n'est jamais sortie de la maison depuis son mariage est un peu perdue. Les jeunes écoutent du Rock and Roll, dansent un jerk ou se collent l'un contre l'autre pour un slow langoureux.

Seule.

Elle est seule chez elle et s'ennuie parfois. Souvent même. Un jour, le facteur passe. Elle est assise sur une chaise au milieu du salon. Elle pue l'ennui. Puisque l'homme est facteur le matin et coiffeur l'après-midi, les nouvelles vont vite, très vite. Sans qu'elle ait rien demandé – comment aurait-elle fait pour demander un appareil qu'elle n'a jamais vu et dont elle ignore l'existence? –, son mari lui a offert un poste de télévision.

« Pour occuper les temps morts de tes journées » a-t-il dit.

Et la télévision a changé sa vie. Après le journal de treize heures elle a de quoi rester collée sur une chaise devant le poste. Le matin est réservé au travail domestique mais l'après-midi, non. Télévision. Ça parle de livres et d'Histoire ou des droits des consommateurs, il y a même une émission présentée par un notaire.

Tout ne l'intéresse pas mais elle regarde tout. Lui sent bien qu'elle change. Elle s'ennuie moins. Elle a même des idées bizarres, de décoration. Elle lui a fait acheter des vases de laboratoire qu'elle aimerait disposer sur les meubles du salon. Et il l'a fait.

Elle ne s'ennuie plus. La maison est plus propre encore qu'avant. Même la cave où elle n'avait jamais mis les pieds. Elle y a vu des rats, et, comme on l'a dit à la télévision, « C'est la commune qui... ».

Il est allé à la maison communale chercher de quoi se débarrasser de ces importuns.

Elle a cassé une décoration lui a-t-elle dit, elle a cogné une tige métallique qui soutient un entonnoir à robinet au-dessus d'un vase de Berlin. « Je vais en chercher un autre » promet-il. Dans la cave, elle se sert de l'entonnoir pour rincer les grains de blé empoisonnés. Elle récupère le liquide bleu dans le vase de Berlin. Remplace l'eau et les grains. Récupère l'eau à nouveau. La boîte de Pétri qu'elle utilise comme couvercle n'empêche pas l'eau de s'évaporer. Le vase de Berlin se vide petit à petit, le poison se concentre au même rythme. Si un jour elle devait se servir de son produit, même Hercule Poirot, dont elle a appris l'existence dans une série que jamais elle ne rate, ne trouverait rien. Vider le vase dans l'entonnoir, laisser une partie de l'eau s'évaporer, mouiller les bords de l'entonnoir pour faire descendre les cristaux qui y collent. Elle admire le bleu qui fonce chaque jour un peu plus, elle admire le poison qui se concentre dans l'entonnoir comme le sel à Guérande.

Et elle laisse tomber le support métallique avant de le ranger dans la cave, à côté du vase soigneusement lavé et de l'entonnoir qui va sécher.

– « A la télévision, un notaire a dit que si un homme aime sa femme, et tu m'as dit un jour que tu m'aimes, et ? – non, je n'ai pas changé d'avis – merci, il fait en sorte que sa femme ait de quoi vivre si jamais il doit mourir. Après tout, comme on l'a dit à la télévision, une femme qui manque d'exercice a beaucoup plus de chance de décéder jeune, je ne profiterai jamais de rien,

tout ira à Mon Amour ». Comme lui fait de l'exercice, un notaire est passé à la maison pour changer leur contrat de mariage, simplement pour faire plaisir à madame. « Donation au dernier survivant ».

Chaque jour, même si Véronique et Davina ne passent pas à la télévision, elle fait sa gymnastique pour ne pas s'empâter.

Un jour, il lui dit :

– « Petit-Dieu a deux ans dimanche, nous allons fêter ça ici ».

– « Des ballons à gonfler, oui, apporte des ballons à gonfler, du gaz, des confettis, des chapeaux en carton et des serpentins ».

Sa fille à lui l'indiffère elle, elle ne connaît pas Petit-Dieu – son petit-fils – a oublié jusqu'au visage de son gendre, mais à la télévision, elle a vu comment organiser une fête enfantine, se sera un succès. Le facteur qui passe apporte un échantillon, « 250g d'un café à réserver pour une grande occasion » dit-il. Ça la fait sourire : « Quand aurai-je une grande occasion ? En aurai-je une un jour ? » Elle descend à la cave. L'entonnoir la fascine avec ces cristaux bleus dans le fond. Elle remonte chercher le café et l'eau.

Pour un café-filtre.

Une dose de café dans le fond du Berlin, de l'eau dans l'entonnoir. Pas beaucoup, juste ce qu'il faut pour faire fondre les cristaux, redonner un belle couleur à l'eau et la laisser s'écouler dans le vase d'où elle s'évaporerait.

Où le poison restera.

L'après-midi télévision fait relâche. Aujourd'hui, elle a autre chose à faire. Elle gonfle quelques ballons. Pour l'entonnoir c'est facile, la ficelle se noue entre le robinet et le col. Hop, un entonnoir en verre qui s'envole. Le vase de Berlin est plus difficile mais suit le même chemin. Envolés, y a plus. Quand la fête est finie, que tout le monde est parti, ils ne sont plus que deux.

– « Je te fais un café ».

Le café passe. Il regarde l'eau couler sur les sucres – trois – et sourit, sa femme lui faisait des cafés-filtres, c'est la première fois que l'autre lui en fait. Oui, elle a bien changé depuis qu'elle regarde la télévision.

Pour peu, il fêterait ça comme une grande occasion. D'ailleurs, comme il ne sent plus son ulcère, il ajoute un calva au café.

À l'hôpital où on l'a emmené, il est couché. « Hémorragie interne » a dit le médecin, « aucune chance de s'en sortir ».

Sa fille à lui a un sourire étrange. Elle aime son père mais il est envahissant. Presque chaque soir et tous les samedis et tous les dimanches chez elle. Oui, il est envahissant. Pas méchant. Mais la présence quasi quotidienne de son beau-père a récemment poussé le mari à lancer un ultimatum : « C'est ton père ou moi ! ».

Comme elle ne travaille pas elle doit rester avec lui, comme elle aime son père elle ne veut pas le chasser.

Dilemme dont elle se serait bien passée.

Mais elle se dit que si son père vient à mourir, elle héritera. Oui, la tristesse de savoir la mort prochaine de son père est contrebalancée par l'argent qu'elle aura. Oui, ce soir, elle répondra à son mari, ce ne sera ni son père ni lui. Ils vivront à deux, Petit-Dieu et elle, dans la maison de son père. Et l'autre devra partir. Elle n'a pas d'argent ? Et alors ? Elle n'a jamais rien foutu de sa vie.

– « Hémorragie interne, l'ulcère de l'estomac a lâché. Le stress de la journée d'hier ? Une heure, peut-être deux. Au grand maximum ».

– « Il pourrait aller plus vite, il y a un Colombo ce soir à la télévision ».

© Christian BRISSA  
*septembre 2012*

**Troisième partie**

**Ah ! L'Amour...**





# Parlons, peu, des textes...

L'Amour avec un grand « A ».

Des historiettes peu nombreuses et légères. Ne vous en faites donc pas, il y a plus léger qui suit.



## 24

### 20 Ans après

Il y a 20 ans qu'il ne la voit plus.

Dans 10 minutes elle sera là. Il va la revoir.

Les 10 minutes sont loin d'être écoulées qu'elle est là. Elle n'a pas changé.

Elle est toujours aussi belle.

Il l'embrasse : un chaste baiser sur la joue.

- « Comment vas-tu ? »

- « Bien. Et toi ? »

Alors qu'ils vont chez elle, il apprend qu'elle est restée célibataire. Il lui apprend qu'il est dans la même situation. Ils en sont tous les 2 surpris. Il est vrai qu'ils avaient, elle un petit ami, lui une petite amie.

- « Je te sers un café ? »

Tout en le sirotant, ils papotent, se souviennent du passé. Etudiants dans des facultés différentes de la même université, ils ont partagé quelques guindailles.

Ca crée des liens. Et des souvenirs. - « Pourquoi souris-tu ? »

- « Oh, pour rien » répond-t-il.

Pourtant, il y a une question qu'il s'est souvent posée.

Un été où il faisait fort chaud, il se promenait régulièrement nu dans le studio qu'il occupait.

Elle est passée.

Plusieurs fois.

Il s'est, à chaque fois, caché, pour qu'elle ne le voie pas nu. Naturiste, sa nudité ne le gênait pas. Plusieurs copines l'avaient d'ailleurs vu dans le plus simple appareil. Mais elle, non. Il ne s'était jamais montré ou laissé voir par elle.

- « Dis moi ! »

- « Bah, rien d'important. Tu te souviens, l'année où il a fait si chaud ? »

- « Oui. Tu te promenais nu chez toi, et quand j'arrivais tu courrais pour te rhabiller. Oui, je me souviens. »

Une petite hésitation puis :

- « Et alors ? »

Lui aussi hésite un peu :

- « Et bien... je me suis souvent demandé ce que tu aurais fait si tu m'avais trouvé endormi. »

- « Tu veux dire : endormi nu sur le tapis plain ? »

- « Oui »

Elle se lève, lui attrape le bras :

- « Ici aussi, il y a du tapis. Viens. »

Avant d'avoir vraiment compris ce qui se passe, il se retrouve dans la salle de bain :

- « Déshabille-toi, couche-toi sur le tapis, je reviens dans une demi-heure. Comme ça, tu sauras. »

Sa voix est rieuse. Malgré leur âge, il pense plus à une blague de potache qu'à autre chose.

- « OK »

Elle est déjà partie : il a entendu la porte s'ouvrir, mais pas se refermer. Tout comme la porte de son studio qu'il laissait toujours grande ouverte. Blague ou pas, il a accepté, elle est sortie, il doit jouer le jeu.

Ce à quoi il ne s'attendait pas du tout.

Comme il est nu, il prend une douche rapide, sort de la salle de bain.

Personne.

Il se couche à même le sol, comme il le faisait souvent.

- « Que va-t-elle faire ? » pense-t-il.

Mais il n'a pas le temps de chercher une réponse : il s'endort pour de bon.

Elle sourit en le voyant.

Qu'aurait-elle fait il y a 20 ans ?

Rien.

Elle sourit en le regardant.

Elle le retrouve comme il y a 20 ans.

Car plus d'une fois elle est venue alors qu'il dormait. Elle se contentait de le regarder : n'avait-elle pas un petit ami à l'époque ?

Mais maintenant elle est libre.

Et lui aussi.

Jacqueline se déshabille. Lentement, sans bruit. Se couche à terre, la tête sur le ventre d'Albert.

Qui s'éveille.

Et essaye de ne pas bouger.

Mais qui ne peut s'en empêcher : sa main s'en va seule se poser sur l'épaule de Jacqueline.

C'est comme un signal, car voilà Jacqueline qui bouge elle aussi.

Avec délicatesse, elle prend le sexe d'Albert, entre ses doigts d'abord, entre ses lèvres, ensuite.

Albert est pétrifié.

Puis se détend et se laisse aller.

Se laisse aller dans la bouche chaude de sa copine. Copine qui va, ensuite, se blottir dans les bras d'Albert.

Ils restent quelques minutes sans bouger, sans parler.

Quand elle va pour se lever, il la retient, la recouche, glisse sa tête entre ses jambes, lui rend le plaisir qu'elle lui a donné.

Puis prend, dans ses bras à elle, la place qu'elle avait dans ses bras à lui.

Ils restent quelques minutes sans bouger, sans parler.

Il baisse sa tête, relève celle de Jacqueline.

Le regard qu'ils échangent est chargé d'un désir mutuel. Il lui ouvre les jambes, se couche sur elle, la pénètre. Ils échangent leur premier baiser, long, passionné, un baiser qui les entraîne au paradis.

Elle l'a sucé, il lui a fait minette, ils ont baisé.

Ces mots, qui sont ceux qu'il aurait utilisé il y a peu, lui apparaissent pour ce qu'ils sont : vulgaires, irrespectueux, ne reflétant pas la réalité.

Elle lui a donné du plaisir comme jamais on ne lui en a donné.

Il lui en a donné comme jamais il en a donné.

Ils ont fait l'amour.

Tout simplement.

Ils recommenceront. C'est certain.

Et ce sera mieux encore.

Mais pour ça, il devra la connaître, pour ça, il devra l'apprendre, pour ça, il devra la prendre.

Il est, ils sont amoureux.

Depuis vingt ans.



## 25

### Sandra et moi

Quand Sandra a jeté un regard sur moi, elle n'a pas fait que ça : elle a aussi jeté son dévolu sur moi.

Cela tout le monde l'a bien senti.

Pourtant, elle devrait savoir que je suis pour les garçons. Cela se sent, cela se voit. Et je ne m'en cache pas. Pourquoi m'en cacherais-je, d'ailleurs ?

Pauvre fille. Tout l'après-midi elle m'a fait une cour effrénée. Dans le regard des autres se lisait une question :

« Tiendra ? »

« Tiendra pas ? »

Il a fait si chaud pendant la journée, on a bu plus que de raison.

Le soir, il n'y a pas de lit pour tous. Certains devront dormir à la belle étoile. Sandra qui connaît la maîtresse de maison, s'est arrangée pour que je partage sa chambre.

Quand elle m'a demandé de l'aider à se déshabiller, j'ai ouvert l'agrafe de sa robe et descendu la fermeture Éclair de 3 cm. Pas plus. Déçue, elle est partie se cacher, se dévêtir à la salle de bain.

3 secondes m'ont suffi. Je suis au lit, sous les draps. Évidemment, comme je n'avais pas prévu de passer la nuit, je n'ai rien pour me changer.

Bon sang, j'aurais du boire un petit peu moins.

Bon sang, qu'elle est belle.

Sandra quitte la salle de bain. Qu'elle ait prévu ou non de passer la nuit ici ne semble pas avoir d'importance pour elle : elle est dans la même tenue que moi. Le plus simple appareil.

Oui, qu'elle est belle, éclairée à contre-jour, les cheveux libres. Nous avons passé une journée ensemble, j'ai l'impression de la regarder pour la première fois.

Est-ce l'alcool, sa beauté ou le désir que je sentais sourdre d'elle ? Je ne sais.

Un peu des trois, sans doute.

Beaucoup des trois, sans doute.

Mais quand elle s'est approchée de mon lit, je n'ai rien dit.

Quand elle s'est assise sur le lit, je n'ai rien dit.

Quand, après m'avoir souhaité une bonne nuit, elle s'est penchée sur moi, posant ses lèvres sur les miennes, je n'ai pas bougé.

Quand elle a fait glisser le drap et couvert ma poitrine de baisers, je l'ai laissée faire.

Je n'ai opposé de résistance que quand elle est descendue plus bas. Pas une bien grande résistance. J'ai placé mes mains à la hauteur de l'entrejambe. Elle a embrassé une main après l'autre. Cela a suffi. Elle a...

Le lendemain, il y avait quelques questions dans le regard des autres :

« À craqué ? »

« À tenu ? »

« Pour les hommes ? »

« Pour les femmes ? »

Vous le savez déjà, les gens n'aiment pas les doutes. Pour me classer, et, donc, répondre à leurs propres questions, ils ont dit :

« À voiles et à vapeur »

Moi qui ait toujours affiché... Oh, et puis bon. A quoi sert d'en parler ? Ce qui s'est passé cette nuit n'est qu'un accident.

Durant toute la matinée j'ai évité Sandra. J'ai évité les contacts « fortuits ». Sandra comprendra.

Elle aurait dû ». Mais je vois ses yeux. J'y lis la tristesse et le désarroi. Sandra ne comprend pas.

« Chassez le naturel et il revient au galop. »

« In vino veritas. »

Lequel de ces messieurs a dit ces phrases, je ne sais pas. J'ai eu mal au cœur en réalisant qu'elles étaient pour moi. Pourtant.

Pourtant, à table, j'ai réfléchi.

Après un verre de vin, j'ai perdu toutes certitudes.

Au second verre, je cherche Sandra du regard. Elle est loin, fignant de m'ignorer.

Au troisième, je cherche Sandra de la main. Elle est toute proche, me mangeant des yeux.

Au quatrième et dernier verre, je ne la cherche plus. Elle est contre moi. Presque dans mes bras.

Le soir, bien qu'il y ait de la place pour tous, certains s'en étant retournés, nous partageons la même chambre.



Sandra ne doit pas me demander de l'aider : je dégrafe sa robe et descend la fermeture Éclair de plus de 3cm.

Elle ne se cache pas dans la salle de bain.

Je la prends dans mes bras. Maladroitement.

Il faut dire que c'est la première fois que je serre ainsi une femme contre mon cœur.

Il y a 2 lits. Et nous sommes 2. Mais cette nuit, et les autres nuits, et toutes les autres nuits, nous n'utiliserons qu'un lit, n'aurons besoin que d'un lit pour 2.

Il y a 2 mois de ça.

Et aujourd'hui je visite cette salle où on va célébrer notre union.

Je regarde ces cartons d'invitation qui annoncent notre mariage. Les familles « ... » et « ... » ont le plaisir...

Le plaisir ! Tu parles. Quand j'ai annoncé mon désir de me marier à mes parents, ils semblaient contents. Je leur ai présenté Sandra...

Tout ce que j'ai entendu. Vous n'imaginez pas.

Pourquoi les parents doivent-ils régenter les sentiments de leurs enfants ?

Après tout, c'est moi, et non eux, qui vais épouser Sandra. Non ?

Enfin, j'ai tenu. Ils ont cédé.

Un mariage dans l'intimité.

Chez Sandra, ça a été différent : j'ai été tout de suite à l'aise. Notre mariage est attendu avec impatience.

Je regarde ces cartons d'invitation qui annoncent notre mariage.

Et nos 2 noms en lettres d'or au milieu :

Sandra et Isabelle.



Quatrième partie  
Un peu plus chaud



## Parlons, peu, des textes...

Ici, peu de textes aussi, on y parle d'amour, oui, mais moins de sentiments...

Des historiettes qui n'ont pas la prétention d'avoir la qualité des histoires du Divin Marquis mais qui, je pense, n'ont pas la vulgarité de certains textes qui se vendaient sous le manteau quand j'étais jeune et qui se retrouvent aujourd'hui dans les vitrines des librairies de campagne.



## 26

### Le trajet en métro

(. . .) Dans le métro qui les ramenaient chez eux, il y avait tant de voyageurs que Charlotte pouvait sentir l'odeur de Thomas collé contre elle. Fermant les yeux, elle sentit monter le désir en elle. Collant sa main sur le pantalon de Thomas, elle lui exprima son envie. Le premier moment d'étonnement passé, Thomas répondit à la caresse, et c'est sans surprise qu'il sentit la fermeture Éclair descendre. Personne ne les voyait, personne ne les regardait, dans cette masse compacte, ils étaient seuls au monde. Tout leur était permis.

Charlotte masturbait Thomas, calmement, consciencieusement, prenant autant de plaisir qu'elle en donnait.

Après quelques minutes, la voisine de Charlotte, sans doute heurtée régulièrement par le va-et-vient du coude se retourna. Les yeux. Les yeux de la jeune femme attirèrent immédiatement ceux de Charlotte qui, pour la première fois, eut envie d'une femme. L'inconnue baissa son regard, non pour fuir celui de Charlotte, mais pour savoir pourquoi elle était cognée. Ce qu'elle vit la fit sourire. Retirant la main de Charlotte, elle emprisonna le sexe de Thomas dans la sienne le caressant à son tour.

- « Il est bien dur » dit-elle à voix basse, « s'il restait ainsi, je n'aurais pas à faire nettoyer mes vêtements ».

Et reprit sa place, le dos tourné vers Charlotte et Thomas.

Prenant le phallus d'une main, Charlotte fit un geste à Thomas qui, sans hésiter obtempéra : à deux, ils soulevèrent la jupe de l'inconnue qui ne broncha pas. Écartant la ficelle du string, Charlotte enfonça le dard de Thomas entre les fesses de la dame qui eut, pour seule réaction, de se mettre sur la pointe des pieds, jambes légèrement ouvertes, pour faciliter la pénétration. Le trio n'attirait toujours pas l'attention des autres voyageurs, pourtant, si l'un d'eux avait regardé Charlotte, il aurait vu sur son visage un masque de plaisir. Collée à l'inconnue, Charlotte intima à son mari l'ordre de ne pas

bouger avant de plonger la main sous la jupe de sa voisine. Sensations bizarres, inhabituelles que celles ressenties par Charlotte. Lorsqu'elle se touche, le plaisir qu'elle ressent vient du corps, non du doigt, ici, ses doigts son devenus zone érogène à haute sensibilité : plus elle caresse, plus son propre plaisir monte.

- « Vas-y, laisse-toi aller » dit-elle à Thomas.

Le rythme de l'inconnue qui balance le bassin d'avant en arrière aide grandement Thomas qui n'a aucun problème à obéir. Le phallus fond, la verge sort, sur ses doigts, Charlotte sent le liquide chaud qui s'épand. Elle caresse l'inconnue de plus belle. En silence, ou, à tout le moins, faisant le moins de bruits possible, les deux femmes jouissent à l'unisson.

Puis, chaque chose reprend sa place.

Puis, chacun reprend sa place.

Enfin, chacun se remet à ignorer son voisin.

Jusqu'au moment de descendre. Thomas sort le premier, Charlotte le suit, se ravise, se retourne, appelle l'inconnue :

- « Tu viens, nous sommes arrivés » lance-t-elle en insistant sur le « nous ».

L'inconnue n'hésite pas une seconde, suit Charlotte, retrouve Thomas. Les escaliers mécaniques avalent les voyageurs, les laissant seuls, à trois sur le quai. Ils s'en vont, ensemble, comme s'ils se connaissaient depuis des lustres. Charlotte tient l'inconnue par la taille, son mari par la main.

- Comment t'appelles-tu ?

- Marie-Thérèse.

- Qui rit quand on la baise ; lâche Thomas.

- Ce réflexe est stupide, elle va partir, c'est sûr ; pense Charlotte qui s'arrête. Net. Mais Marie-Thérèse ne lâche pas la nuque de Charlotte. Elle continue à prodiguer ses caresses, se plante devant Charlotte :

- « Oui, » dit-elle « c'est juste. »

Puis, après un rapide baiser sur les lèvres entrouvertes d'une Charlotte toute tremblante.

- « Oui, faites-moi encore rire ! »



## 27

# Tout est dans le regard

- Non.

- Quoi non ?

- Tu n'as pas besoin de ça.

Micheline retire le slip qu'elle enfilait. Jacques le prend, ramasse aussi le soutien-gorge et lance les pièces de lingerie vers un coin du studio. Sortant du lit, il attrape Micheline, la retourne, frottant ainsi son ventre sur le dos de sa belle. Micheline sent monter le désir de Jacques. Elle le sent s'immiscer entre ses fesses.

- Arrête.

- Pourquoi ?

- En face. Les voisins. Ils vont nous voir.

La pièce est inondée de soleil. Les 2 amants doivent être visibles de loin.

- Tu vois quelque chose chez eux, toi ?

- Non.

- Pourquoi voudrais-tu qu'ils voient chez toi ?

Vaincue, plus par son propre désir que par l'argument de Jacques, Micheline se baisse, offrant généreusement sa croupe à cet homme qu'elle ne connaît que depuis quelques jours. Mais quels jours !

- Tu viens.

Les amoureux sortent du studio. Sur le chemin qui les mène de l'Hocaille au Biéreaux, les amoureux ne croisent personne. Il n'y a que peu de gens à Louvain-la-Neuve le samedi. Moins encore un samedi de juillet. Un jour de pluie, la distance aurait été parcourue en une petite dizaine de minutes. Aujourd'hui, ralentis par les baisers et les caresses, une bonne heure leur est nécessaire.

La place des Wallons, presque horizontale, est longée par la rue des Wallons, rue qui grimpe assez fort. Arrivés sur la place, Jacques et Micheline s'installent à la terrasse d'un bistrot. La place est déserte. Ils sont seuls. Micheline

s'installe le plus confortablement possible. Presqu'allongée, les jambes à peine pliées, les bras ballants sur les accoudoirs. Jacques, assis contre elle, lui tient une main que, de temps en temps, il embrasse amoureusement. Le temps s'écoule lentement. Un léger vent rend supportable la caresse du soleil.

Venant du bas de la rue des Wallons, 3 étudiants arrivent. Eux aussi ont envie de vider un verre. Quand ils voient Micheline, ils s'arrêtent. La rue des Wallons est en contrebas de la place. D'où ils sont, les 3 compères ont une vue magnifique sur les jambes de Micheline. Les jambes entières. Des chaussures jusqu'à l'endroit où, normalement, aurait dû se trouver une petite culotte.

Bien que seules les têtes passent, Jacques les a vu. C'est le moment qu'il choisit pour se pencher vers sa compagne, pour l'embrasser dans le cou, pour passer sa main sur le genou de Micheline. La réaction de celle-ci est immédiate : oubliant l'absence de sous-vêtements, oubliant l'endroit où elle se trouve, ignorant la présence de ces 3 spectateurs, elle se cambre sur sa chaise, ouvre les jambes, laisse la main de Jacques remonter sur sa cuisse. Quand elle sent les doigts la pénétrer, elle se cabre. Ferme les jambes. Se refuse. Puis s'abandonne. Écartant les jambes plus encore, elle cherche la bouche de Jacques, la trouve, la prend, la visite. Un baiser passionné, d'une passion exacerbée par la caresse sous la jupe.

Quand elle ouvre les yeux, Micheline voit les curieux. Elle se redresse sur sa chaise, arrêtant net le spectacle improvisé. Jacques passe la main sur le visage de sa Dulcinée, la calme, la rassure.

- Regarde leurs yeux. Comme ils brillent. Je parie que c'est la première fois qu'il voient une femme s'abandonner comme tu le faisais.

Micheline se lève.

- Je vais chercher un autre verre d'eau.

Quand elle revient, les étudiants sont toujours là. Ils attendent une suite. Suite qui ne viendra pas. Ce n'est pas le genre de Micheline. Arrivée près de Jacques, elle le regarde silencieusement, ne sachant vraiment pas quoi dire. Il le savait, c'est certain. Pourquoi l'a-t-il caressée devant ces inconnus. La bosse du pantalon lui prouve que si elle a aimé, lui aussi. Elle est incapable de lui faire le moindre reproche, dépose les verres et s'assied.

- Tu ne vas pas t'asseoir comme ça. Tu vas faire des plis à ta jupe.

Non seulement Jacques savait, mais, de plus, il veut recommencer. Micheline hésite. Une fois de plus, le désir est le plus fort. Regardant Jacques dans le blanc des yeux, elle se relève, remonte sa jupe haut, très haut, se rassoit, prend la main de Jacques, la dépose sur son sexe baigné de lumière et d'humidité, ferme les yeux, se laisse faire. Il ne faut pas longtemps pour qu'elle jouisse. Radieuse, elle regarde ces étudiants dont la présence a, elle en est certaine, augmenté son plaisir. Cela la surprend. Jouir comme elle vient de le faire est une première. Elle retire la main de Jacques, lentement, regardant les voyeurs

occasionnels, elle plie les jambes, ramène les pieds sur la chaise, offre sa chatte au regard. De les regarder qui l'admirent, qui envient Jacques, lui donne envie de recommencer. Seule. Cette fois ce sont ses doigts qui farfouillent la toison, pinçotent le clitoris, la forcent à respirer plus vite.

Soudain, sans que rien le laisse présager, Micheline vide son verre d'un trait et se lève.

- Bois ! Viens !

Ce dernier mot, bien qu'adressé à Jacques, est dit en regardant les 3 hommes.

- Viens je te dis.

- Tu es pressée.

- Oui. Viens.

Micheline est déjà partie. Elle remonte vers la place des Sciences. S'arrête, se retourne : Jacques arrive, les 3 imbéciles, comme les convoyeurs, attendent.

- Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Même Jacques a compris. Cette question ne lui est pas adressée. C'est presque un ordre donné aux 3 inconnus. Eux aussi ont compris. Ils suivent.

Micheline est heureuse. Elle sait ce qu'elle veut faire. Jacques l'ignore. Cela ne l'empêche pas de suivre joyeusement. Arrivée sur la place en bois, Micheline se retourne, vérifie. Oui, ils sont encore là. Pour être certaine qu'ils ne partent pas tout de suite, Micheline fait mine de ramasser une pièce de monnaie. Les jambes entrouvertes, tendues, ce qu'elle montre confirme l'impression qu'avaient les étudiants : c'est bien eux qu'elle attend.

C'est presque en courant que Micheline descend dans le parking sous la place. Quand Jacques la rejoint, elle lui saute au cou, l'embrasse, se fait chatte, caresse le pantalon. Puis, elle ôte sa jupe qu'elle dépose sur le capot d'une voiture.

- Viens. J'attends.

C'est pour le coup que Jacques est étonné. La surprise est de courte durée. Il enlève le t-shirt de Micheline qui se couche sur la jupe, laissant libre le passage vers l'objet de tous les désirs. Jacques la prend. Un des étudiants s'approche, fermeture Éclair ouverte, le sexe à la main. Il espère que la bouche de Micheline calme ses ardeurs. Il n'en est rien.

- Non ! Regarder, mais pas toucher.

L'inconnu ne comprend plus. Cette femme se montre, les appelle, les attend, et quand ils sont là ils ne peuvent pas la baiser.

- Baisse ton pantalon et approche.

Micheline sait ce qu'elle veut : être regardée pendant que l'homme de sa vie lui fait l'amour. Pas question de participer, mais pas question non plus de laisser ses invités avec une telle trique. Pendant que Jacques s'active en elle, elle masturbe le plus proche des spectateurs, spectateur qui se laisse aller sur la carrosserie. Cette même carrosserie qui accueille rapidement une deuxième

trace. Le dernier, le plus jeune, n'a pas su attendre, ce qu'il voit l'excite tellement qu'il éjacule sans l'aide de personne.

Nos 5 personnages sont satisfaits. La jeunesse aidant, les 3 étudiants remontent de bonnes dispositions.

- Je peux ?

Micheline regarde Jacques qui acquiesce. Reprenant les jeunes un par un, elles les vide une seconde fois. Ce petit travail manuel terminé, elle remonte les pantalons.

- Et maintenant, laissez-nous. Une prochaine fois peut-être ?

Micheline n'a pas envie de se rhabiller. Elle se frotte à Jacques, elle en redemande. Ils ont eu la paix pendant une petite demi-heure, maintenant, une voiture arrive. Micheline ne cherche pas à se cacher. C'est nue que les phares l'éclairent. Le moteur s'arrête, un couple âgé sort du véhicule.

- Espèce de cochons, vous ne savez pas baiser ailleurs. Je vais à la poste, si, quand je reviens, vous êtes encore là, j'appelle la police.

L'homme quitte le parking, laissant à sa femme le soin de veiller « à ce que ces animaux en rut ne s'approchent pas de la voiture et qu'ils s'en aillent ».

- Je crois qu'elle n'a jamais vu ce que je vais lui montrer.

- Que veux-tu faire ?

Pour toute réponse, Micheline s'assied, les fesses sur les talons, baisse le short de Jacques et entreprend une fellation. La femme ne bouge plus. Quand Micheline tourne la tête vers elle, elle lui trouve le regard qu'avaient les étudiants.

- Attend, nous sommes trop loin d'elle, elle ne nous voit pas convenablement. Prenant Jacques par la main, elle passe à côté de la femme pour se retrouver dans les escaliers. La lumière du jour éclaire le couple qui reprend la pose. Subjuguée, la quinquagénaire les admire, les envie presque. Quand Jacques se laisse aller, Micheline, la bouche pleine approche de l'inconnue, l'embrasse, partageant ainsi ce que Jacques lui a donné. La femme ne recule pas, rendant même son baiser à Micheline.

- C'est bon, n'est-ce pas ? Vous devriez essayer avec votre mari.

Micheline reboutonne sa jupe, remet son t-shirt et s'éloigne de la dame, faisant mine d'utiliser une autre sortie.

A peine se sont-ils éloignés que les tourtereaux entendent le mari.

La femme a envie d'essayer avec son mari. Pourquoi pas ici, maintenant ? L'endroit semble propice. Elle ouvre la voiture, allume les phares, referme la portière. L'homme se demande ce qui se passe. La dame cherche Micheline du regard, ne la trouve pas. Dommage. Cette jeune femme aurait vu qu'elle aussi en est capable. Et, obéissant à un désir qu'elle avait toujours considéré être contre nature, elle se baisse, sort le sexe de son mari, le prend en bouche. Pendant qu'elle s'occupe, la dame voit alors Micheline. Celle-ci n'a rien trouvé

de mieux, pour faire savoir qu'ils sont encore là, que d'allumer une cigarette. La dame se relève, remonte sa jupe et prend, difficilement, la position qu'avait Micheline. C'était bon, ce sera meilleurs. Ce qu'elle a goûté ne peut ressembler à ce que l'homme qu'elle aime va lui donner. Dire qu'il y a une bonne dizaine d'années, elle avait souvent la migraine. Dire que ça fait une petite dizaine d'années que son mari ne lui demande plus rien, rebuté par la constance des refus. Elle sait que ce soir elle n'aura pas la migraine. Demain non plus. Elle se rend compte qu'elle s'est trop souvent refusée à cet homme. Maintenant qu'elle le suce avec amour, elle se le reproche. Que n'a-t-elle rencontré ces gens plus tôt.

- Maintenant, que fait-on ? - Rentrons. A peine arrivés chez eux et déjà déshabillés, dans le noir, Jacques attrape Micheline, la retourne, frottant ainsi son ventre sur le dos de sa belle. Micheline sent monter le désir de Jacques. Elle le sent s'immiscer entre ses fesses.

- Arrête.

- Pourquoi ?

- En face. Tout en écartant les rideaux, elle ajoute : « Les voisins. Ils vont nous voir ».



## Le parking des anges

Il est parti pour deux nuits. Deux nuits que nous ne pourrions passer ensemble.

Entre ces deux nuits, il y a un jour. Un jour complet. Rien que pour nous. Tu m'as dit « Viens demain matin, je t'attends ». Tu ne m'as pas donné d'heure, je suis venu tôt, très tôt. La porte est ouverte, je grimpe les escaliers en silence pour arriver à la chambre dont la porte est entrouverte.

Tu dors.

Étendue sur le dos, le drap ne cachant pas grand chose, tu rêves. Je ne sais pas de quoi, mais le rythme de ta respiration me dit que tu ne rêves ni du bureau ni de la pluie ou du beau temps. Les jambes dont une seule est couverte par le drap ne sont pas fermées, laissant voir ton sexe attirant. Plus haut, le ventre est à peine couvert, le drap s'arrête sous un sein, sein que ta main recouvre, sein dont tu pinces délicatement le téton. Non, tu ne penses pas au bureau. Je me déshabille en silence, mes yeux ne te quittent pas. Je te regarde, je t'écoute, je m'assieds à tes côtés. J'ai envie de t'embrasser. Je me retiens pour te laisser faire, te laisser bouger, te laisser vivre ton rêve. Mais les mains sont difficiles à retenir, mes doigts surtout. Ils ont envie de jouer. Ils partent seuls. L'index glisse sur ta vulve, descend assez loin, là où les lèvres sont ouvertes. Il entre. Lentement, avec toute la douceur du monde, il entre. L'humidité qui l'accueille le rend plus hardi. Il remonte, mouillé et heureux, glissant dans ta fente qui s'ouvre pour lui, le laisse passer. Les jambes s'ouvrent un peu plus, tu souris dans ton rêve, tu es heureuse de me sentir, de sentir mon doigt qui atteint le clitoris. La caresse se fait précise, insistante. Une main, une seule pinçotte un téton, l'autre ne bouge pas, comme si, même dans ton rêve, tu ne pouvais avoir trois mains sur ton corps. Soudain, sans prévenir, ta main libre vient se coller sur ton sexe. Je retire la mienne quand tes doigts se mettent à jouer, à tourner, à pincer. De temps à autre, tu mouilles ton doigt en l'enfonçant dans ta source. J'ai du mal à

te suivre, je ne sais plus où je dois poser les yeux, ton corps tout entier est devenu plaisir. Tu te tournes sur le côté, serrant le drap entre tes cuisses. Tu jouis presque en silence, les spasmes de ton corps me le confirment, tu es arrivée à un grand bonheur. Et tu t'endors. Je te regarde encore, toujours silencieux, toujours avec cette envie de t'embrasser. Pourtant je ne veux pas t'éveiller.

Ma main repart à l'assaut de ton corps, mes doigts se glissent entre tes fesses pour rejoindre ton sexe qu'ils pénètrent. Avec moins de douceur que la première fois, avec plus de détermination, ils sont deux à te fouiller. Les gémissements reprennent aussitôt. Cette fois je me rejoins dans ton rêve. Tu te couches sur le ventre, tes mains agrippent ton oreiller, tes cuisses s'ouvrent pour me faciliter le passage, ta croupe se redresse. Quel spectacle. Son et lumière. Tu flattes mes oreilles, tu t'offres à ma vue.

- Continue.

Depuis combien de temps es-tu éveillée, je n'en sais rien. Je pense que tu ne le sais pas non plus. Tu t'éveilles avec mes doigts qui te caressent dans un va-et-vient jouissif, avec une main qui caresse ton dos ou tes fesses, un matin de pur plaisir.

- Viens en moi. Viens. Entre là où il y a de la place, où l'entrée est libre.

- Tu m'as dit avoir essayé une fois. Tu m'as dit que tu n'as pas aimé. Et tu veux que...

- Oui.

Maladroitement j'essaie, je tente, je réessaie et retente encore.

- Attends!

Tu me forces à me coucher sur le dos, tu prends mon sexe en main, cette main si douce lui donne confiance et prestance puis tu te mets à califourchon sur moi. Tu guides mon sexe vers cette entrée que je ne connais pas, tu t'assieds. J'entre. J'entre et tu te penches. Je te caresses du pouce mais il n'y a pas beaucoup de place pour bouger, pas beaucoup de place pour te caresser vraiment. Alors tu te penches en arrière, tu ouvres tes jambes autant que possible, tu t'appuies sur une main tandis que l'autre va vers ton sexe.

- Tu aimes regarder, alors regarde et ne bouge pas.

C'est la deuxième fois que tu te masturbes devant moi aujourd'hui mais cette fois tu le sais.

Tu te doigtes avec délicatesse, tu te doigtes avec vigueur, lentement, rapidement, le rythme varie sans cesse. Tu coules avec délicatesse, tu coules sur mon bas-ventre, je sens ton plaisir. Tu bouges, imprimant un mouvement tournant à ton bassin, tu bouges avec délicatesse, tu bouges avec insistance, je sens mon plaisir. C'est la première fois que je me laisse faire, moment agréable. Très agréable même.

- Je vais me laisser aller.



- Pas tout de suite, attends.

Tes doigts s'activent alors, je suis trempé, tu dances plus vite.

- Maintenant. Oui.

Je me laisse aller, tu me sens jouir en toi, tu cries de plaisir. Les sauts de ton corps sont nombreux. Cette fois, ton bonheur est complet. Lentement, tu te penches vers moi, lentement tu approches ton visage du mien, tu prends ma bouche, tu prends ma langue, le baiser est long, passionné, partagé.

- Bonjour mon chéri.

- Bonjour mon ange.

Tu allumes la radio et tu te couches près de moi, contre moi.

« Sur le parking des anges  
Plus rien ne les dérange  
La folie les mélange  
C'est la nuit qui les change  
Sur le parking des anges  
Deux anges au petit jour  
Ont fait l'amour, ont fait l'amour »



## 29

# Rien que pour toi

Aujourd'hui, je ne vais pas travailler, je vais à un enterrement.  
Il y a plus joyeux pour occuper sa journée, même si les enterrements sont souvent joyeux.  
Et puis, il n'habite pas loin.  
Et je l'aime.  
Alors, la crémation entamée, je vais m'éclipser.  
J'irai chez lui, nous n'aurons pas beaucoup de temps, pas assez pour faire quelque chose à l'aise.  
J'irai chez lui pour le voir, le regarder, lui dire « Bonjour », lui dire « Je t'aime » et l'embrasser.  
Oh oui, le serrer dans mes bras, lui donner à me humer pendant que je lui retourne la pareille, être contre lui, tout contre, pendant que lui est contre moi, tout contre.  
Être l'un contre l'autre, à nous embrasser, nous renifler, nous chercher des mains et du regard, nous caresser des mains et des yeux. Moments de bonheur infini.  
Mais nous n'aurons pas le temps pour plus, pas le temps pour autre chose.  
Malgré nos envies, malgré nos désirs.  
Et j'ai quitté le groupe, je suis monté dans ma voiture et j'ai foncé chez lui.  
Pour dix minutes et une tasse de café.  
Plus pour les dix minutes que pour la tasse de café.

Son sourire.  
La cérémonie de ce matin est oubliée.  
Ses yeux amoureux.  
Oubliés les pleurs des proches du mort.  
J'ai bien fait de venir.  
Pas le temps de lui dire un mot.

Je suis entrée, un baiser passionné, puis, sa main sur ma bouche il m'a collée contre la porte. Je ne bouge plus. Pas envie.

- Ma douce, je sais que nous n'avons pas le temps, que tu vas me donner 36 raisons pour te justifier ou essayer de te justifier mais on ne va pas perdre de temps à parler...

Pendant qu'il me dit ces mots, sa main libre s'occupe de mon pantalon, elle libère, un peu, mon slip. Je ne sais pas s'il est en dentelle ou en coton, lui non plus, il ne regarde pas, seule sa main s'active, ses yeux sont plongés dans les miens. - ... alors nous ne parlerons pas ...

Son corps est sur le mien, impossible de m'échapper. Si je le voulais vraiment, oui. Mais je ne le veux pas.

- ... l'odeur de ton désir est arrivée avant toi ...

Il a raison. Je suis venue pour dix minutes, pas pour une tasse de café. Et il le sent. De loin.

- ... et tes désirs, ma douce, surtout ceux-là, sont des ordres auxquels je n'ai pas envie de résister.

Sa main est dans mon slip. Un doigt dans ma fente. Je suis mouillée. Déjà. Ça le fait sourire. Pas le sourire satisfait du play-boy qui a emballé une greluche, non, le sourire amoureux de l'homme qui m'aime et qui va me donner du plaisir.

J'ai envie.

J'ai plus qu'envie.

C'est devenu un besoin.

Il me tient toujours, je ne peux toujours pas parler, je n'en ai ni l'envie ni le besoin. Je ne sais toujours pas bouger, je n'en ai ni l'envie ni le besoin. Il me viole avec mon accord. Un faux viol, un vrai bonheur.

Son doigt monte, descend, s'attarde où il faut. Et, surtout, comme il faut.

Le plaisir monte, ne descend pas, c'est vraiment comme il faut.

C'est vraiment ce qu'il me faut.

- ... Jouis, laisse-toi aller au plaisir, nous n'avons pas beaucoup de temps, tu le sais. Alors, laisse-toi aller.

Il me dit ça avec douceur, ce n'est pas un ordre, c'est un souhait. Il adore me regarder quand l'orgasme me submerge, quand mes jambes s'affolent et me refusent leur soutien. Et, quand dans ma tête, je crie « Maintenant », il l'entend. Son doigt accélère le mouvement, accélère un peu la pression.

Il ne me lâche pas.

Alors que je m'attends à être libérée, il me tient encore. Il me fouille. Ses doigts sont entrés en moi. Bon sang, le plaisir est trop fort, il doit arrêter mais il continue.

Je ne sais pas jusqu'où il veut aller. Lui semble le savoir.

Il me libère de la douleur qui approche, ses doigts sortent de mon sexe qui dégouline à mouiller mon pantalon à peine baissé.

Il sent sa main.

L'odeur, cette odeur que je n'aime pas parce que je la trouve trop forte, trop prenante, le rend complètement dingue.

Je m'attends à ce qu'il suce ses doigts mais, étrangement, il n'en fait rien.

Enfin, il libère ma bouche. J'aimerais lui dire le bonheur d'avoir joui sous sa caresse mais je n'ai pas le temps. Il empoigne mes cheveux par la queue qui les maintient et tire. Il me tire vers la porte.

J'aime un peu de piment dans nos relations amoureuses mais là, pour la première fois, il cherche à faire mal. Je ferme les yeux, il sait ce qu'il veut, je n'ai qu'à attendre, je l'apprendrai. Mais la douleur qui me pousse à fermer les yeux me force à ouvrir la bouche pour lui dire ma douleur.

C'est ce qu'il attendait le salaud.

Il met sa main poisseuse dans ma bouche.

Je n'aime pas l'odeur de ma chatte en chaleur, alors, le goût, n'en parlons pas.

- ... Lèche...

C'est la première fois qu'il me donne un ordre que je ne pourrai pas discuter ou refuser.

- ... et n'avale pas ...

Je sens bien que le plaisir qu'il m'a donné s'estompe mais j'obéis. Il n'a jamais été, et ne le sera jamais, brutal avec moi. Aujourd'hui, nous avons peu de temps et lui n'a aucune envie de discuter.

Je ne discute pas non plus, je suce ses doigts.

Il les sort lentement de ma bouche.

- ... On y retourne.

Sa main reprend la place qu'elle occupait quelques secondes avant et sa bouche se colle contre la mienne, sa langue ne force pas le passage, un baiser, le premier comme ça.

Ma bouche a le goût de mon sexe. Et il aime ça.

Il avait prévu de me faire jouir deux fois tout en sachant que je ne le supporte pas. Il a diminué mon plaisir après l'orgasme pour m'envoyer une seconde fois au Paradis.

Non, ce n'est pas un salaud.

Un diable, tout au plus.

Cette fois, je pousse mon sexe en avant pour lui faciliter l'entrée. J'écarte les pieds comme je le peux pour le laisser entrer. Nos langues s'affolent, je sens qu'il se retient de gémir, il ne veut pas arrêter ce baiser. Magique.

Faire l'amour à quelqu'un qu'on aime a quelque chose de magique. Ce goût qui me dérangeait, qui a fait tomber mon excitation ne me dérange plus. Il fait monter son excitation. Et la mienne suit la sienne. Dépasse la sienne.

Mes seins partent en avant pour augmenter, si c'est possible, le contact avec l'amour de ma vie. Je les sens pointer dans mon soutien-gorge, je les sens comme s'ils étaient nus contre sa peau.

Je gémiss, je plane, je jouis une deuxième fois en moins d'une minute.

Ses doigts me pénètrent une nouvelle fois.

Je suis prête. La bouche entrouverte, je les attends ces doigts. Je n'aime pas ni leur goût nie leur odeur. Je suis prête.

- ... Suce.

Ses mains sont sur mes épaules, une légère pression suffit à me faire comprendre.

Ma bouche se referme, mes yeux se baissent.

Cette fois, c'est mon tour. Enfin.

Son sexe est dressé, il me l'offre, le veut en moi.

Je me baisse, je le prends avec amour entre mes doigts, entre mes lèvres.

Il n'a pas pris de douche, son odeur, la vraie, m'a enivrée pendant qu'il s'occupait de toutes mes lèvres en une fois, mais il s'est préparé à me voir. Il a rincé sa queue et, délicate attention, il a lavé ses poils pubiens avec « L'Homme libre ».

Le mélange de ces deux odeurs, la sienne et celle, légère, du savon, me font chavirer.

Alors que je suis encore au Paradis où m'ont portés ses doigts et sa langue, je m'occupe de lui avec amour.

Il veut jouir dans ma bouche, j'ai envie de le recevoir.

Je l'entends gémir sans retenue. J'entends son souffle qui s'accélère. Oui, il est déjà très loin. Le mélange langue et parfum de ma chatte l'a amené aux portes de ce Paradis où je vais le faire entrer.

Ma langue s'active autour du gland gonflé. La première goutte, qui attendait, est avalée avec délice.

Si lui aime mon goût, j'aime le sien.

Le prendre en bouche est un plaisir pour tous les deux.

Plus ma langue s'occupe de lui, plus mon plaisir monte.

Et il le sent.

- Nous y sommes presque.

Nous. Il a dit nous, pas je, oui, il me connaît mieux qu'on pourrait le penser.

Ma langue suffit à le renseigner sur mon état d'excitation et oui, j'y suis presque.

- J'arrive.

Moi aussi.

- J'y suis.

Moi aussi.

Et je me mets à trembler.

Jouir de donner du plaisir. C'est avec lui que j'ai découvert cette façon d'avoir du plaisir. J'ai découvert tant de façons d'avoir du plaisir avec lui...

Je jouis en silence pour ne pas lâcher sa queue. Et il est là.

Le premier jet est chaud et puissant. Il m'envoie un étage plus haut. Je ne suis plus au 7ème ciel, je suis au-dessus.

Je voudrais le regarder pendant qu'il se laisse aller.

Mais je me retiens.

Je l'écoute.

Et ne me retiens pas.

Donner et recevoir.

Lui donner et le recevoir.

Quel bonheur de le vider jusqu'à la dernière goutte. De ne rien lui laisser.

Tout à l'heure, il ne voulait pas que j'avale mon liquide, je n'avale pas tout le sien.

J'en garde en bouche en me relevant. Je suis habillée mais je me sens nue.

Nue contre lui.

Je suis redressé, sa main descend vers mon sexe.

Non.

Je le recule.

Puis me ravise.

Je pousse mon sexe en avant, je le lui offre. Il sourit, il est heureux.

Ses doigts sont dans ma fente. Avec douceur, ils montent et descendent.

Suffisant pour me maintenir où je suis.

Ma langue joue avec le peu de sperme que j'ai conservé. Avant d'avaler, il a peut-être envie de m'embrasser.

Je pose ma tête sur son épaule, je profite de l'instant présent.

Avec douceur, ses doigts m'aident à descendre lentement, plus lentement que s'ils ne me touchaient pas. Je me laisse faire.

Oui, je profite de l'instant présent.

Lui aussi.





**Cinquième partie**  
**Pour me détendre**



## Parlons, peu, des textes...

Vous avez eu chaud ? Je m'en vais vous refroidir.

Peu de textes, mais leur fonction est d'évacuer.

Rien d'autre...

Évacuer ses sentiments après le 11 septembre dont l'année n'est pas à donner tant ce jour a marqué le Monde depuis,

Évacuer ses sentiments après le décès de mon père, un décès si rapide que personne n'a pu s'y préparer.



## 30

# Hélène et Papy

« Il était une fois... »

« Il était une fois... », car toutes les belles histoires commencent par « Il était une fois... », et, ceci, est une belle histoire.

« Il était une fois... » donc,  
une femme,  
mariée.

Mariée à un pilote de la SABENA.

On aurait pu croire qu'elle avait la vie facile.

Pensez : le salaire de son époux est suffisant pour lui permettre de ne pas travailler, les billets d'avion, elle les paye moins cher que le quidam, elle a d'autres avantages.

Bref, sa vie est belle.

Sa vie serait belle si la maladie n'en avait décidé autrement.

Le mari tombe malade. Une longue maladie : le cancer.

Quinze années qu'elle s'est occupée de son « mourant ».

Quinze années qu'elle s'est préparée à la mort de son mari.

Quinze années qu'elle a soigné un homme qui ne marchait plus, ne se lavait plus seul, avait besoin, pour chaque acte « normal » de la vie quotidienne de l'aide d'une personne acceptant de lui venir en aide.

« Il était une fois... »

« Il était une fois... », car toutes les belles histoires commencent par « Il était une fois... », et, ceci, est une belle histoire.

« Il était une fois... » donc,  
un homme,  
marié.

Marié à une infirmière.

On aurait pu croire qu'il avait la vie facile.

Pensez : le salaire de son épouse est suffisant pour lui permettre de ne pas travailler. Enfin, s'ils n'étaient restés qu'à deux. Mais ils ont quatre enfants. Il travaille, et gagne bien sa vie. Ça compense.

Bref, sa vie est belle.

Sa vie serait belle si la maladie n'avait décidé autrement.

L'épouse tombe malade.

Une maladie qui peut être longue : le cancer.

Quinze mois qu'il s'est occupé de sa « mourante », ma mère.

Quinze mois qu'il s'est préparé à la mort de sa femme.

Quinze mois qu'il a soigné une femme qui a du s'aliter, ne se lavait plus seule, avait besoin, pour chaque acte « normal » de la vie quotidienne de l'aide d'une personne acceptant de lui venir en aide.

« Il était une fois... »

« Il était une fois... », car toutes les histoires, même celle de sorcières et de mauvais génies commencent par « Il était une fois... », et, ceci est une histoire de sorcières et de mauvais génies.

« Il était une fois... » donc,

un couple,

une femme et un homme,

elle et mon père.

Pas mariés officiellement.

Ils n'ont pas eu la vie facile.

Pensez : ils se sont rencontrés après avoir perdu leurs conjoints respectifs, quatre enfants chez l'un, l'impossibilité d'en avoir chez l'autre, tous deux pensionnés, leurs revenus sont réduits. Enfin, s'ils se marient. Car la pension d'un pilote est importante, celle d'une infirmière l'est moins, mais pas tellement. S'ils se marient, ils ne gardent que la pension à laquelle ils ont droit pour leur travail. Ils perdraient la pension de leurs conjoints respectifs.

Le mariage, pour l'Eglise, est un acte personnel. Le curé n'est là que pour officialiser l'acte. Les témoins ne sont là que pour témoigner, non du mariage, mais de l'officialisation.

Ils se sont mariés.

A deux.

Entre eux.

Sans « Monsieur le Maire ».

Sans témoin.

Juste le curé.

Pour une histoire de « gros sous ».

Pour une histoire de pension à ne pas perdre.

Il était heureux.

Pensez : il n'a pas oublié sa première femme, ma mère, mais il a fini par accepter sa mort. Il a rencontré une femme, une veuve, qui a accepté de partager, non sa vie, mais ce qui lui restait de temps à vivre. Une femme qui a accepté de partager ses souvenirs. Et leur douleur.

Elle était heureuse.

Pensez : elle n'a pas oublié son premier mari, mais elle a fini par accepter sa mort. Elle a rencontré un homme, un veuf, qui a accepté de partager, non sa vie, mais ce qui lui restait de temps à vivre. Un homme qui a accepté de partager ses souvenirs. Et leur douleur.

Ils étaient heureux.

Pensez : malgré leur âge, ils sont tombés amoureux. Comme des gamins. Ils ne savaient plus vivre l'un sans l'autre.

Elle lui faisait des petits plats, pas tous les jours, car elle mange peu, lui à peine plus.

Il lui offrait des fleurs. Deux fois par semaine. Un beau bouquet.

Heureux, ils auraient pu le rester.

Mais la maladie, le cancer, encore lui, est intervenue.

Au retour d'un voyage en Tunisie.

Mon père s'est senti mal : il lui faut marcher avec des béquilles.

Mon père s'est senti plus mal encore, il lui faut entrer à l'hôpital.

Quinze jours.

Quinze jours qui ne sont pas suffisant pour la préparer à la mort de son homme.

Quinze jours qu'elle passe à l'hôpital, à attendre l'« opération » qui va le sauver, le remettre d'aplomb, le ramener chez elle, chez lui, chez eux.

Quinze jours après son retour de Tunisie, mon père est enterré.

Rentré le cinq juillet, mort le dix-sept, il est enterré le dix-neuf.

Le dix-sept août, il aurait eu quatre-vingt quatre ans.

Elle est plus âgée que lui.

Elle n'a plus l'âge de refaire sa vie.

Elle n'a plus l'âge d'être heureuse.

Elle n'a plus l'âge d'essayer d'être heureuse.

Elle,

et je ne sais comment je dois l'appeler :

maman,

non,

car ce n'est pas ma mère,

belle-maman,  
non,  
car ils ne sont pas mariés,  
Hélène,  
peut-être.  
Car tel est son prénom,  
Hélène, donc,  
est à l'hôpital.  
Cette fois, ce n'est pas le cancer.  
Ce n'est pas mieux.  
C'est tout aussi définitif.  
Hélène est enfermée.  
L'asile psychiatrique est sa nouvelle demeure.  
La folie l'a prise.  
Définitivement.

Et je ne lui ai jamais dit que je l'aimais.

Ce n'est pas une excuse,  
juste un constat.



# 31

## Pour la gloire de Dieu

*Le décor :*

*il est simple, les murs sont gris, des gris sombres, sur le mur du fond, une porte, sur un des 2 autres murs, une fenêtre cachée par un rideau, seule tache de couleur du décor.*

*L'éclairage :*

*si une simple lampe nue pend du plafond, il faut faire en sorte que la pièce soit claire.*

*Les personnages sont au nombre de 2 :*

*l'un couché à terre sur le dos, il bouge un peu, visiblement il s'éveille ; l'autre, debout l'observe en silence.*

- Où suis-je ?

- Chez moi.

- Pourquoi suis-je ici ?

- Réfléchis ! Rappelle-toi !

*(Après hésitation)*

- Je me souviens. J'étais dans un avion. *(Un temps)* L'avion est tombé.

*(Un temps)*

Non, il n'est pas tombé. C'est moi.

C'est moi qui ai fait tomber l'avion.

- La mémoire te revient. Continue.

- J'ai lancé l'avion sur un bâtiment. L'avion et ses passagers. L'avion, ses passagers et mes frères aussi. Mes frères, où sont mes frères ?

- Ne t'en fais donc pas pour eux. Ils sont accueillis eux aussi.

- Qui es-tu ?

- Je suis le maître des lieux.

- Où suis-je ?

- Je te l'ai déjà dit : chez moi. Cesse de poser des questions. Réponds plutôt

aux miennes ! Pourquoi as-tu fait ce que tu as fais ?

- Pour la gloire de Dieu.

- Pour la gloire de Dieu ? Tu es sûr ?

- Oui, sinon, pourquoi l'aurais-je fait ?

- Pourquoi ? Mais c'est à toi de le savoir ! Et c'est à toi de me le dire.

- Pourquoi ? C'est difficile à expliquer. C'est difficile à comprendre.

*(Un temps)*

Surtout pour quelqu'un qui ne me connaît pas.

*(L'homme tourne la tête et regarde son interlocuteur pour la première fois)*

Mais ! je te connais. Enfin, je veux dire : ton visage ne m'est pas inconnu. Je ne sais plus d'où, mais j'en suis certain : je te connais.

- Ainsi, tu me connais. Il ne doit donc pas être difficile de t'expliquer.

- Qui es-tu ?

- Je te l'ai déjà dit : le maître des lieux. Cela doit te suffire. D'autant plus que tu affirmes me connaître.

*(Une longue hésitation)*

- Te connaître n'est peut-être pas le mot. Te « reconnaître » serait plus correct.

- Tu as raison : me reconnaître est bien le plus important.

- Toi, maître des lieux, tu as besoin de reconnaissance ?

- J'ai besoin d'être reconnu, dans tous les sens du terme, par ceux que j'accueille. Regarde-moi.

Qui suis-je ?

*(L'homme examine longuement son interlocuteur)*

- A voir ton visage, à n'en pas douter, tu es un frère.

*(Un temps)*

Mais tes vêtements. Non, tes vêtements ne sont pas ceux d'un frère. Des vêtements de sport, d'une équipe, laisse-moi bien voir pour être certain, *(son interlocuteur écarte un bras pour montrer l'insigne qu'il porte sur la poitrine)* d'une équipe Israélienne.

*(L'homme se recule brutalement)*

- Tu disais me connaître. Tu allais me reconnaître. Et un vêtement te fait reculer.

Te ferais-je peur ?

- Tu ressembles à un frère. Et tu portes des vêtements d'incroyant.

- Existente-ils vraiment ces vêtements d'incroyants ?

Existe-t-il des vêtements de croyants ?

Les tiens, sont-ils de croyants ou d'incroyants ?

- Les miens ne comptent pas. Pour tuer, pour la gloire de Dieu, il m'a fallu ruser, il m'a fallu tricher, me grimer, porter des vêtements d'incroyants !

- Tu portes des vêtements d'incroyants et tu dis croyant. Les vêtements sont-

ils les garants de ta croyance ?

Dieu serait-il différent si au lieu de pantalons tu portais une jupe ?

Dieu serait-il différent si au lieu d'un vêtement de sport je ne portais rien ?

Nu comme un vers, nu comme au moment de la Création ?

- Je ne sais, je ne peux répondre à cette question. Les docteurs de la loi ne m'ont autorisés à me cacher que pour me permettre de tuer pour la gloire de Dieu.

- Pour la gloire de Dieu ! Tu n'as que ce mot à la bouche : Dieu. Lequel ? Dieu est unique. Il n'est qu'un dieu pour les Juifs : Jéhovah, il n'est qu'un dieu pour les Chrétiens : Dieu, il n'est qu'un dieu pour les Musulmans : Allah ! Dieu est unique. Il n'est qu'un dieu. Un seul. A qui les hommes donnent un nom différent. Maintenant que tu es mort cela ne doit pas être d'une grande importance. Non ?

*(Long, très long silence)*

- Un seul dieu. Un même dieu pour tous. Nus, les hommes pourraient donc respecter Dieu autant que s'ils étaient couverts ! C'est maintenant que je suis mort que je l'apprends. Maintenant que je suis mort cela ne devrait pas être d'une grande importance. Maintenant que je suis mort cela est important. Toute ma vie j'ai respecté Dieu. Je l'ai prié 5 fois chaque jours, comme on me l'a appris. Je n'ai jamais regardé la femme de mon voisin, comme on me l'a appris. Je n'ai jamais bu une goutte d'alcool, comme on me l'a appris. Je...

- Tu ! Tu ! Tu n'as jamais respecté Dieu : tu n'as respecté que les préceptes de la religion : les apparences. Dieu est dans chacune de ses créatures : pour prier, inutile de te tourner dans une direction bien précise. Tu n'as jamais regardé la femme de ton voisin, non parce qu'on te l'a appris, mais parce qu'un voile la cachait à ton regard. Tu n'as jamais bu d'alcool, non parce qu'on te l'a appris, mais parce qu'il t'a été impossible de t'en procurer. Tu... Tu, tu n'as pas respecté Dieu. C'est pour ça que tu es ici. Regarde-moi.

Reconnais-moi.

*(L'homme hésite à regarder son interlocuteur)*

- Toute ma vie a été vouée à Dieu. J'ai respecté Dieu ET les préceptes de la religion. Ils sont indissociables. Toute ma vie a été vouée à Dieu. J'ai respecté mes maîtres et les modèles qu'il m'a été donné d'avoir.

*(Ces derniers mots font que réagir l'interlocuteur)*

- Tes modèles ? Regarde-moi.

Me reconnâtras-tu enfin ?

*(L'homme examine longuement, très longuement son interlocuteur)*

- Je te l'ai dit, ton visage... mais les vêtements...

- Mélange le visage et le vêtements.

- Ton visage. Il y a longtemps que je le connais tel qu'il est maintenant. Mais je ne parviens pas à mélanger ton visage et tes vêtements.

- Ces vêtements ont bientôt 30 ans. 29 exactement. A une semaine près.

*(Après une courte hésitation)*

1972. Septembre 1972.

*(Sur un ton de récitation)*

Le 5 septembre 1972, des frères ont exterminés les meilleurs représentants de la jeunesse d'Israël en tuant les 11 sportifs présents aux Jeux Olympiques de Munich. Il ont presque tous payé ce geste de leur vie. Seuls 3 d'entre eux ont été arrêtés. L'intervention courageuse d'un autre groupe a permis leur libération le 29 octobre après une prise d'otages.

- C'est de là que je te connais... Tu as servi d'exemple à notre jeunesse.

- Bel exemple n'est-ce pas ?

- Oui ! Je suis fier d'avoir donné ma vie pour Dieu.

- Dieu, encore une fois. Tu n'as donc pas encore compris ? Ne sais-tu pas encore qui Je suis ?

- ...

- Dieu ! Diable que tu es stupide !

Dieu a créé l'Homme à son image. Empli de bonté et d'innocence. « Et le 7ème jour il se reposa ». Et le 7ème jour, moi qui me prenait pour Lui, j'ai voulu améliorer sa création. Mal m'en a pris ! L'Homme connaissait la beauté, je lui ai appris la laideur pour lui permettre de reconnaître la beauté. L'Homme connaissait la bonté, je lui ai appris à connaître le mal pour lui permettre de reconnaître la bonté. Et Il est revenu. Son travail n'était pas fini. Je l'ai gâché. Il m'a puni, m'a chassé du Paradis.

Depuis, quoi que je fasse, il m'est impossible de me racheter.

Mais je ne cherche plus à me racheter.

Il a permis à l'Homme de Le connaître, de Le vénérer, de Le prier. Au début, l'Homme ne L'a vénéré que par morceaux : le dieu des vents, de la pluie ou des forêts. Puis l'Homme a compris qu'Il était unique, que les vents, les pluies ou les forêts n'existaient que par lui.

Puis, « Pour Lui rendre hommage, les hommes ont voulu construire une tour qui allait jusqu'au ciel. Voyant que les hommes s'unissaient pour construire une tour jusqu'à Lui, Dieu l'a détruite, séparant définitivement les peuples ». Crois-tu vraiment qu'il se soit agit là de Son œuvre ? Crois-tu vraiment qu'Il aurait fait en sorte que ses enfants se disputent ?

- Toute ma vie a été vouée à Dieu.

- Il suffit ! Ta vie, tu ne l'as pas vouée à Dieu. C'est à moi que tu l'as dédiée, c'est à moi que tu l'as vouée !

Oui, à moi ! Alors que la plupart des hommes se contentaient de Le prier, d'autres, et tu en fais partie, n'ont vu que la religion et ses principes.

D'autres, et tu en fais partie, ont remplacé Dieu par la religion. Christophe Colomb, au nom de Dieu, a donné aux Sud-Amérindiens la possibilité de montrer qu'ils étaient créature de Dieu : celui qui ne comprenait pas le latin – langue divine s'il en est – n'avaient pas droit à la vie. 15 millions de ces innocents sont morts de n'avoir pas compris ce qui leur était demandé. La haine qu'il a semée perdure encore. Son contemporain, le Grand Inquisiteur Torquemada, dont le nom signifie « combattre par le feu », n'a pas hésité, à purifier des milliers d'innocents. . . en les faisant passer sur le bûcher. Elisabeth, la plus grande reine d'Angleterre, au nom de Dieu, a entamé une guerre contre les catholiques. Cette guerre continue encore en Irlande. Ces intégristes d'avant l'invention du mot sont mes hôtes. Pour la même raison que toi : Dieu a semé la bonté, moi, j'ai semé la discorde. Certains, et tu en es, m'ont cru. Ils pensaient obtenir le Paradis. Ils sont chez moi.

*(Une porte s'ouvre)*

Tout travail mérite salaire.

*(Il prend la bourse qu'on lui donne, bourse qu'il jette sur une table)*

C'est pour toi. Compte!

*(L'homme ouvre la bourse et compte les pièces)*

- 1, 2, . . . , 30. 30 deniers. Je ne suis pas le premier. . .

- Non, tu n'es pas le premier à toucher si peu pour une si grande forfaiture.

Me reconnaîtras-tu enfin ?

*(L'homme tombe à genoux, pleurant sur lui-même)*

- Tu N'est QUE le diable!

- QUE, comme tu dis. Mais tu m'as reconnu. Enfin!

N'oublie pas : chaque fois que j'ai accueilli quelqu'un, ce quelqu'un venait de semer la haine.

Et la haine, c'est MON commerce.

